

CARTIER
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
La vitrine du cédérom Page B 6
La vitrine de la vidéo Page B 6
Télévision Page B 7
Danse Page B 7
Théâtre Page B 8
Disques classiques Page B 9
Jazz et blues Page B 10
Vitrine du disque Page B 10
Arts visuels Page B 11
Agenda culturel Page B 13

◆ ◆ ◆

L'atelier Mousseau

Le projet derrière
l'exposition

BERNARD LAMARCHE

À une certaine époque, l'atelier de Mousseau était jonché d'une foule d'objets hétéroclites qui voisinaient esquisses, dessins et tableaux. Un jeu d'échecs fabriqué par l'artiste, des pièces de bois trouvées un peu partout, des branches, des plantes et des pierres agencées de toutes les manières en des compositions touffues donnaient l'impression d'un véritable capharnaüm. Ce désordre était paradoxalement «contrôlé» par un réseau géométrique de planches de bois sur un mur au fond noir qui accueillait sans discrimination ces objets, comme pour déstabiliser la notion même d'objet. Un balayage de l'espace fournissait un aperçu des possibles que l'univers de Mousseau caressait dès lors.

Cette époque et ce balayage, ce *travelling*, la pellicule les a captés et on peut encore y accéder aujourd'hui. En 1954, l'Office national du film produisait une émission inédite, *Artist in Montreal*, dont une des séquences se déroulait dans l'atelier de Mousseau, rue de la Visitation. Cette bande est présentée en continu à l'entrée de l'exposition à caractère rétrospectif de l'œuvre de Mousseau que présente le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) jusqu'au 27 avril prochain. La narration de ce documentaire prend bien soin de préciser que chez les Mousseau, l'aire de vie et celle de l'atelier ne sont pas séparées, que les deux se marient et se conjuguent allègrement. Avec un regard rétrospectif, on peut identifier là un des thèmes importants de la carrière de Mousseau: vouloir fusionner l'art et le social. C'est d'ailleurs ce plaisir de brouiller les catégories qui amènera la production de Mousseau à se diluer dès la fin des années 60, au profit de projets ayant de moins en moins à voir avec la stricte définition de ce qu'on entendait comme faisant parti des beaux-arts.

En entrevue, lors du tournage, Mousseau déclare que ces organisations d'objets collectionnés ne conditionnent qu'indirectement sa production. Qu'ils ne constituent qu'un point de départ, un embrayeur. Et à bien y penser, ce sont des rapprochements plus qu'une réelle fusion de ces éléments que Mousseau affectionnait. C'est aussi là un des thèmes sous-jacents de l'exposition du MACM, comme le précise Francine Couture dans le catalogue, que de pointer la «mobilité entre ces différents lieux et sphères de la vie culturelle» que Mousseau a pratiquée. On tente de montrer en quoi cette multidisciplinarité qui fait loi chez lui n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui et conserve un certain goût pour la compartimentation des médiums.

C'est ce voyage parmi divers matériaux, espaces et textures, cependant toujours centré autour d'une prise en considération de la lumière, que Pierre Landry, le conservateur de cette exposition, a voulu offrir. L'idée transmise en est une de vases communicants, de voies parallèles qui se rencontrent autour des préoccupations d'un même artiste, certes, mais selon les visées autonomes propres à chacune de ces avenues — peinture, architecture et autres — sans mélanger les genres. On parle effectivement alors plus d'une multidisciplinarité que d'une interdisciplinarité.

VOIR PAGE B 2: L'ATELIER

LES

Multiple Mousseau

Portrait d'un automatiste libertaire

Le Musée d'art contemporain de Montréal présente une importante et passionnante rétrospective consacrée à Jean-Paul Mousseau, automatiste réfractaire, moderniste populaire, créateur de dizaines d'œuvres d'art public qui ont frappé l'imaginaire.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

C'est une des belles antinomies de l'histoire de l'art moderne québécois. Mousseau, l'automatiste, le signataire du manifeste d'avant-garde *Refus global* en 1948, le peintre de la libre gestualité, est le même Mousseau qui a réalisé ces œuvres parfaitement planifiées que sont ses scénographies de théâtre, le même qui a accepté des contraintes de budget et d'espace pour la décoration de stations de métro (Peel, Honoré-Beaugrand, Viau...), le même qui a travaillé dans un sens on ne peut plus ludique et populaire en concevant l'environnement de plusieurs discothèques *in*, les Mousse-Spachthèques, le Crash de la fin des psychédéliques années soixante.

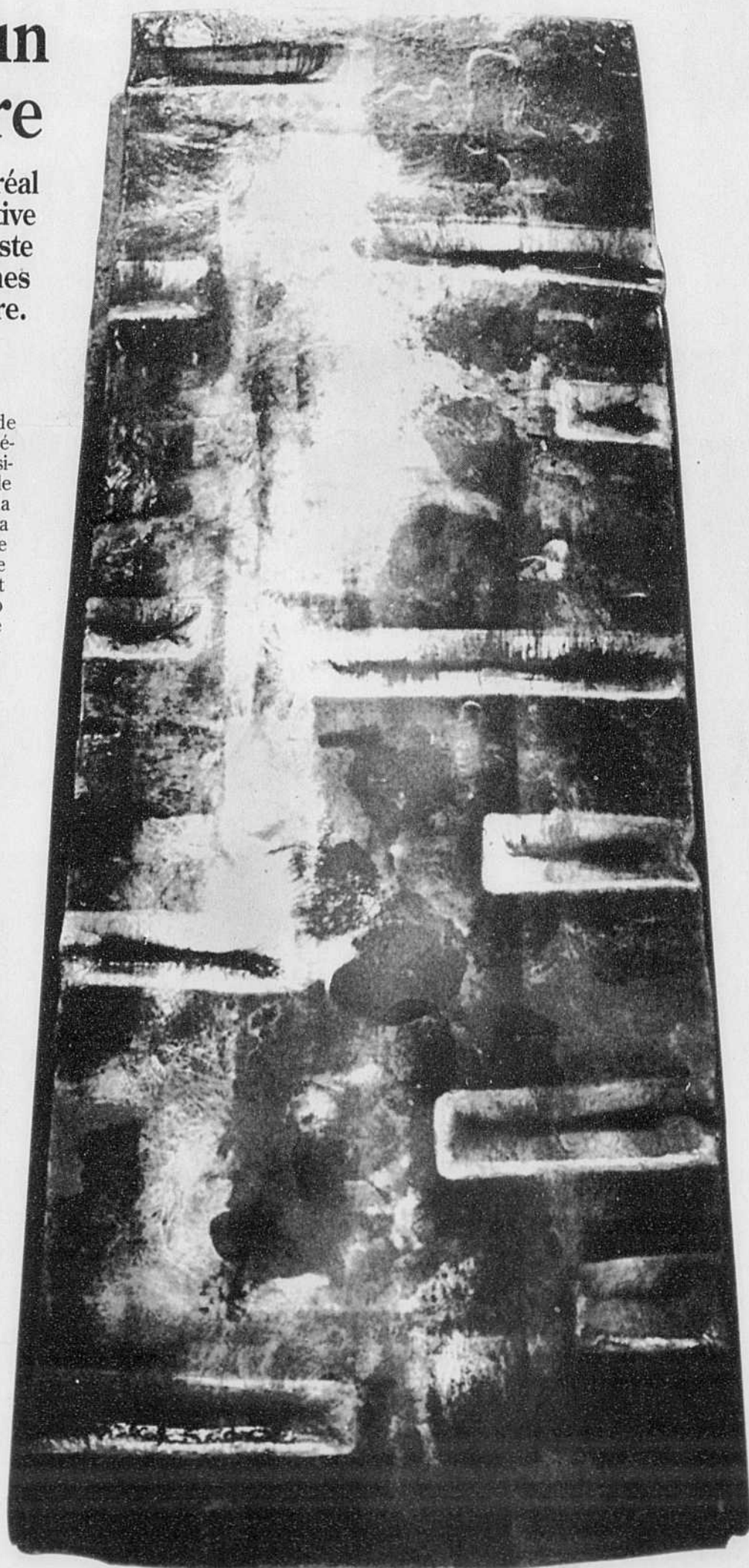
«Mousseau est toujours dans des situations où il faut un peu planifier, en tout cas ne pas se laisser aller dans la pure spontanéité, la générosité, pour employer des mots de Paul-Émile Borduas», résume François-Marc Gagnon, de l'Université de Montréal. Le professeur signe un texte dans le catalogue du MACM où est développé ce thème du paradoxe apparent de «Mousseau, l'automatiste réfractaire?». «En fait, il est devenu un des peintres les plus abstraits du groupe, poursuit-il. Il a pour ainsi dire isolé les éléments de son langage plastique pour ensuite les prendre en charge de façon beaucoup plus rationnelle, les reprendre dans des décors, en faire des tuiles pour les murs des stations de métro par exemple.»

Le professeur Gagnon serait presque tenté de dire que Mousseau est devenu un automatiste non seulement «réfractaire» mais «récalcitrant». Il se corrige. «Il a toujours admiré Borduas, remarque-t-il. Parce que l'automatisme lui a permis d'être lui-même, de s'épanouir, jusqu'à pouvoir travailler en architecture, peut-être le métier le moins automate qui soit.»

Cela s'est également avéré pour les autres membres du groupe, les peintres comme les écrivains, du plus «plasticien», Fernand Leduc, au très figuratif Jean-Paul Riopelle, en passant par Pierre Gauvreau, qui a mené une importante carrière de scénariste pour la télé sans jamais cesser de peindre. L'automatisme était une école de liberté et chacun y a trouvé sa voie. F.-M. Gagnon publiera d'ailleurs bientôt une chronologie des premières années du mouvement qui mettra notamment en évidence cette diversité des productions, tout de même unies par un même esprit d'origine.

VOIR PAGE B 2: AUTOMATISTE

■ Lire aussi notre analyse sur ces drôles de surréalistes qu'étaient les automatistes québécois. Un regard extérieur de Bernard Teyssède, rapporté par notre correspondant à Paris Christian Rioux, page B 2.



Si j'avais la seule
possession
dessus le jugement dernier

de
Érik Charpentiermise en scène
Jean-Frédéric Messierthéâtre d'aujourd'hui
LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISEUne coproduction du
Théâtre d'Aujourd'hui,
du Cercle Vieux et
de Momentum.du 17 janvier au 13 février 1997
Information et réservations : 282-3900

LES ARTS

AUTOMATISTE

SUITE DE LA PAGE B 1

Mousseau est en fait à lui seul la diversité incarnée. «Elle est tout simplement affolante», commente Francine Couture, historienne de l'art de l'UQAM, qui a également participé au catalogue de l'exposition. Elle rappelle que Mousseau a travaillé avec les architectes, les metteurs en scène, les chorégraphes, et que ses travaux se retrouvent «du métro au musée», comme le dit la pub du MACM. «Il faisait preuve d'une très grande mobilité culturelle et il ne s'embarrassait pas plus des frontières sectorielles que de la hiérarchie dans l'ordre culturel.»

C'est un autre héritage diffus du groupe lui-même multidisciplinaire que l'artiste, né en 1927, a fréquenté dès l'adolescence. Et pour lui comme pour d'autres compagnons d'arme esthétique, la popularité et la reconnaissance officielle ne sont venues que plus tard. Mais finalement, le temps a travaillé en leur faveur. Mousseau a bien sûr reçu de nombreuses commandes publiques, dont on côtoie encore le résultat aujourd'hui, un peu partout à Montréal. Il a aussi été l'un des premiers artistes québécois à recevoir l'attention des médias, notamment de la télévision. Depuis cette semaine, il a donc droit à une rétrospective au MAC, le musée autrefois ironiquement baptisé «musée Borduas» en raison de l'importance idéologique et muséologique accordée par cet établissement au héros et martyr de la révolution artistique québécoise.

Pierre Landry, le conservateur maison de la belle exposition, sou-

ligne que si l'on recherche un fil rouge dans cette carrière exceptionnelle et diversifiée, on peut d'abord penser le trouver dans une passion pour la lumière et la couleur qui l'a amené à concevoir des toiles lumineuses, des murales éclairées, des lampes et même des diapositives de projections pour les Mousse-Spachthèques. «Mais ce qui frappe surtout, c'est sa volonté de faire un art qui soit le plus possible en contact direct avec le monde environnant, dit-il. Cette volonté s'est exprimée à une époque, à partir des années 40 et 50, où la société québécoise vivait des changements de valeurs et de mentalités. [...] Il semble justement qu'une des choses que Mousseau ait retenues de sa participation au mouvement automatiste, c'est que la création est davantage une question d'attitude et de disposition face au monde plutôt qu'une question strictement disciplinaire.»

Mme Couture renchérit autour de cette lecture. «Il y a deux pôles dans l'automatisme: soit l'excavation de la subjectivité et de l'expression, soit le souci constant de la société et de la collectivité, dit-elle. Mousseau, lui, a gardé de l'automatisme l'idée que l'art peut changer la vie. En ce sens, il représente une autre facette de la modernité qui ne cherche pas à se couper du public et de la société.» Elle souligne d'ailleurs que ses œuvres ont toujours été rattachées aux plus importantes fonctions sociales, dans le centre commercial, l'entreprise, l'église, l'école, bref, le métro, boulot, disco. «Mousseau voyait l'art comme un facteur d'émancipation sociale. Il n'y a jamais eu de doute à ce sujet dans son esprit.»

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Comment s'inscrivaient les automatistes québécois, dont faisait partie Mousseau, dans l'art de leur époque et notamment face aux surréalistes français dont ils étaient censés être l'émulation? L'écrivain français et ancien professeur d'histoire de l'art Bernard Teyssèdre fut l'un des premiers étrangers à s'intéresser aux signataires du *Refus global*. Très tôt, il a décelé dans le groupe québécois un «mouvement de libération générale des consciences et du geste».

Jeune professeur à Montréal dans les années 60, celui qui allait fonder plus tard l'enseignement des arts plastiques de la Sorbonne (Paris) s'est littéralement passionné pour les automatistes québécois dont il a fréquenté la plupart des représentants comme Mousseau, Barbeau et Gauthier. C'est à lui que la radio de Radio-Canada avait fait appel au moment de la mort de Marcel Duchamp.

Le jeune érudit avait d'abord imaginé Montréal comme une vague succursale de Paris ou New York. Il déchantait rapidement.

«Montréal était à cette époque un centre extrêmement vivant de culture et

de débats artistiques. On avait l'impression qu'à Paris il y avait beaucoup plus de dispersion et d'émission des tendances. [...] On trouvait au contraire à Montréal une activité extrêmement originale, une véritable fermentation peut-être, parce qu'au fond, la peinture canadienne vraiment notable, sauf quelques exceptions, n'avait guère surgi qu'à partir des années 40. Cette peinture était une sorte d'irruption récente. Le milieu était terriblement excitant car coexistaient alors la génération de Borduas et des automatistes et celle qui montait et que j'appellerai les plasticiens lyriques, comme Molinari.»

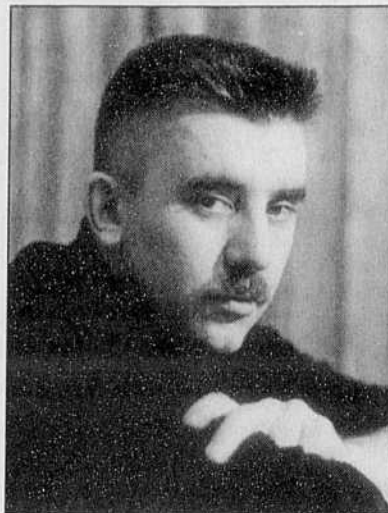
Rapidement, Bernard Teyssèdre va s'intéresser à l'œuvre des Borduas, Riopelle, Barbeau, Ferron, Mousseau, etc., pour découvrir qu'elle avait finalement peu à voir avec celle des maîtres français du surréalisme.

«Théoriquement, les automatistes canadiens étaient censés surgir du surréalisme. Il me semble cependant que son influence s'est surtout manifestée dans l'écrit et que, du point de vue de la peinture, les automatistes canadiens sont très différents des surréalistes. Songez qu'au moment des premières expositions de Borduas, André Breton [le pape du surréalisme] était lui-même très hostile à l'art non figuratif. C'est seulement dans la réédition de 1946 du *Surréalisme* et la peinture qu'il a mis des notices élogieuses sur des peintres

Multiple Mousseau

Drôles de surréalistes

Bernard Teyssèdre jette un regard extérieur sur l'automatisme québécois



Mousseau en 1953

non figuratifs.» Dès cette époque, Bernard Teyssèdre commence à accumuler une énorme documentation sur les signataires du *Refus global*. Malheureusement, le livre prévu ne se fera jamais. Mais Teyssèdre conserve précieusement ses recherches dans son petit appartement parisien, à deux pas de la place d'Italie.

«Dès le début, il m'est apparu que les textes de Breton avaient été stimulants au Québec mais que l'influence de la peinture surréaliste sur les automa-

tistes était mince. Au contraire, les automatistes québécois m'apparaissent beaucoup plus répondre à un surgissement local, à une sorte de libération générale des consciences et du geste longtemps écrasés par le conformisme. On trouve chez les Montréalais une sorte de libération du geste qui me paraît davantage organique que chez les gens de l'action painting, de Pollock par exemple.»

Teyssèdre, qui fut aussi critique d'art au *Nouvel Observateur*, préfère comparer les gouaches de Borduas au travail de Bram Van Velde, qui n'est pas du tout un surréaliste. «Le thème n'était pas faux, me semble-t-il car je crois que Borduas avait eu connaissance des travaux de Bram Van Velde.» Teyssèdre rapproche aussi les œuvres des automatistes montréalais de celles de Shinoda, «dont on ne savait pas trop si c'était de la calligraphie ou de la peinture».

Pour Teyssèdre, l'automatisme Mousseau «faisait partie des sept ou huit automatistes de la première génération. Il était sur le même plan que les Barbeau, Gauthier et Ferron. [...] Comme eux, il a débouché sur autre chose... presque tous ont d'ailleurs débouché sur autre chose».

Bernard Teyssèdre vient de publier chez Gallimard *Le Roman de l'origine*.

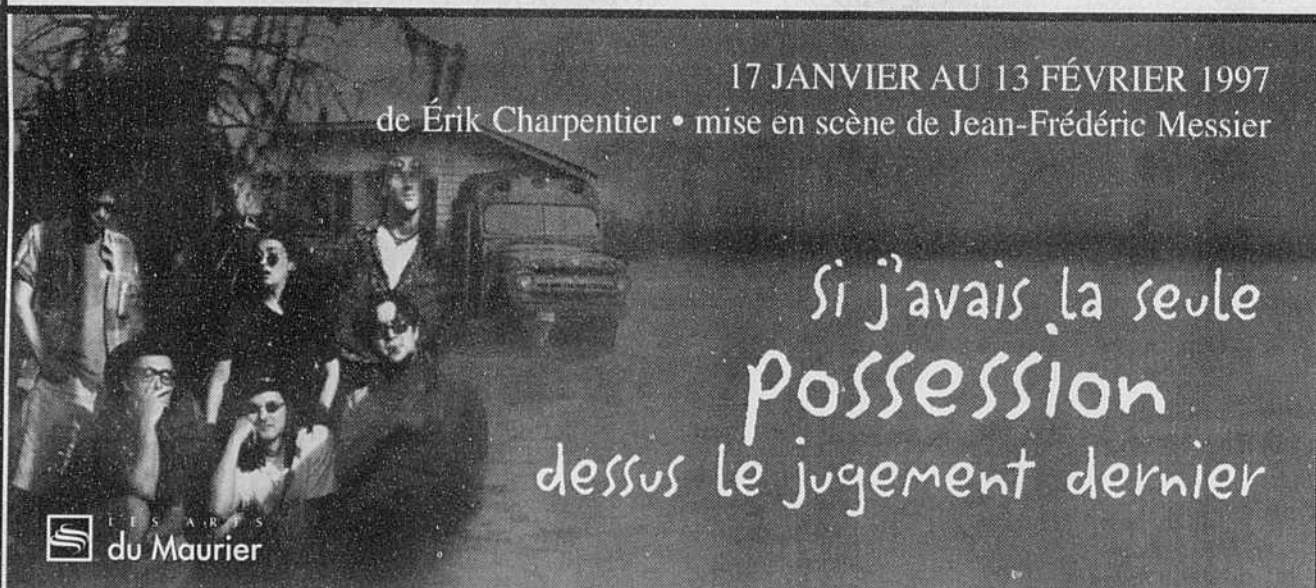
théâtre d'aujourd'hui

LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

UNE REPRISE
UNE CRÉATION POUR LE PLAISIR
L'AVENTURE

17 JANVIER AU 13 FÉVRIER 1997

de Érik Charpentier • mise en scène de Jean-Frédéric Messier



du Maurier

Si j'avais la seule
possession
dessus le jugement dernierSI J'AVAIS LA SEULE POSSESSION
DESSUS LE JUGEMENT DERNIERavec Michel Bérubé, Luc Bonin,
Ellen David, Stéphane Demers,
Jean Harvey Nicolas Letarte,
Charles Maheux, Lucie Paul-HusUne coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui,
du Cercle Vieux et de MomentumDes mots pour brasser des
molécules d'air, des dialogues
comme des riffs, des monologues
comme des solos de guitare...

CHRYSANTHÈME

28 février au 27 mars 1997

de Eugene Lion

traduction et mise en

scène de Guy Beausoleil

avec Pierre Curzi,

Marie-Hélène Gagnon,

Stéphane F. Jacques,

Jacques Lavallée,

Roger Léger,

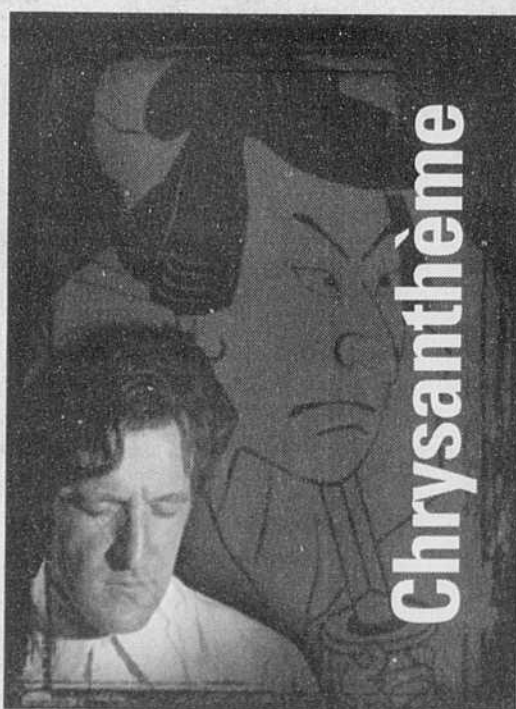
Isabelle Miquelon,

Gille Pelletier

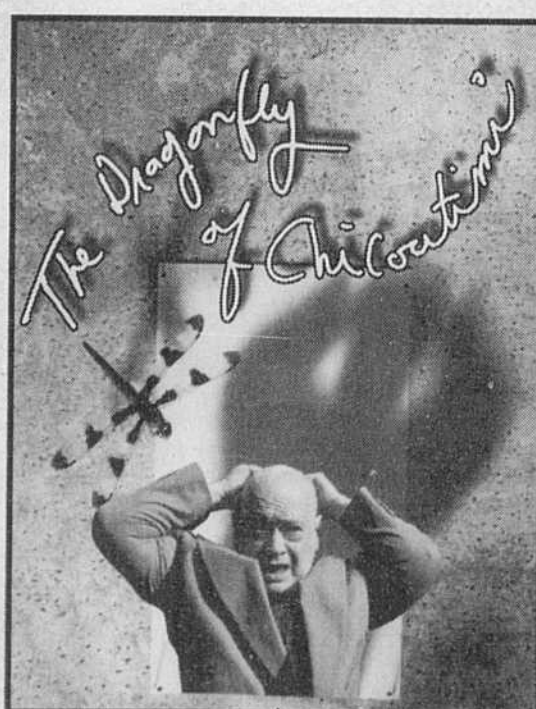
Pièce d'espionnage

pour maniaques

et autres enragés



Chrysanthe

THE DRAGONFLY OF
CHICOUTIMI

18 mars au 5 avril 1997

de Larry Tremblay

mise en scène de

Larry Tremblay

avec Jean-Louis Millette

Une coproduction du

Théâtre d'Aujourd'hui et

du Festival de

Théâtre des Amériques

«Une bombe.

Jean-Louis Millette,

colossal de vérité.»

(Le Soleil, Québec, mai 1995)

«Jean-Louis Millette,

simplement prodigieux.»

(Le Devoir, Montréal, mai 1995)

Masque du meilleur

acteur (1995)

LES MUSES ORPHELES

4 avril au 3 mai 1997

de Michel Marc Bouchard

mise en scène de

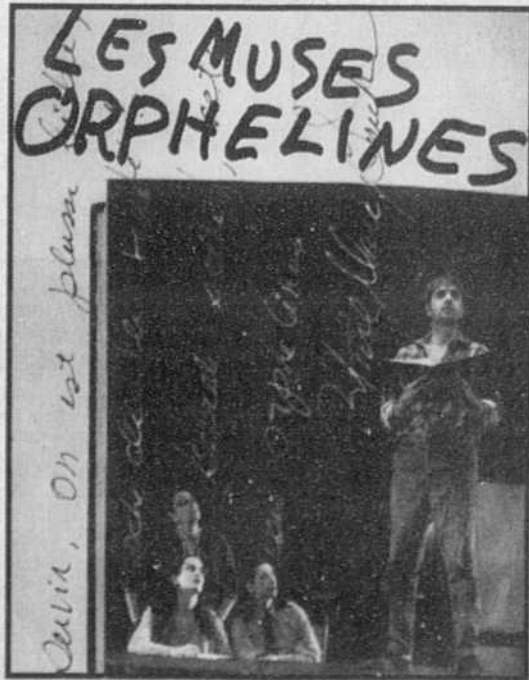
René Richard Cyr

avec Pascale Desrochers,

Marie-France Lambert,

Louise Portal,

Stéphane Simard

«Une pièce superbe et forte
qui prend son rang parmi les
meilleures oeuvres théâtrales
des dernières années au Québec.»
(Le Devoir, Montréal, avril 1994)1 REPRISE + 1 CRÉATION
2 SPECTACLES POUR 30\$
(22\$ étudiants et aînés)
DATE LIMITE: 14 MARS 1997RESERVATIONS 282-3900
3900, rue St-Denis, Métro Sherbrooke

L'ATELIER

Un parcours
étonnant

SUITE DE LA PAGE B 1

Pour cette exposition, le spectateur ne devra surtout pas s'attendre à un parcours linéaire. Malgré le choix du conservateur Pierre Landry de reconstruire une lecture basée sur un filigrane chronologique, comme le veut la tradition des rétrospectives, l'organisation de l'exposition concorde avec la polyvalence que l'on reconnaît à Mousseau. On a voulu rendre le mouvement oscillatoire qui faisait l'artiste revenir ou se détacher incessamment des nombreux foyers d'intérêt de sa carrière. Des trois grandes salles de l'exposition, deux mettent en scène cette multidisciplinarité. La première, sans doute la plus dense, donne le ton au reste du parcours, qui reprend les principales idées. Elle consiste en un accrochage de nombreux petits formats, des bijoux, de tentures, de costumes et de documents (il y en aura tout au long du parcours), qui situent dès l'entrée l'éventail de cette multiplicité. La seconde salle rend hommage à la peinture de Mousseau. On a voulu souligner un des lieux où Mousseau s'est réellement distingué. Malgré qu'il ait délaissé rapidement la peinture de chevalet, on fait honneur à sa réputation de peintre, par des tableaux et des gouaches.

Pour cette exposition, Landry s'est transformé en un patient détective, car beaucoup des œuvres de Mousseau sont disséminées dans des intérieurs privés, quand d'autres demeurent tout simplement introuvables. Il a fallu fouiller, ou constater des pertes. Vous serez peut-être étonnés de la profusion des documents écrits ou visuels qui accompagnent les œuvres dans l'exposition. À défaut de mieux, pour certaines œuvres, notamment des tissés en trop mauvais état, on s'est rabattu sur des photographies. La dernière salle de l'exposition rend également compte des multiples facettes de cette production, et là se retrouvent le plus de ces documents visuels. Lampes, dolmen lumineux, murales, décors de théâtre, les projets pour le métro et les discothèques faites par Mousseau y sont mis en relation. On a eu toutefois le bon goût de ne pas se livrer au jeu de la reconstitution.

C'est pourquoi les travaux au théâtre et les environnements en discothèque sont rendus par le moyen de la photographie documentaire. Comme le précise très judicieusement Landry, rendre des décors inhabités de leurs acteurs aurait manqué de respect envers l'esprit de ces œuvres. Par contre, le découpage labyrinthique des salles d'exposition compense pour cette perte, comme si on avait voulu rendre de cette façon un sentiment de l'espace proche de ce que Mousseau valorisait. À ce chapitre, l'exposition offre un décor fort approprié, semble-t-il, à l'œuvre de Mousseau, qui cherchait à replacer le geste créateur ailleurs que dans le monde clos des arts visuels: source d'une des difficultés que les œuvres de Mousseau ont pu offrir aux organisateurs de l'exposition.

Il peut paraître paradoxal de tenter de ramener dans le musée des œuvres qui, de toujours, ont tenté de s'en extraire. Quand cette dimension est un incontournable d'une production, ne pas la considérer reviendrait à un manque de sensibilité flagrant envers l'artiste. À surveiller, donc, le «travail d'exposition» de cette «rétrospective», sur lequel on aura plaisir à revenir. On vous laisse en juger, mais on peut dire que les solutions apportées ne manquent pas d'inventivité. Ce parcours synthétisant nous plonge à pieds joints dans l'œuvre diversifiée de Mousseau.

LES ARTS

L'art et le royaume

Depuis un bref et impressionnant séjour en Finlande, il y a une dizaine d'années, je suis curieuse des politiques culturelles des pays scandinaves avec lesquels nous partageons tant d'airs de famille. Ainsi en va-t-il du Danemark, que j'ignore, et qui fait le sujet d'un grand reportage du numéro de décembre de *Art in America*. La parenté est frappante: pays nordique de 5,5 millions de personnes dont 1,3 million habitent la capitale, langue officielle peu parlée sur le continent mais l'anglais universel comme langue seconde, mœurs libérées ou se croyant telles, aspiration plus ou moins comblée à la social-démocratie, prétention à la distinction culturelle. Les Danois sont les sujets d'une monarchie démocratique, nous sommes les sujets d'une démocratie monarchique.

La s'arrêtaient les ressemblances. Au Danemark comme en Finlande, l'état des lieux culturels est celui du paradis que nos malheureux artistes décrivent, sans espoir, quand ils défilent devant une commission parlementaire. Le budget du ministère danois de la Culture est de plus de 800 millions de dollars, le double du nôtre. La Ville de Copenhague, dont c'était le tour d'être déclarée «capitale culturelle de l'Europe» en 1996, a réussi à rassembler, en couronnes de source publique et privée, un budget d'environ 200 millions de dollars pour une panoplie de 450 événements à saveur nationale et internationale. Conte de fées, au surplus, au pays de la petite sirène: la ministre de la Culture est l'épouse du ministre des Finances, et ils s'entendent pour faire le bonheur des arts.

Dans le domaine des arts visuels, celui qui intéresse le

magazine américain, le pactole semble être de ce monde. Le pays compte pas moins de 45 musées d'art dont trois pour s'intéresser à l'art moderne et contemporain dans sa seule région métropolitaine. Les artistes sont souvent les pupilles choyés de l'Etat: chaque année, une trentaine d'étudiants sont admis à l'Académie royale des beaux-arts, rémunérés pour étudier, et pour peu qu'ils réussissent bien, ils disposent ensuite d'ateliers fort bien équipés par l'Etat, de postes d'enseignement, de subventions nombreuses et parfois d'un salaire pour les remerciements d'embellir la vie collective. Pour faire bonne mesure, même le public semble parfait, ne rechigne à rien, ne se scandalise de rien, ni des œuvres les plus dérangeantes, ni du prix qu'elles obtiennent, souvent à même ses impôts.

Et pourtant, il y en a, des artistes, qui ne sont pas contents. La protection, sans perdre la tête au point d'y renoncer, ils la trouvent surannée, ils lui reprochent d'avoir produit un art de célébrités locales que l'aisance tranquillise. Leur rêve? Identique au nôtre, cette fois. Ils veulent conquérir le monde, impressionner les galeries de New York et plus précisément de Soho, participer à la biennale de Sao Paulo, obtenir un article dans *ArtPress*, vendre à un collectionneur japonais. Être sur la «mappe». Les extrêmes sont faits pour s'entendre, la mondialisation est le mantra commun des capitalistes sauvages et de la plus fine pointe de l'avant-garde qui croit les contester.

Les musées danois qui se consacrent en tout ou en partie à l'art contemporain se construisent ou s'agrandissent en affirmant leur dévouement à l'art national — ils ont les budgets d'acquisition et la mission formelle de le faire — mais leur rivalité reposera aussi, très bientôt, sur leurs acquisitions internationales. L'événement Copenhague 96 a fait, comme il se devait, une très large place aux artistes internationaux dont la sélection a été confiée aux puissances habituelles, notamment américaines, ce qui y a amené bien des noms tout aussi habituels. Quant aux artistes danois qui ont partagé avec eux la vedette, qui pullulent dans les anciens et nouveaux lieux d'exposition et auxquels *Art in America* consacre aimablement plusieurs pages, leur esthétique est tout aussi internationale que leurs aspirations: installations technologiques, satire de la société de pollution, ob-

session du corps, introversion nihiliste et techniques iconoclastes dont certaines relèvent de la scatologie à Copenhague comme à New York comme à Toronto qui commencent à avoir sa niche sur la «mappe».

Je fais un peu d'ironie, comme ça, mais je serais bien la première à célébrer si Montréal s'offrait une mégafête culturelle de 200 millions de dollars, avec le concours de toutes les entreprises qui demandent à l'Etat de subventionner leurs incursions en Asie plutôt que celles du peuple au théâtre ou au musée. Une minime fraction de l'effort danois serait un miracle. Et il vaut certainement

mieux errer en en faisant trop pour être sur «la mappe» que de voir, comme c'est le plus souvent le cas au Québec, les meilleurs artistes, les talents les plus incontestables et même les plus reconnus vivre dans une pauvreté proche de la misère tandis que nos élites politiques et bancaires n'ont de coup de cœur que pour un Musée pour rire.

En même temps, je me demande si nos lointains cousins nordiques ne sont pas en voie de troquer la proie pour l'ombre. L'esthétique audacieuse est depuis longtemps l'image de marque de leur pays; vont-ils se laisser bouffer par les grands courants internationaux, aujourd'hui si uniformes? Et tous leurs efforts, tous ces admirables investissements leur vaudront-ils de pénétrer pleinement dans les axes où se décide cette esthétique?

Il est superbe et passionnant, le reportage de *Art in America*, mais il cache mal une condescendance qui exclut. Le critique a fait un excellent voyage là-bas mais il en revient, au total, sans bagages. L'angoisse, dans les propositions des artistes danois contemporains, ne semble pas très profonde, décrète-t-il. «To New York eyes, they seem to lack deep conviction, proffering allusions to despair and religiosity, menace and mystery, rather than the straight emotional stuff.» Petite phrase assassine, perdue entre les compliments, qui fait de New York l'arbitre des questions d'âme autant que des questions de technique, et renvoie les petits pays à leur rang dans le monde. De charmants royaumes qui valent parfois le détour, et qui peuvent toujours rêver, en vain, de frayer avec les grands.

MUSIQUE

La diva aux chats

Huguette Tourangeau est tombée dans l'oubli. Elle a pourtant enregistré des œuvres de Massenet, chanté au New York City Opera, au Metropolitan. Le Québec a la mémoire courte.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Les chats connaissent l'adresse et se passent sans doute le mot. A quatre pattes du centre-ville, une dame recueille les félins abandonnés. Elle en héberge maintenant six, qu'elle laisse entrer et sortir à leur guise à travers une petite porte construite à leur taille. Tous les jours, les chats entendent la maison s'emplier de musique et assistent au va-et-vient constant des élèves de leur maîtresse. Ils voient tout, entendent tout, ces matous, ignorant peut-être une seule chose dans cette maisonnée dont ils sont pourtant les rois: l'identité de ces deux messieurs avec lesquels pose leur maîtresse sur deux clichés accrochés au mur du salon.

Ce sont Luciano Pavarotti et José Carreras.

Une *groupie*, Huguette Tourangeau? Non: une diva, un jour, et toujours! Autant Colette Boky et ses réalisations sont connues du plus grand nombre, autant Huguette Tourangeau est tombée dans l'oubli. Empoussiérées, ses enregistrements 33 tours des œuvres de Massenet, oubliées ses prestations au New York City Opera, au Metropolitan. Doit-on attribuer la chose à la courte mémoire du Québec? En fait, n'eût-été de Radio-Canada qui vient de consacrer une émission à la mezzo-soprano aujourd'hui dans la cinquantaine, toute une génération de mélomanes n'aurait peut-être même jamais entendu son nom.

Et le plus grand secret de tous, c'est qu'Huguette Tourangeau chante toujours, trois heures chaque matin, pour garder sa voix au sommet de sa forme. «Je l'ai fait pour mon plaisir. Heureusement, ma voix n'a jamais été atteinte de cet affreux tremblement qui frappe tant de chanteuses passés leurs quarante ans.»

Sans tambour ni trompette, sans agent ni grande campagne de relations publiques, Huguette Tourangeau confie, toute gênée, son envie de faire un retour sur scène.

«Je ferais volontiers les rôles de mezzo-soprano de Verdi, du bel canto et peut-être même un autre Carmen. Les Carmen, on les fait aujourd'hui beaucoup trop gris. Carmen, ce doit être tout en couleurs, en mouvement! Pourquoi vouloir intellectualiser le rôle à outrance? Carmen n'était-elle pas d'abord et surtout une grande séductrice?»

Elle parle en connaissance de cause, ayant chanté le rôle titre de *Carmen* (elle était soprano au début de sa carrière), puis celui de Mercedes, à maintes reprises. «J'ai chanté avec des ténors de tous genres. Quelques-uns voyaient leur rôle comme un simple exercice vocal et le chantaient sans bouger. D'autres, comme Carreras, faisaient d'admirables *Don José*.»

Tout ça lui manque aujourd'hui. «De chanter en récital, seule à côté d'un piano, très peu pour moi. Mais j'aimais tellement le jeu théâtral, les grands décors, le maquillage, les déguisements!»

La difficulté de se faire valoir

L'ennui, c'est que la dame, pourtant si exubérante et riieuse en privé, est timide et humble. «C'est simple, je ne suis pas capable de me vendre. Je ne me vois pas passer de nouvelles auditions, refaire mes preuves.» Au gala lyrique d'avant les Fêtes organisé par l'Opéra de Montréal, trente-huit chanteurs ont défilé sur la scène de la salle Wilfrid-Pelletier: beaucoup d'Américains, quelques Québécois,

une chanteuse de plus de soixante ans. Huguette Tourangeau, effacée, anonyme depuis tant d'années, au numéro de téléphone absent de tous les bottins d'artistes, n'a pas été invitée. On l'a oubliée.

Les salles de concert, elle ne les fréquente plus, lasse d'y croiser tous ces gens avec une seule question dans la bouche: pourquoi ne chantez-vous plus? Mais il y a surtout sa mère, très malade, qui l'implore de faire profiter sa belle voix à plus de gens qu'à ses chats et ses élèves! «Ma mère avait neuf frères, tous des chanteurs, tous des basses. Pas étonnant que j'aie hérité d'une voix foncée!»

Dès le début de sa carrière, Huguette Tourangeau a trouvé sur son chemin des gens qui croyaient en elle et la poussaient à aller au bout d'elle-même. Ce fut d'abord l'ancien maestro de l'Orchestre symphonique de Montréal, Zubin Mehta. «Tu dois sortir de Montréal», lui avait-il dit. «Comment fait-on?», lui avait-elle demandé.

La voilà donc, Québécoise unilingue française aux auditions du Metropolitan Opera en 1964. Mille cinq cents candidats s'y étaient présentés. Elle l'emporte et obtient, du coup, de participer l'année suivante aux premières tournées de la prestigieuse institution. Elle chantera le rôle titre de *Carmen* dans 56 villes américaines.

1964 sera une année faste. Au cours de l'été, elle chantera Cherubino au Festival de Stratford qui, pour la première fois, admettait un opéra dans sa programmation habituelle tout consacrée au théâtre. Sa rencontre là-bas avec le maestro Richard Boyninge, qui dirigeait la production, sera déterminante. Boyninge craqua pour sa voix et pressentit qu'elle se marierait comme nulle autre avec celle de son épouse, la soprano Joan Sutherland. Leur association marquera toute la carrière d'Huguette Tourangeau. «Quand on chan-

taît à côté de Joan Sutherland, c'était beau à en mourir, sa vocalise était d'une telle précision», se souvient Mme Tourangeau. «Aucun de ses disques n'a pu rendre toute cette beauté.»

Une association marquante

C'était l'époque où chaque concert se préparait minutieusement. «Je me souviens d'avoir passé un mois en Suisse dans leur immense château du côté de Montreux, à préparer, entre autres, le *Messie* de Haendel. On était toujours une dizaine à table.»

Adoptée par les Boyninge-Sutherland, Huguette Tourangeau put mener sa carrière en toute sécurité. Dès lors, dans le milieu de l'opéra, le nom de Tourangeau devint irrémédiablement associé à celui des Boyninge-Sutherland. La décision du célèbre couple d'aller continuer sa carrière en Australie marqua la fin de celle d'Huguette Tourangeau. «Mon départ pour l'Australie avec eux m'avait obligée à y vivre six mois par année, loin de mon mari. Or, mon mari, je m'entendais bien avec lui, et c'était impensable!»

Au même moment, Mme Tourangeau tomba très malade et dut refuser plusieurs rôles. Aujourd'hui, elle enseigne à une dizaine d'élèves, se désolant du prix astronomique que demandent la plupart des professeurs de chant. «Je suis sans doute la professeure la moins chère en ville!», admet-elle, portant fièrement le judicieux cadeau de l'un d'eux, une épinglette en forme de chat avec l'inscription «O Sole Meow». «J'ai toujours aimé enseigner, je le faisais en fait même durant ma carrière, aidant les chanteuses qui éprouvaient certaines difficultés.»

Peut-être ses élèves ignorent-ils que leur professeur a chanté avec la soprano espagnole Montserrat Caballé. Peut-être ignorent-ils tout de Carreras, de Pavarotti, du Metropolitan, de son doctorat *honoris causa* de l'Université Concordia, de sa participation au concert d'inauguration de la Place des Arts. À peine deux ou trois photos sur les murs évoquent ce passé, de même qu'un *curriculum vitae*, tout fin prêt...



Huguette Tourangeau enseigne à une dizaine d'élèves

JACQUES GRENIER

Les Violons du Roy présentent

1 Concert de la Passion

À QUÉBEC, le mercredi 19 mars 1997 à 20 h, Église St-Dominique

À MONTRÉAL, le samedi 22 mars 1997 à 20 h, Salle Pollack, Université McGill

H. PURCELL
Chaconne en sol mineur
A. VIVALDI
Sinfonia in si mineur «al Santo Sepolcro»
G.F. HÄNDEL
Concerto pour orgue en sol mineur, op. 4 no 3
G.B. PERGOLESI
STABAT MATER
Solistes : Karina Gauvin, soprano
Catherine Robbin, mezzo-soprano
Richard Paré, orgue positif
Chef : Bernard Labadie



Les Violons du Roy

2 Händel à Rome

À QUÉBEC, le jeudi 3 avril 1997 à 20 h, Église St-Dominique

À MONTRÉAL, le samedi 5 avril 1997 à 20 h, Salle Claude-Champagne

Université de Montréal
G.F. HÄNDEL
Nisi Dominus (Psaume 127)
Laudate Pueri (Psaume 112)
Salve Regina
Dixit Dominus (Psaume 109)
Avec la Chapelle de Québec
Solistes : Karina Gauvin, soprano
Catherine Robbin, mezzo-soprano
Benjamin Butterfield, ténor
Nathaniel Watson, baryton
Chef : Bernard Labadie

Coproduction



Billetterie : (418) 670-9011 • Billetterie Articulée : (514) 844-2172

Appel aux artistes professionnels
Concours culturels
III^{es} Jeux de la Francophonie

Les III^{es} Jeux de la Francophonie auront lieu à Antananarivo, Madagascar, du 27 août au 6 septembre 1997. Les artistes professionnels oeuvrant dans les domaines de la chanson, de la littérature, de la peinture, de la photographie et de la sculpture intéressés à représenter le Québec aux concours culturels des Jeux, doivent s'inscrire dès maintenant. La sélection des artistes se fera par jurys.

Critères d'admissibilité

Être citoyen canadien, âgé de 35 ans ou moins, et résider au Québec. Être un artiste professionnel comptant au moins deux ans de pratique et dont les œuvres ont été diffusées dans un contexte professionnel au Québec.

Dates limites d'inscription

3 mars 1997 (chanson, peinture, photographie, sculpture)
26 mai 1997 (littérature)

Renseignements et formulaires d'inscription

Yvan Fortin (418) 643-3561
Ministère de la Culture et des Communications
André Ruel (418) 528-2583 ou 1 800 897-1707
Conseil des arts et des lettres du Québec



Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Le poids de la cause

SOME MOTHER'S SON

Réalisation: Terry George. Scénario: Terry George et Jim Sheridan. Avec Helen Mirren, Fionnula Flanagan, Aidan Gillen, David O'Hara, John Lynch, Tom Hollander, Tim Woodward. Image: Geoffrey Simpson. Musique: Bill Whelan.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ceux qui ont aimé le si percutant *In the Name of the Father* de Jim Sheridan retrouveront la même intensité, la même force incendiaire portant le drapeau de la lutte irlandaise



Helen Mirren et Fionnula Flanagan, dans *Some Mother's Son*

dans *Some Mother's Son*. Ils retrouveront d'ailleurs la même équipe au volant des deux films. Terry George a co-scénarisé les deux longs métrages avec Sheridan. Cette fois, il assure la direction d'un film qui n'a rien à envier au précédent dans l'exploration humaine d'une cause politique qui n'en finit plus d'embraser le pays, mais en abordant le versant féminin de l'affaire.

Some Mother's Son est un film puissant, bien fait, interprété avec un naturel poignant par les deux actrices principales, Helen Mirren et Fionnula Flanagan, qui incarnent les mères d'activistes pro-IRA incarcérés pour des attentats terroristes en Irlande du Nord.

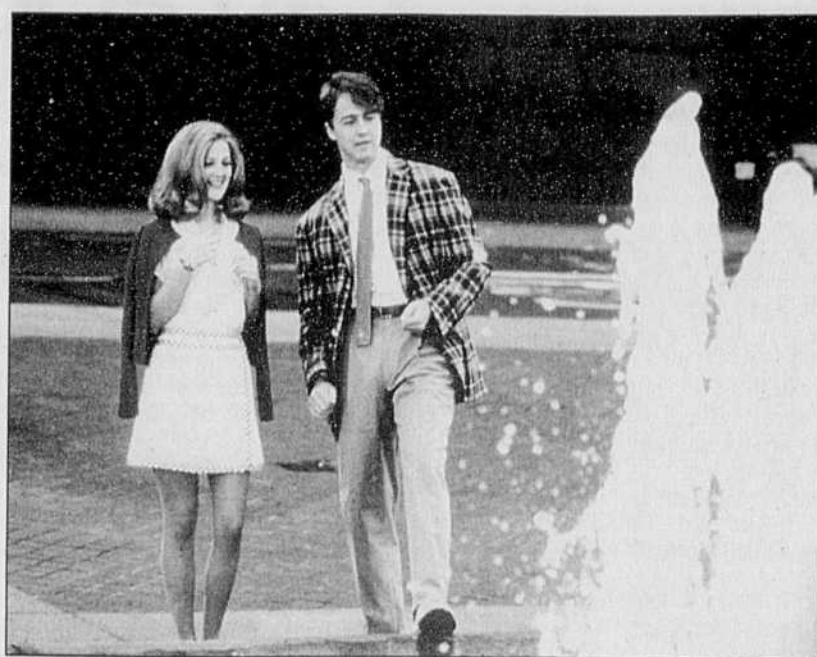
Le film est une fiction, fortement influencée par un épisode réel. En 1981, sous le règne Thatcher, 21 jeunes hommes firent une grève de la faim pour troquer leur statut de criminels de droit commun contre celui de prisonniers politiques. Et leurs mères se virent donner par l'Etat le pouvoir de leur sauver la vie. Respecter l'engagement de leurs fils, cet engagement dût-il leur coûter la vie, ou les arracher à la mort, tel est l'affreux dilemme qui leur échoit.

Ce film raconte la lutte politique à travers le regard de deux mères ainsi déchirées, deux femmes ordinaires dont la vie se voit bouleversée par ce drame politique et familial. Elles proviennent de milieux sociaux différents, leurs positions, leurs croyances divergent. Elles se rapprocheront pourtant dans l'épreuve commune. La première, Kathleen Quigley (Helen Mirren), une veuve, enseigne dans une école et ignore au départ les actions de son fils engagé dans le combat de l'IRA. La seconde, Anna Higgins (Fionnula Flanagan), est une fermière engagée avec ses enfants dans la résistance. Leurs deux fils sont arrêtés en même temps la nuit de Noël, emprisonnés, privés de tout par des autorités qui veulent casser les rebelles mais se heurtent à des convictions et un courage qui les dépassent. Et la grève de la faim décimera les rangs des prisonniers qui donnent leur vie pour une cause, pendant que les mères s'activent, protestent, négocient.

Ne tombe jamais dans l'accessoire

Some Mother's Son est un film qui ne s'égare jamais dans l'accessoire, mais où chaque image porte, un film dans lequel s'entrechoient les fils du combat politique de ces jeunes gens et du cheminement humain de ces femmes éprouvées. On suit étape après étape le personnage incarné par Helen Mirren, petite femme à l'abri des drames qui s'ouvre à des causes nouvelles, des milieux différents, pour gagner en force et en conscience. Et on ne peut qu'applaudir son interprétation, timide au départ, de plus en plus assurée par la suite, à travers un rôle en mutation. Fionnula Flanagan est vibrante en mère courageuse et batailleuse, submergée pourtant par le doute à l'heure où son fils meurt entre ses bras. La mise en scène est resserrée, sans temps morts ni fioritures, efficace, découpée au scalpel. Le film ne s'arrête pas à remonter à la source du problème politique, il nous catapulte à un moment de l'histoire où les positions britanniques étaient les plus dures et où les forces en présence se cristallisaient, en mettant brillamment en lumière les drames privés terribles qui naissent de ces affrontements.

Some Mother's Son est un film puissant, bien fait, interprété avec un naturel poignant



Everyone Says I Love You

JOHN CLIFFORD

Pris au jeu, mine de rien

EVERYONE SAYS I LOVE YOU

Réalisation et scénario: Woody Allen. Avec Woody Allen, Alan Alda, Julia Roberts, Drew Barrymore, Goldie Hawn, Gaby Hoffman, Tim Roth, Edward Norton. Image: Carlo DiPalma. Musique: Dick Hyman.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On peut comparer les Woody Allen entre eux, trouver, comme les bons vins, qu'un cru est supérieur à l'autre et que le velouté, l'arôme, la robe, le fumeur de la cuvée précédente étaient plus rehaussés. N'empêche. L'étiquette y est et le goût et la bouteille. Et d'une fois à l'autre, retrouver Allen, son Manhattan, ses obsessions et son humour binoculaire fait plaisir. *Everyone Says I Love You*, son dernier film, est une comédie musicale, genre qui manquait à sa feuille de route et qui reprend d'ailleurs du poil de la bête à l'heure où *Evita* entonne *Don't Cry for Me Argentina* sur nos écrans. Mais quand Woody Allen se lance à l'assaut de la comédie musicale, il la met tellement à sa main que le résultat ressemble davantage à tous les films précédents qu'aux autres films chantants qui ne portent pas sa griffe.

Ce n'est pas que cet *Everyone Says I Love You*, mise à part son incursion dans le mi bémol et le fa dièse, pêche par excès d'originalité et que Woody Allen y renouvelle ses thèmes façon *Alice* ou qu'il descende en eau profonde comme dans *Husbands and Wives*, mais le cinéaste de toutes les névroses, à défaut d'étonner ou de surpasser, y est tellement fidèle à lui-même que le film est un bain en une Hudson River familière, qu'on a quand même déjà vue plus poissonneuse.

Nous sommes dans une riche famille new-yorkaise reconstituée et élargie, où chacun essaie d'aimer tant bien que mal sa chuchue avec les dérapages et angoisses d'usage et quelques séances de psychanalyse en prime.

Ça chantera plus ou moins faux, mais qu'importe. Lors des auditions, Woody Allen n'avait pas prévenu les acteurs qu'il s'agissait d'une comédie musicale, alors on ne leur a pas demandé d'être doués pour la vocalise. Ils s'aimeront tous en musique cependant, se lançant des déclarations romantiques en enfilades, dont certaines font mouche quand d'autres tombent à plat.

Everyone Says I Love You ne reste pas prisonnier de l'île de Manhattan puisqu'une partie de l'action se déroulera à Paris et à Venise: clins d'œil à une Europe qui adore Woody, lequel le lui rend bien. Il jouera l'ancien mari de Steffi (Goldie Hawn), courtisane Von (Julia Roberts). Pendant que les enfants du couple font aussi l'expérience des ratés et erreurs de leurs histoires de cœur.

La distribution est solide avec des comédiens chevronnés comme Alan Alda, Drew Barrymore, Tim Roth, Goldie Hawn, Julia Roberts (une actrice décidément surfaite) s'y cantonne comme d'habitude sur un seul registre, mais sans trébucher. Il y a des scènes rigolotes, un pas de deux parisien entre Woody Allen et Goldie Hawn très réussi qui fait la nique à *Un Américain à Paris*. D'autres sont plus lourdingues: les vendeurs dans une joaillerie qui nous imposent leur danse frénétique.

Tout cela divertit et pétile, mais sans que Woody Allen s'y renouvelle vraiment. On s'ennuie d'ailleurs un peu des idées brillantes qui parsemaient son récent *Mighty Aphrodite*, tel le délirant chœur grec et le non moins délirant personnage kitsch incarné par Mira Sorvino. Ici, le film reste confiné dans la fréquentation d'une bourgeoisie libérée (mise à part l'arrivée inopinée du mauvais garçon de service joué par Tim Roth). Et il manque le côté iconoclaste des univers parallèles troublants où Woody sait très bien s'aventurer quand le cœur lui chante. Un je ne sais quoi de trop propre flotte sur le film, sans doute parce que Woody a marché sur les traces des *musicals* d'antan qui célébraient l'aspect guilleret d'une Amérique triomphante. Bref, le genre aspire le cinéaste dans le champ de l'optimisme qui n'est pas nécessairement le créneau convenant le mieux à ses angoisses existentielles. Et mises à part quelques envolées jubilatoires, on reste avec l'impression que Woody fait du sur-place dans ses ornières habituelles sans avoir quelque chose de neuf à dire, même s'il le dit en chansons et même si, Woody demeurant Woody, on se fait mine de rien prendre aussi au jeu.



Une autre scène du dernier film de Woody Allen

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
☹: pur cauchemar

GABBEH

★★★★1/2

Mohsen Makhmalbaf, cinéaste iranien qui réalise habituellement des films à caractère beaucoup plus socio-culturel, signe avec *Gabbeh* un adorable petit conte persan, sur une symphonie de couleurs et des images poétiques poussant comme des fleurs en contrepoint du récit. On y suit la chronique amoureuse et familiale d'une tribu nomade du sud-est de l'Iran confectionnant les merveilleux, naïfs et évocateurs tapis gabbeh. Au Parallèle.

FIERCE CREATURES

★★

Signée Robert Young et Fred Schepisi mais avec à son bord une partie de l'équipe et le trio d'interprètes de *A Fish Called Wanda*, cette comédie ne parvient pas à répéter le succès du film précédent. Jamie Lee Curtis, John Cleese et Kevin Kline sont pourtant de la nœce, cette fois dans un zoo londonien qui se cherche une vocation, mais malgré quelques gags drôles et des bons clins d'œil visuels, on s'ennuie de Wanda. A l'Egyptien (v.o.). Au Berri (v.f.).

Odile Tremblay

HAMLET

★★

Kenneth Branagh livre une nouvelle adaptation shakespearienne avec *Hamlet* où il se donne le rôle titre. Avis aux braves: le film dure quatre heures. Et malgré une distribution de haute volée, Branagh nous assène un prince du Danemark assez lourd, parfois prétentieux, souvent enlaid dans les gros plans, qui n'arrive pas à prendre vie ni à trouver sa vraie dimension de tragédie. Quelques trouvailles de mise en scène ne sauvent guère la mise et la sous-utilisation de grands acteurs comme Gielgud et Depardieu irritent. Au Faubourg (v.o.). O.T.

IN LOVE AND WAR

★1/2

Richard Attenborough, le cinéaste de *Gandhi*, signe avec *In Love and War* un film inspiré d'un épisode de la vie d'Ernest Hemingway, quand jeune conducteur d'ambulance en Italie durant la première guerre, il fut blessé et s'éprit de son infirmière. Une interprétation falote et décevante de Chris O'Donnell et Sandra Bullock, une mise en scène extrêmement académique édulcorent l'histoire. Au Loews (v.o.). O.T.

FISH TALE SOUP

☹

Premier long métrage pour la canadienne Annette Mangaard, qui signe ici une déplorable comédie fantaisiste, d'où la fantaisie est totalement absente, mais où la grossièreté et les clichés mènent le jeu. Cette histoire d'un couple qui veut enfanter et d'un inconnu qui s'installe chez eux s'enfonce de scène en scène, alourdie par une mise en scène amateur, d'un scénario rempli d'intentions mais bête et insignifiant, et d'une musique absolument monstrueuse. M.B.

RÉPERTOIRE

LES PARAPLUIES DE CHERBOURG

Le film de Jacques Demy, bonbon chantant de 1964 qui donnait la vedette à une toute jeune actrice appelée Catherine Deneuve, ressort plus coloré que jamais. Un nouveau internégatif a été tiré, le son fut reconstitué à partir des bobines originales. En bref, il s'agit d'une seconde naissance pour ce film charmant sur l'amour, la jeunesse, les trahisons et la vie qui rebondit en musique et sous la pluie. Au Complexe Desjardins. Odile Tremblay

STAR WARS

SPECIAL EDITION

Pour célébrer le vingtième anniversaire de la trilogie de Star Wars, le réalisateur-producteur George Lucas a retravaillé son film, histoire de répéter l'une des plus grosses opérations commerciales de l'histoire du cinéma. Bien que l'image en soit restaurée, le son digitalisé, les effets spéciaux rafistolés et quelques scènes rajoutées, cette nouvelle édition n'apporte rien de vraiment significatif à cette habile transposition futuriste du thème de la chevalerie. Reste un spectacle toujours aussi éblouissant. Au Faubourg. Martin Bilodeau

Sélection Officielle
Festival International des Films du Monde
Festival de Cannes 1996

GABBEH

« Makhmalbaf, le peintre de la vie. »
Télérama

« Gabbeh, l'étoffe de l'amour. »
Le Figaro

« Un bijou à découvrir. »
Le Soleil

CINÉMA PARALLÈLE
Samedi et dimanche : 13h30 - 17h45 - 19h30
Semaine : 17h45 - 19h30
843-6001

Un film de Mohsen MAKHMALBAF

primatefilm

5 NOMINATIONS AUX CÉSARS

MEILLEUR FILM MEILLEUR RÉALISATEUR MEILLEURE ACTRICE

dont Catherine Deneuve

« VIOLENT ET ÂPRE, LE DERNIER FILM DE TÉCHINÉ TEND UN MIROIR SPLENDIDE À NOTRE ÉPOQUE. »
- LIBÉRATION

CATHERINE DENEUVE DANIEL AUTEUIL

LES VOLEURS

un film de ANDRÉ TÉCHINÉ

LAURENCE CÔTE
BENOÎT MAGIMEL JULIEN RIVIÈRE DIDIER BEZACE FABIENNE BABE IVAN DESNY

Scénario, dialogues ANDRÉ TÉCHINÉ GILLES TAURAND avec la collaboration de MICHEL ALEXANDRE
Musique PHILIPPE SARDE Une coproduction LES FILMS ALAIN SARDE TF1 Films Production
RHÔNE-ALPES CINÉMA D.A. FILMS avec la participation de CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE de CANAL+ et de STUDIO IMAGES

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ★
CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) ★
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★
CINÉMA PINE STE-ADELE ★

MARIE TRINTIGNANT MARIA DE MEDEIROS CHRISTIAN CHARMETANT

DES NOUVELLES DU BON DIEU

Un film de Didier Le Pécheur

« Grâce à une forme originale, une distribution de haut calibre, un humour décapant... Didier Le Pécheur a frappé juste et fort. Bonne nouvelle pour le cinéma »
- La Devoir

« Un polar tout à la fois irrévérrencieux, léger, jouissif et original, que l'on savoure du début à la fin »
- La Presse

FAMOUS PLAYERS LOEWS ★ FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL ★ LE CARREFOUR JOLIETTE ★ BOITE A FILMS ST-JEAN ★

12 NOMINATIONS AUX CÉSARS

meilleur film

FANNY ARDANT • CHARLES BÉRLING • BERNARD GIRAUD • JUDITH GODRÉCHE • JEAN ROCHFORD

13 ans +

RIDICULE

Il n'épargne personne

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN ★
CINÉPLEX ODÉON ST-JEAN ★
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

★★★★★ NE VOUS PRIVEZ PAS DE CE BONHEUR: ALLEZ VOIR CE FILM! - Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

PALME D'OR Festival de Cannes

★★★★1/2 - John Griffin, THE GAZETTE

« ON TOMBE SOUS LE CHARME, COMME ON TOMBE AMOUREUX POUR LA PREMIÈRE FOIS »
Régis Tremblay, LE SOLEIL

Catherine Deneuve les parapluies de cherbourg

de Jacques Demy

La musique inoubliable de MICHEL LEGRAND
Nouvelle copie couleur magnifiquement restaurée

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★

HORAIRE
Tous les jours: 1h30 - 3h30 - 5h30 - 7h30 - 9h30

Son Dolby Stéréo

LES ARTS
CINÉMAAvant la musique
de chambreODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quand Volker Schlöndorff est venu à Montréal cet automne accompagner son film *Le Roi des aulnes* (en version originale anglaise *The Ogre*), il était nerveux. Nerveux, parce que le film avait reçu de la critique allemande un accueil froid, et il avait besoin de casser la baraque.

Le Roi des aulnes, adapté du célèbre roman de Michel Tournier, a été tourné dans les studios de Berlin qu'il dirige. Schlöndorff a passé quatre ans à diriger leur rénovation en investissant toutes ses énergies dans l'entreprise. Son film était le premier à émerger de ces studios autrefois si florissants. Mais le cinéma allemand est en chute libre, mises à part les comédies maison bébêtes jamais exportées, et Schlöndorff comptait beaucoup sur la relance de l'industrie à travers *Le Roi des aulnes*. Cette coproduction franco-allemande a coûté 18 millions \$ US. Et elle fut l'objet d'un tournage complexe sur quatre saisons à travers la Pologne, la Prusse occidentale, la France, les abords de la mer Baltique, même la Norvège. Or le public berlinois l'a boudée. «L'industrie du cinéma allemand refuse le cinéma allemand», soupire-t-il.

Volker Schlöndorff a pourtant ses heures de grande gloire derrière lui, et le cinéaste de *L'Honneur perdu de Katharina Blum* et du *Tambour* marqua le septième art allemand.

Dieu sait aussi qu'il a l'habitude des adaptations littéraires, lui qui tira notamment son magistral *Tambour* de Gunther Grass. Le genre est pourtant parfois périlleux. Il avoue s'être un peu fourvoyé dans son adaptation d'*Un amour de Swann*.

Mais pour Schlöndorff la littérature est la première inspiration. Il fut fasciné par le roman de Tournier et toute l'imagerie puissante qui s'en dé-

Au départ, il avait pressenti Depardieu pour le rôle d'Abel, mais celui-ci a répondu à Schlöndorff qu'il tournait désormais des films américains. Le cinéaste a jeté son dévolu sur John Malkovich qu'il avait trouvé formidable dans *Des souris et des hommes*, en personnage attardé, ambigu.

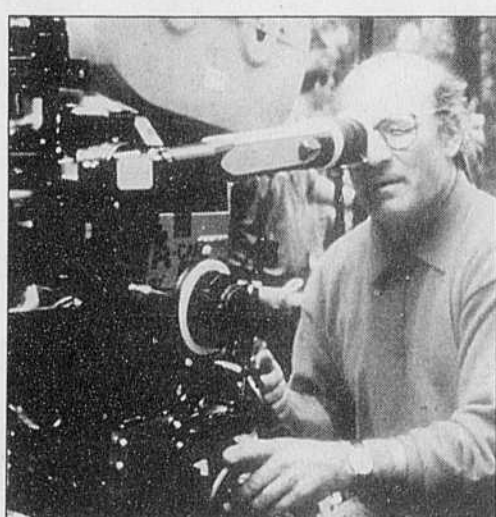
Cet Abel, homme simplet qui se fait recruter par l'Allemagne nazie pour kidnapper des garçons à leurs parents, il le voit comme une créature de sexualité non génitale. Pédophile? «Oui, mais non pratiquant. C'est un jeune garçon qui aime les jeunes garçons et participe au pire abus d'enfants qu'on puisse faire: les envoyer à la guerre et à la mort.»

«Je trouvais à l'Abel de Tournier des affinités avec le monde du Tambour, le même angle grotesque et déformant, rappelant en prime Les Désarrois de l'éleveur Törless.»

Mais à l'heure d'adapter le roman avec Jean-Claude Carrière, il s'est vu contraint de sacrifier des pans entiers, une grande partie de l'enfance entre autres. Exit ainsi l'imagerie un peu morbide qui s'exhalait du roman de Tournier: disparus les enfants empaillés, cet Abel qui se roulait dans les cheveux des enfants pour s'en faire un étron. «Ils n'auraient pas passé l'écran.»

Schlöndorff se dit content d'être parvenu à créer un univers entre imagination et réalité, mais il n'est pas sûr d'avoir réussi la structure du récit, craignant de s'être fourvoyé dans une approche assez déconcertante.

Schlöndorff a le projet de réaliser une série noire. Il espère aussi tourner d'autres films à grand déploiement. Mais la mainmise du cinéma américain et des comédies allemandes de cuisine sur les écrans de son pays est pour lui une douloureuse source d'angoisse qui pèse sur son avenir. «Je crains de faire de la musique de chambre à l'avenir», conclut-il.

Volker Schlöndorff pendant le tournage de *L'Ogre*

LES VOLEURS

Réalisation: André Téchiné. Scénario: André Téchiné et Gilles Taurand. Avec Daniel Auteuil, Catherine Deneuve, Laurence Côté, Benoît Magimel, Fabienne Babe, Didier Bezace. Image: Jeanne Lapirie.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Même quand André Téchiné rate sa cible, il le fait avec maîtrise. Son dernier film *Les Voleurs* possède une indéniable valeur cinématographique. Sa caméra est bien placée, sa construction habile mêle les flash-backs, les voix subjectives qui apprennent des points de vue différents sur l'action. Cela dit, où diable voulait bien en venir le cinéaste des *Roseaux sauvages* à travers ce polar un peu glauque où, après *Ma saison préférée*, il redonne la vedette au couple Daniel Auteuil et Catherine Deneuve? C'est la question qui torturera les méninges du spectateur tout au long du film.

Téchiné voulait se collecter au genre noir. Il l'a fait comme celui qui n'en a pas démêlé toutes les ficelles et les noue à la française, avec beaucoup de paroles faisant dériver l'action du côté du psychologisme sans donner à son public son lot de suspense et les rebondissements d'action pour justifier l'excursion du côté du noir. Comme s'il avait hésité longtemps entre les ingrédients à verser dans sa sauce et n'avait pas trouvé la recette idéale.

Il y aura pourtant du sang. Et dès le

À fleur d'histoire



Daniel Auteuil et Catherine Deneuve

départ. Car le film débute sur l'agonie et la mort d'un homme, captées à travers le regard d'un petit garçon. Son père est étendu en bas. Pourquoi? Et défient à son chevet le *pater familias*, l'épouse éplorée, et même le frère flic qui semble un peu déplacé dans ce milieu pas catholique.

Le frère flic, c'est Daniel Auteuil, alias Alex. Son frère Ivan (Didier Bezace), en apparence honorable, magouillait dans les vols d'autos, alors... Alex a une liaison avec une jeune fille délinquante, qu'il partage avec une rivale, prof de philo, (Catherine Deneuve), amoureuse comme lui de Juliette (Laurence Côté), laquelle Juliette fait partie du réseau d'Ivan par l'entremise de son frère Jimmy (Benoît Magi-

mel). Refermez la boucle. À travers force retours en arrière, on découvrira quels liens chacun tisse avec chacun.

Car il y aura alliance des rivaux à l'heure où Laurence disparaît. Place au conflit d'intérêts du flic amoureux d'une jeune fille impliquée dans le crime, frère d'une victime de son propre coup ayant mal tourné. Nul n'en sortira blanc. Ni flics ni voleurs. Ni prof de philo.

Téchiné suit et perd plusieurs pistes mais, au bout du compte, ne creuse aucun personnage. Chacun demeure en plan, autant Juliette, un être de fuite qui nous est livré par bribes, qu'Alex, flic qui collabore avec l'ennemi sans qu'on comprenne très

bien ce qui le motive ni en quoi ces motifs nous intéressent par ailleurs. Ou Marie, le personnage de Catherine Deneuve, amoureuse d'une de ses élèves mais dont la trajectoire demeure confuse. Quant au fils de Jimmy, il pose des actes (cacher le revolver de son père) sans suite, lancés comme des pierres inutiles. Même la haine que se vouent les deux frères ne trouve jamais une explication satisfaisante. Chaque relation est effleurée, jamais poussée à son terme, comme inaboutie.

Intrigue alambiquée, souvent boiteuse, lassante, dans laquelle des acteurs comme Daniel Auteuil, assez hagar, et Catherine Deneuve, qui n'enfoncent rien, semblent s'être fourvoyés. La jeune Laurence Côté, actrice très forte avec cette violence rentrée qui la propulse, et Benoît Magimel, qui incarne son frère Jimmy tout en tensions, sont beaucoup plus justes, mieux adaptés à cet univers de crime au quotidien où leurs aînés patientent.

Mais Téchiné a soigné la construction, bien joué de cette idée de polyphonie, alors que l'action nous parvient tantôt par la voix hors champ du petit garçon, tantôt par celle de Marie ou par d'autres. Et la caméra est souple, habile. Le cinéaste français a mis son art au service d'un film qui tourne en rond, n'a pas grand-chose à dire, mais en rattrape une partie au montage et compense par la technique. Ne restait à Téchiné qu'à trouver une ligne directrice à une histoire qui lui a manifestement glissé entre les mains.

Entre rêve et réalité

ANNA OZ

D'Éric Rochant. Avec Charlotte Gainsbourg, Gérard Lanvin, Sami Bouajila, Grégori Derangère, Emmanuelle Devos, Jim-Adhi Limas. Scénario: Gérard Brach, Eric Rochant. Image: Pierre Lhomme. Montage: Pascale Fenouillet. Musique: Steve Turre. France, 1996, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis le succès public et artistique d'*Un monde sans pitié*, son premier long métrage consacré au quotidien tragicomique des «sans avenir» de la Ville lumière, Eric Rochant se cherche un style, une identité, une griffe. *Aux yeux du monde*, son second opus, poursuivait sur un ton plus intimiste la réflexion d'*Un monde sans pitié*, mais sans aller plus loin et en laissant l'humour au vestiaire. Plus récemment, *Les Patriotes*, sorte de drame d'espionnage où un agent juif à

la solde d'Israël poursuit ses enquêtes entre Tel Aviv, Washington et Paris, constituait pour Rochant une première incursion, guère convaincante, dans le cinéma de genre. Bien qu'*Anna Oz*, à l'affiche depuis hier, tranche assez agréablement avec ces trois films, le questionnement quant à la vraie nature de son auteur subsiste.

Écrit avec Gérard Brach, scénariste attiré de Roman Polanski, *Anna Oz* est une œuvre multiforme et complexe qui enjambe les genres, dérouté les spectateurs, divertit parfois grâce à son humour mais déçoit souvent à cause de son opacité. Ce récit étrange raconte les démêlés d'une jeune Parisienne (Charlotte Gainsbourg) aux prises avec des rêves récurrents dans lesquels elle incarne une mystérieuse Vénitienne, sorte de Dorothy en talons aiguilles. Mais la rivalité s'installe bientôt entre la fille éveillée et la femme rêvée, à mesure qu'interviennent, dans l'un ou l'autre des récits parallèles, le frère d'Anna (Grégo-

ri Derangère), son amant (Sami Bouajila), son père (Gérard Lanvin) et un commissaire de police (Jim-Adhi Limas) enquêtant sur un meurtre étrange auquel Anna serait présumément mêlée. Mais quelle Anna est la vraie? Laquelle rêve? Laquelle est rêvée? Et si son rêve était celui de rêver qu'elle rêve?

À l'image des canaux qui sillonnent Venise, Rochant emprunte des voies qui se croisent et se chevauchent, tantôt jouxtant le surréalisme d'*Un chien andalou* et l'analyse psycho-sexuelle de *Répulsion*, tantôt traversant le miroir (d'*Orphée*) ou l'arc-en-ciel (du *Magicien d'Oz*) pour aller et venir entre le rêve et la réalité, jusqu'à ce que les deux se confondent. Quoique moins audacieux et unique que *Des nouvelles du bon Dieu*, qui abordait un sujet similaire, le scénario de Brach et Rochant est savamment construit, précis dans le détail et fascinant dans sa forme. La mise en scène de Rochant, par contre, manque de fantaisie et aurait eu avan-

tage à refléter la fragilité des thèmes (la domination de soi par ses rêves, l'emprise de chacun sur la réalité) par une illustration d'une égale délicatesse, plutôt que de privilégier un traitement monolithique et peu risqué, qui retient au sol cette *Anna Oz* qui ne demande pourtant qu'à s'envoler sur les ailes de l'imaginaire.

Cela dit, *Anna Oz* reste en veilleuse dans la tête des spectateurs, comme une énigme qui, même résolue, n'est jamais parfaitement mise en lumière. Charlotte Gainsbourg est en grande partie responsable de cette fascination qu'exerce le film; son personnage double se révèle par petites touches, la jeune femme sans envergure et la séductrice se distinguent de plus en plus à mesure qu'avance le récit, comme une métaphore de la transition qui s'opère parallèlement chez la jeune Gainsbourg, qui combat la femme-enfant du passé pour donner naissance à la séduisante actrice d'avenir qu'elle est devenue.

GAGNANT
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
AUX GOLDEN GLOBE

"UN VÉRITABLE ENVOÛTEMENT!
UN FILM PASSIONNÉ OÙ
SURNAME UNE JULIETTE BINOCHÉ
BRÛLANT AU COEUR
D'UNE INTERPRÉTATION
TRÈS FORTE...
TRAITEMENT FASCINANT!"

-ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

RALPH FIENNES JULIETTE BINOCHÉ WILLIAM DAFOE KRISTIN SCOTT THOMAS
THE ENGLISH PATIENT
VERSION ORIGINALE ANGLAISE

EN EXCLUSIVITÉ CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG 12H45 - 3H50 - 7H00 - 9H55

GAGNANT
MEILLEURE ACTRICE - LAURA DERN
Festival des films du monde

"UNE COMÉDIE SATIRIQUE QUI A CHARMÉ TOUS
CEUX QUI ONT EU LA CHANCE DE LA VOIR AU
FESTIVAL : LAURA DERN EST CANDIDATE À
L'OSCAR® DE LA MEILLEURE ACTRICE..."

Normand Provencher, LE SOLEIL

"SATIRIQUE À SATIÉTÉ et HYSTÉRIQUEMENT
DRÔLE! Laura Dern est à son sommet
mais toutes les stars sont super."

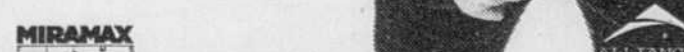
SAN FRANCISCO EXAMINER

"SOUVENT HILARANT,
TOUJOURS RISQUÉ, CE FILM
PLAIRA AUX FOULES!"

Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

Laura Dern
UN SUJET
CAPITAL

v.f. de Citizen Ruth

SWOOSIE KURTZ KURTWOOD SMITH MARY KAY PLACE KELLY PRESTON
M.C. GAINY KENNETH MARS TIM HEDREN ET BURT REYNOLDS

À L'AFFICHE DÈS LE 7 FÉVRIER!

"LE MEILLEUR FILM DE WOODY ALLEN!
C'EST ABSOLUMENT MERVEILLEUX!"

Siskel & Ebert

"ÉTINCELANT, DÉLICIEUX,
BRILLANT ET REMPLI DE SURPRISES!"

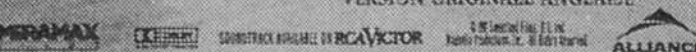
Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

"DRÔLE ET ORIGINAL JUSQU'AU DÉLIRE!"

Richard Schickel, TIME

"LE MEILLEUR FILM DE WOODY ALLEN!
C'EST ABSOLUMENT MERVEILLEUX!"

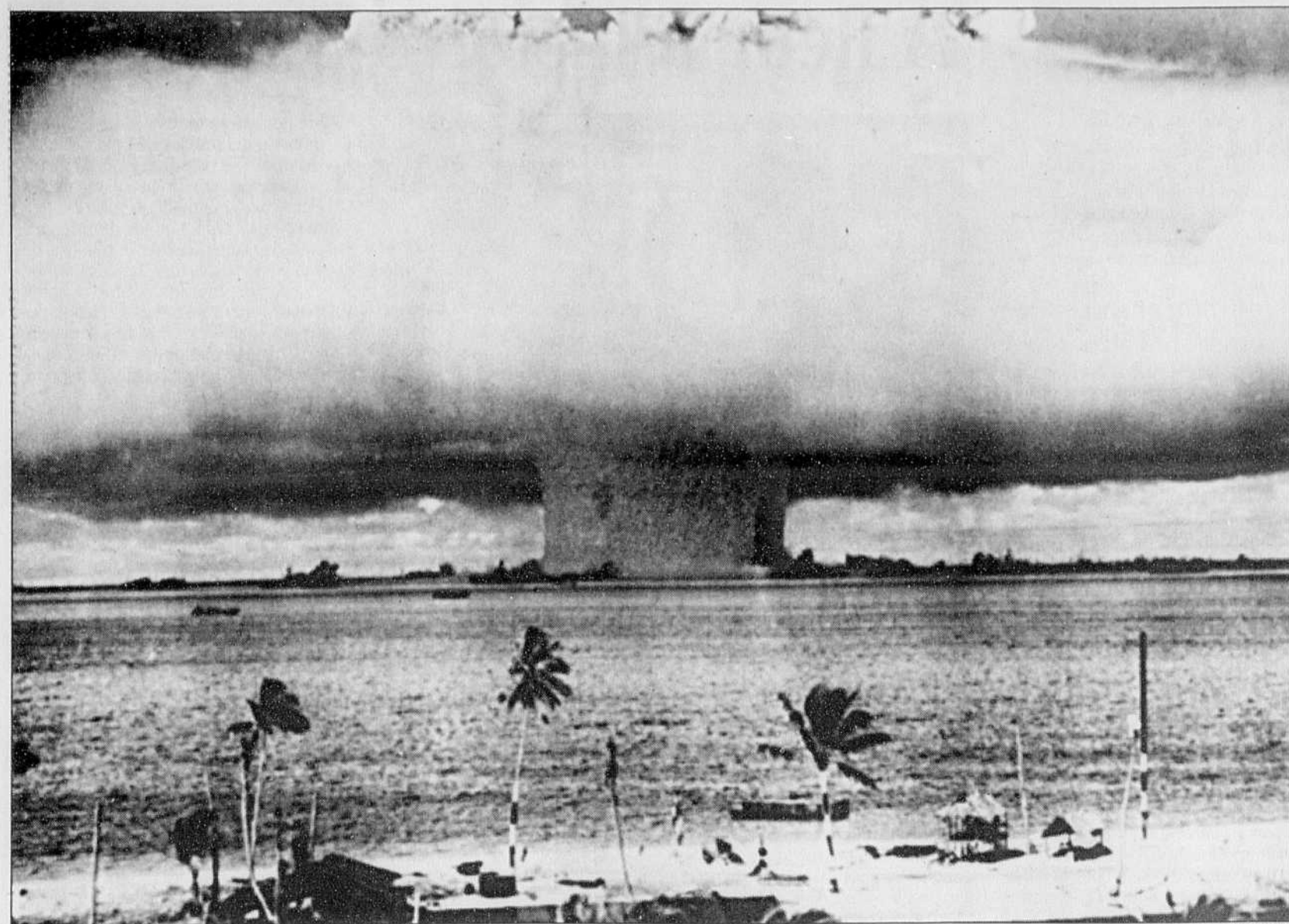
Siskel & Ebert

ALAN ALDA
WOODY ALLEN
DREW BARRYMORE
LUKAS HAAS
GOLDIE HAWN
GABY HOFFMANN
NATASHA LYONNE
EDWARD NORTON
NATALIE PORTMAN
JULIA ROBERTS
TIM ROTH
DAVID OGDEN STIERSEVERYONE SAYS
I LOVE YOU
VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG 12H45 - 3H50 - 7H00 - 9H55

ARTS

LA VITRINE DU CÉDÉROM



L'explosion atomique américaine de Bikini dans les îles Marshall en 1945.

ARCHIVES LE DEVOIR

Le grand froid dans le dos

De Hiroshima à Mururoa, le nucléaire a joué un rôle fondamental dans l'équilibre du monde. Pendant 50 ans, la menace de la bombe atomique et la théorie de l'escalade nucléaire ont plané sur nos têtes: pour la première fois, l'homme avait les moyens de faire littéralement sauter la planète. Et bien avant que le concept de «l'hiver nucléaire» ne vienne frapper l'imaginaire populaire, la doctrine du MAD (*Mutual Assured Destruction*) avait engendré une prolifération d'ogives et assuré, presque à rebours, l'équilibre de la terreur. Voici l'histoire de cet hallucinant demi-siècle.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

NUCLEAR-ENCYCLOPÉDIE DE LA DISSUASION

★★★★1/2

Coffret de deux cédéroms produit par Microfolie's et réalisé par CD-Rom Productions sous la supervision éditoriale de Hubert Vedrine. Exclusivement PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, milliers de couleurs). Distribution au Québec: DIL Multimedia. Prix: plus ou moins 79,99 \$.

Depuis Einstein, Oppenheimer et Fermi, après Khrouchtchev et Kennedy, des personnages majeurs ont jalonné l'histoire du nucléaire: Kissinger, Sakharov, Chirac. Des lettres bizarres ont fait la manchette: ICBM, TNP, SALT, START. Des lieux aussi, de l'atoll de Bikini au désert du Nevada en passant par la Chine, le Kazakhstan et le plateau d'Albion. Pour se

retrouver dans cette jungle de crises, d'événements et de personnages, il fallait un instrument majeur: le voici.

Cette «encyclopédie de la dissuasion» trace un panorama à la fois historique, politique et scientifique du dossier nucléaire. L'ouvrage se divise en sept grands chapitres couvrant toute la période, depuis les premières intuitions à la fin des années 30 jusqu'aux derniers essais français dans le Pacifique Sud, il y a un peu plus d'un an. On y trouve tout: l'élaboration du projet Manhattan; une animation reproduisant le vol de l'*Enola Gay* au-dessus d'Hiroshima; des textes en hyperliens situant les acteurs comme la portée des événements; des entrevues de spécialistes, des photos, des cartes, des plans — d'avions, de sous-marins, de missiles! — et des séquences vidéo: c'est la banque de référence sur le sujet. D'une richesse pratiquement inépuisable, cet Everest de renseignements est toujours présenté de façon sérieuse, sans tape-à-l'œil malgré les deux heures de séquences vidéo et les centaines

d'images et d'illustrations qu'on y trouve. *Nuclear* est une véritable somme.

La navigation est toutefois un peu complexe même si une série d'icônes facilement identifiables se trouve en permanence au bas de l'écran ou dans chacune des fiches. Vous mettez probablement un certain temps à vous faire à la logique du déplacement d'une fiche à l'autre. Lorsqu'on clique un hyperlien à l'intérieur d'un texte, par exemple, l'expérience peut mener facilement jusqu'à un sixième, parfois un septième niveau d'arborescence, et il n'est pas toujours facile de revenir à son point de départ. Mais la quantité d'informations contenues est absolument phénoménale. Et la façon de se promener à travers tout cela est, somme toute, facilement maîtrisable. Évidemment, la toute dernière section est un peu «chromée» — une simulation d'essai nucléaire avec cadrons, oscillateurs et ordinateurs de contrôle —, mais *Nuclear* reste un ouvrage absolument indispensable pour tous ceux qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la question. Triste que cela ne roule que sur PC...

LE MONDE DE PASTEUR

★★★★

Coproduction Institut Pasteur et Microfolie's. Exclusivement PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: Periodica Multimedia. Prix: plus ou moins 89,95 \$.

Même si la vraie vie a tendance à nous le faire oublier, il existe bel et bien une catégorie de gens que l'on peut qualifier de «bienfaiteurs de l'humanité», et Louis Pasteur en fait partie.

Pasteur est un personnage tellement énorme qu'il est difficile d'imaginer le monde d'aujourd'hui sans sa contribution majeure, celle d'avoir ouvert la porte au monde de l'infiniment petit. Il est assez hallucinant de constater, par exemple, que ce n'est qu'en 1862 que Pasteur vient sonner le glas de la théorie de la germination spontanée alors qu'il défend son *Mémoire sur les corpuscules qui existent dans l'air* sous les sarcasmes de ses «savants» confrères. Père de la microbiologie, ses travaux sur les fermentations dès 1857 l'amèneront à découvrir le premier que ce sont bien des microbes spécifiques à chaque maladie qui sont responsables des pathologies infectieuses. Pasteur inventera aussi les vaccins après avoir «inventé» les microbes: c'est en 1885 qu'il réussit à vaincre la rage après avoir identifié pour la première fois, quelques années plus tôt, les streptocoques, pneumocoques, staphylocoques et autres patibulaires individus qui sont à la source des épidémies. Pasteur est un géant, on ne le dira jamais assez.

Bien documenté à partir des archives de l'Institut Pasteur, l'ouvrage



est toutefois un peu sévère à force de vouloir être exhaustif. On y navigue à partir de deux grands axes majeurs: la vie et l'œuvre de Pasteur d'un côté et le contexte historique et artistique de l'autre — Pasteur a commis quelques toiles, dessins et fusains au début de sa carrière. Inutile de dire que cela «grouille» de renseignements précis cachés un peu partout à travers les principaux jalons de la carrière du grand scientifique. Tout y est, des premiers travaux sur les cristaux qui l'amènent à prendre conscience de la dissymétrie moléculaire jusqu'à la création de l'Institut à la fin du siècle dernier. A tout moment, on peut participer à la découverte en regardant dans le microscope avec Pasteur tout en suivant l'évolution de sa pensée. En parallèle, on peut aussi suivre la trame historique et politique dans laquelle tout cela vient s'inscrire.

On aura compris que ce *Monde de Pasteur* est un ouvrage majeur auquel il ne manque qu'un peu de souplesse aux articulations pour figurer dans la liste des plus grands. Dernier détail agaçant: le cédérom est réservé exclusivement aux propriétaires de PC... à moins que vous ne visitiez un endroit comme Le Café électronique.

Les cotes

- ★★★★★ = chef-d'œuvre
- ★★★★ = remarquable
- ★★★ = très bon
- ★★ = correct sans plus
- ★ = peu recommandable



La théorie de l'hiver nucléaire comme on la concevait en 1985. Les choses se sont ensuite envenimées.

VITRINE VIDÉO

Éloge du cocooning

Plus que jamais cette semaine, notre pays, c'est l'hiver. Quel meilleur moment pour donner le coup d'envoi à cette vitrine des nouveautés en vidéocassette, sorte d'éloge du cocooning que *Le Devoir* vous propose désormais chaque samedi. Qui plus est, cette première plongée dans l'océan magnétique explore les courants chauds, comme en témoignent le caniculaire *Trigger Effect* (*Nuits mortelles*), le bouillant *En avoir* (ou pas) et le chaleureux *Les Copains*.

MARTIN BILODEAU
THE TRIGGER EFFECT

★★★

Passé en coup de vent sur nos écrans à la fin de l'été dernier, *The Trigger Effect*, de l'américain David Koepf, explore les limites de la civilité à travers l'histoire d'un jeune couple fragile (Kyle MacLachlan et Elizabeth Shue), qui voit son quotidien perturbé par une panne de courant paralysant l'État au grand complet. Tous les services et les télécommunications étant coupés — sans raison apparente mais là n'est pas le sujet du film —, la tension monte rapidement lorsque les besoins essentiels (une ordonnance pour bébé souffrant d'une otite, l'essence pour la voiture, etc.) ne peuvent être comblés qu'au prix de tergiversations insensées qui contraignent ces jeunes sans reproches à commettre des actes illégaux.

L'animal qui sommeille en chaque homme s'éveille tranquillement, les hostilités se déclenchent, le premier coup de feu retentit et c'est la barbarie qui s'installe dans ce petit quartier tranquille que le couple, accompagné de leur ami (Dermot Mulroney), devront fuir. *The Trigger Effect* n'a rien d'une œuvre importante, mais l'observation des comportements humains en situation de crise ne manque pas de justesse, et bien que certaines scènes violentes soient passablement difficiles à encaisser pour le vidéophile sensible, reste à admettre que le scénario demeure dans le champ du possible, souvent du probable, ce qui nous porte à réfléchir sur notre véritable nature.

La mise en scène originale et l'interprétation convaincante de MacLachlan (*Blue Velvet*, *Twin Peaks*) et Shue (*Leaving Las Vegas*) donnent au film un crédit de vérité supplémentaire.

LES COPAINS

★★★★1/2

Sept hommes, copains depuis l'enfance, hédonistes de nature et coquins de tempérament, passent des vacances ensemble en Auvergne, où ils secouent la morale provinciale et font les quatre cents coups entre deux verres de gros rouge.

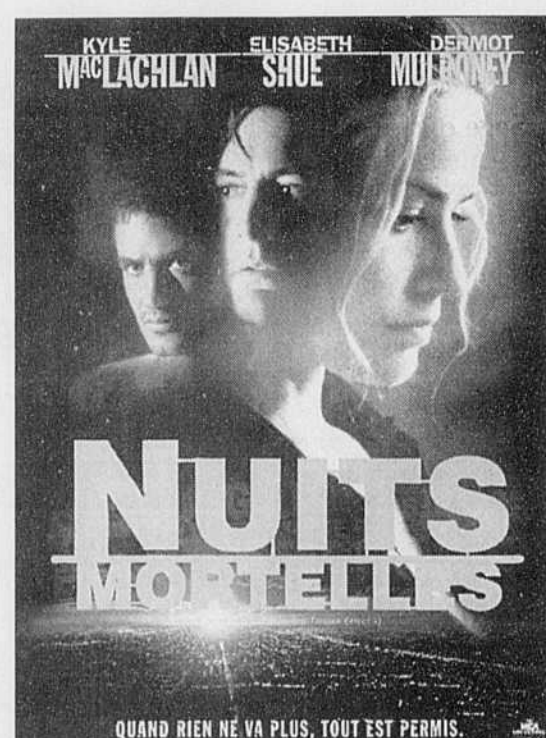
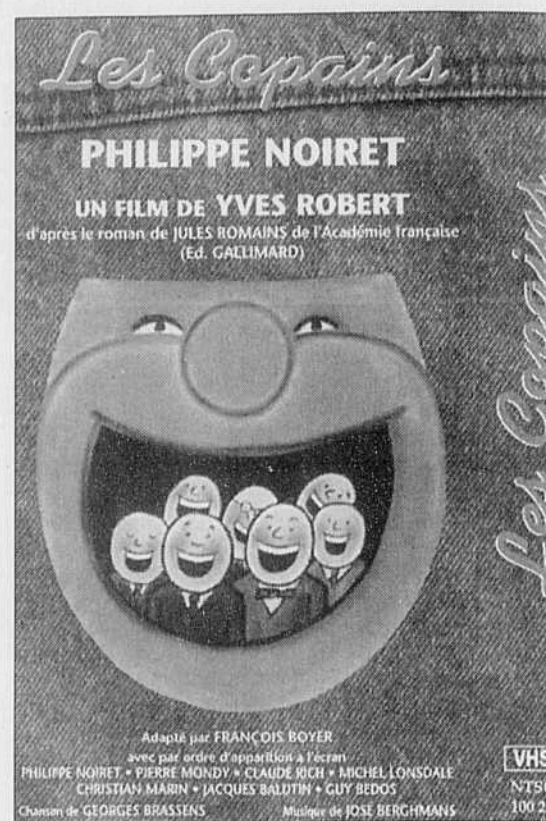
Réalisé trois ans avant *Alexandre le bienheureux* (dont nous parlerons la semaine prochaine), *Les Copains* porte déjà la griffe très personnelle d'Yves Robert, spécialiste des comédies légères mais intelligentes, qui ont invariablement pour thème la solidarité entre les gens et la joie de vivre comme mot d'ordre. Philippe Noiret est au centre de cette variation adulte de *La Guerre des boutons*, dont la distribution comprend notamment Claude Rich, Michel Lonsdale, Pierre Mondy et Guy Bedos. Georges Brasseur, l'un des plus grands bardes français à célébrer l'amitié masculine, plane sur le film comme une invitation à la fantaisie, fredonnant par bribes éparpillées ses «Copains d'abord». Adapté du roman de Jules Romains, le film est passablement confus, et les premières minutes sont désagréablement tonitruantes, mais la patience des vidéophiles se verra dûment récompensée par la suite, notamment lorsque Noiret, se faisant passer pour un prêtre, livre aux paroissiens un sermon absolument désopilant sur les plaisirs de la chair. Un morceau d'anthologie.

EN AVOIR (OU PAS)

★★★★1/2

Pour son premier long métrage, la réalisatrice française Laetitia Masson a choisi un titre à la fois évocateur et ambigu, à l'image de son film. En avoir (ou pas) suit les pas d'Alice (remarquable Sandrine Kiberlain), de Boulogne-sur-Mer, où la jeune ouvrière vient de perdre son emploi, jusqu'à Lyon, où elle espère repartir à zéro. A l'hôtel où elle débarque, Alice fait la connaissance de Bruno (excellent Arnaud Giovaninetti), ouvrier comme elle, désemparé par une récente rupture amoureuse. A travers ce portrait minimaliste, sobre et jamais misérabi-

liste, Laetitia Masson lève le voile sur la réalité des jeunes sans diplôme, juxtaposant l'irréalité de leurs rêves à la dureté de leur quotidien. La photographie intimiste de Caroline Champetier, sublime dans son indiscrétion, effectue une valse très serrée autour des deux principaux protagonistes campés par des comédiens sincères, qui injectent à ce film frais une bonne dose d'humour. Enfin, la mise en scène personnelle, présente et détachée de cette jeune réalisatrice de 30 ans l'inscrit d'emblée dans le sillage des Assayas et Doillon. Un film à voir absolument.



THE FAN

★★

Tony Scott (*The Hunger*, *Top Gun*) n'a pas la main légère. Le suspense qu'il signe ici, marqué par l'esthétique hyper-léchée que privilégie le réalisateur formé par le milieu de la publicité, repose sur un canevas connu dont il ne fait qu'arpenter les avenues sans nous conduire très loin dans la psychologie de personnages complexes mais mal esquissés, dont le tourment n'est que grossièrement suggéré. Certes, le face-à-face attendu entre Robert De Niro, fan exalté de baseball, homme blessé en perte de vitesse sur le plan familial et professionnel, et son idole interprétée par un Wesley Snipes en panne de coups de circuit, réserve quelques bons moments de tension; mais les personnages secondaires (dont Ellen Barkin, gaspillée) manquent de tonus, apportant peu de carburant à l'intrigue centrale. Par contre, la photographie, qui privilégie les gros plans sur des portions de visages en sueur, la musique incessante mais suffisamment discrète, et le montage serré de quelques scènes-clés rendent le visionnement de *The Fan* assez divertissant, sans pour autant constituer un passe-temps intellectuellement stimulant.

Autres nouveautés:

Alexandre le bienheureux (★★★★1/2), de Yves Robert; *She's the One* (★★★★), comédie d'Edward Burns; *Kansas City* (★★★★1/2), de Robert Altman; *Dead Man* (pas vu), western existentiel de Jim Jarmusch, maître du cinéma underground américain.

Déjà sortis

Fargo (★★★★), comédie grinçante de Joel Coen; *Persuasion* (★★★★1/2), de Roger Mitchell, d'après le roman de Jane Austen; *Le Bonheur est dans le pré* (★★★★1/2), désopilante comédie d'Étienne Chatiliez.

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. SHINE, TRAME SONORE, PGS 17,95 \$
2. PIANO CONCERTO NO 3, RACHMANINOV (LAPLANTE), ANALEKTA 16,95 \$
3. COMPLETE PIANO SOUVENIRS, BEETHOVEN (10 DC), (KUERTI), ANALEKTA 79,95 \$
4. BEST CLASSICAL ALBUM..., ARTISTES DIVERS, EMI 16,95 \$
5. SYMPHONIES (10 DC), MAHLER (KUBELIK), PGS 49,95 \$

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95 \$
2. À L'OLYMPIA, CESARIA EVORA, MUSICOR/GAM 16,95 \$
3. QUIDAM (CIRQUE DU SOLEIL), BENOIT JUTRAS, BMG 17,95 \$
4. BAR KOKHBA (2 DC), JOHN ZORN, KOCH 27,95 \$
5. MIA THALASSA, ANGÉLIQUE IONATOS, INTERDISC 24,95 \$

POP • FRANCOPHONE

1. LES COPAINS D'ABORD (2 DC), GEORGES BRASSENS, PGS 25,95 \$
2. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT 17,95 \$
3. LE DÔME, JEAN LÉLOUP, SÉLECT 17,95 \$
4. 40 CHANSONS D'OR (2 DC), CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95 \$
5. JE RÊVE QUE JE DORS, PHILIPPE LÉOTARD, SONY 16,95 \$

POP • ANGLOPHONE

1. EVITA, TRAME SONORE (2 DC), MADONNA, WARNER 30,95 \$
2. LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI, ENIGMA, EMI 16,95 \$
3. ROMEO & JULIET, TRAME SONORE, EMI 16,95 \$
4. TO THE FAITHFUL DEPARTED, THE CRANBERRIES, PGS 18,95 \$
5. JAGGED LITTLE PILL, ALANIS MORISSETTE, WARNER 17,95 \$

SUGGESTIONS



4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

LES ARTS

DANSE

L'itinéraire difficile d'une jeune créatrice

Dominique Porte récidive. Pour sa quatrième pièce solo, intitulée *Déviation* et présentée à l'Espace Tangente du 6 au 9 février, elle opte pour un travail où la physicalité demeure le leitmotiv premier de sa création.

ANDRÉE MARTIN

Dominique Porte fait partie de la nouvelle génération de chorégraphes contemporains à Montréal. Se classant parmi les meilleurs interprètes au Québec, elle a dansé pour Marie Chouinard pendant cinq ans — *Les Trous du ciel*, *Le Sacre du printemps* et *L'Après-midi d'un faune* — et pour le regretté William Douglas qui lui a légué *Départ imprévu*, un solo noble et fou comme seul lui savait le faire. Aussi, bien que novice dans la création, la jeune chorégraphe n'en est pas à son initiation à la danse contemporaine. On en veut pour preuve *Codine*, sa première pièce solo créée en 1993, dont la rigueur et la justesse de construction comme d'interprétation nous plaçaient devant un fait accompli: Dominique Porte savait ce qu'elle faisait.

Depuis, deux autres œuvres solos, *Volte-face* et *Ne marchez pas sur le concret*, ont vu le jour. «En créant sur soi, il faut que les deux, la chorégraphe et l'interprète, soient contentes», explique Dominique Porte. Si je créais pour quelqu'un d'autre, peut-être que mon travail traiterait totalement dans une autre direction. Ce n'est pas facile de faire ses propres solos. À un moment donné, j'essaie de prendre du recul face à ma pièce pour parvenir à faire des choix éclairés. Quand tu arrives à ce niveau-là, l'œuvre peut exister à part entière.»

Bien sûr, son travail sent encore le parfum frais de l'enfance de l'art. L'artiste n'a pas encore tenté l'aventure d'une pièce de groupe, ni même d'un duo. Sa facture chorégraphique n'est pas aussi clairement définie que celles d'un Jean-Pierre Perreault, d'un Sylvain Enard ou d'une Marie Chouinard. Mais le nombre d'années de création ne se compare pas non plus. Toutefois, ce qu'elle fait, elle le fait bien, et elle ne désire pas brûler les étapes outre mesure.

Sage décision

Chez elle, l'expérience demeure synonyme de confiance et d'assurance; autant pour elle que pour les spectateurs et les producteurs-diffuseurs sollicités. Son travail chorégraphique relève d'une démarche où l'authenticité, la recherche gestuelle et la qualité d'interprétation aboutissent au même carrefour.

Déviation, sa nouvelle création solo au programme de Tangente du 6 au 9 février, a vu le jour dans cet état d'esprit. «En comparant avec mes pièces antérieures, j'ai vraiment l'impression d'avoir pris une direction complètement opposée. C'est la première fois que je fais autant confiance au mouvement, à la physicalité et à mon intuition. J'ai décidé de partir d'un point de vue qui me semblait honnête, et de faire une véritable recherche.» Contraire-

ment à bien d'autres jeunes chorégraphes, Dominique Porte ne flirte pas avec le théâtre, ni même avec une certaine théatralité. La source de ses créations demeure le mouvement, et à travers celui-ci elle communique sa vision des choses. Une vision somme toute intérieure, non définie par des paramètres rationnels, mais dont la véracité n'a, jusqu'ici, jamais fait défaut. «Pour cette création, je ne suis pas partie d'un thème. Je désirais vraiment pousser le mouvement à l'extrême. J'ai voulu partir du corps pour le laisser générer une émotion. C'est une danse linéaire et un travail d'espace. Je souhaitais donner une place au hasard, et surtout éviter une quelconque motivation cérébrale à ma danse.» Une tangente de création difficile, mais dont le résultat demeure authentique et touchant lorsque réussit.

Pour compléter la soirée, Dominique Porte reprend *Ne marchez pas sur le concret* (un solo revu et corrigé), tandis que David Finelli, lui aussi jeune chorégraphe, mais en France, présente *Desiderata*.



Dominique Porte dans *Déviation*

MICHAEL SLOBODIAN

Être jeune chorégraphe en 1997

On s'en doute, la vie d'une jeune artiste, même talentueuse, n'est pas de tout repos. Avec les importantes compressions budgétaires à tous les paliers de gouvernement, on se demande quel espèce de présent et d'avenir ont ces nouveaux chevaliers de la création artistique. La plupart ne vivent évidemment pas de leur art, même s'ils s'y consacrent corps et âme.

«C'est de plus en plus difficile et il y a de moins en moins d'argent. Quelque part, la barre va être toujours plus haute. Si je pensais à cette situation d'une manière totalement objective, peut-être que je ne ferais pas de création.»

Dans le cas de Dominique Porte, elle a l'avantage d'avoir une solide expérience d'interprète lui permettant de poursuivre une carrière en parallèle, et de mieux gagner sa vie. Mais encore là, c'est loin d'être simple. Être danseur n'a jamais été la chose la plus payante du monde, plusieurs interprètes vivant sous le seuil de la pauvreté. De plus, les nombreux conflits d'horaires entre ses propres spectacles et ceux des chorégraphes pour lesquels elle danse — elle interprète entre autres un duo au côté de José Navas en mars prochain à l'Agora de la danse — la forcent soit à refuser des offres, soit à faire bien des pirouettes avec son agenda, bref, à se diviser en quatre, voire en six. «Je ne vis pas un dilemme perpétuel par rapport à mes choix. Avec les moyens que j'ai, même s'ils sont minimes, je peux me débrouiller. Mais c'est évident que tout ça demande beaucoup de travail et de démarches.» J'ajouterais à ça de la détermination, de la persévérance et un don de soi; sans compter.

Le système «D» semble être de mise pour une jeune chorégraphe comme Dominique Porte. Mais il y a la création et il y a la diffusion. C'est une chose de mettre sur pied une chorégraphie, c'en est une autre d'avoir l'occasion de la présenter plus de deux, trois ou quatre fois.

«C'est important d'avoir un support dans le milieu. Ce n'est pas facile de se faire programmer par un théâtre. C'est vraiment un travail de longue haleine. Il n'y a pas énormément de producteurs qui osent prendre des risques avec une jeune compagnie. Mais je me dis que si à chaque fois qu'on fait un spectacle on en obtient un second, on a des chances que ça commence à mieux tourner après deux ans.»

Le tout, c'est de démarrer la machine et d'avoir le courage et le temps de l'entretenir pour ne pas qu'elle meure. Ce fut la stratégie des Édouard Lock, Ginette Laurin, Jean-Pierre Perreault, etc., à leurs débuts; des chorégraphes maintenant reconnus, mais qui ont tous vécu des difficultés semblables. Cependant, la situation à cette époque était-elle réellement la même qu'aujourd'hui?

TÉLÉVISION



SOURCE TVA

Toutes les grandes productions, comme *Ces Enfants venus d'ailleurs* présentée au réseau TVA, nécessitent désormais l'aide d'Ottawa. Encore faut-il qu'elle arrive à point.

Les millions de Sheila

Qui dit qu'il n'y a plus d'argent en télévision? Dans quelques semaines, le tournage de dizaines de productions commencera, souvent enclenchées à la fine épouvante pour respecter l'échéance de Sheila Copps.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

En 1996, l'industrie canadienne de la télévision dispose de plus de 65 millions de dollars additionnels grâce aux largesses de la ministre du Patrimoine, Sheila Copps, qui a mis sur pied un fonds spécial. Tout le monde court maintenant dans tous les sens pour avoir sa part du gâteau.

Ce fonds, dans les faits, vient grossir les budgets que Téléfilm Canada et le Fonds des câblodistributeurs allouent chaque année pour les productions télé.

Pour avoir droit à ces nouveaux montants, injectés à l'automne mais dont les règles d'octroi n'ont pas été clarifiées avant novembre, les producteurs doivent amorcer le tournage de leur émission ou série en mars. Ils doivent au préalable obtenir des approbations des deux fonds ci-haut mentionnés. Ce qui explique pourquoi ces deux organismes sont littéralement submergés de demandes d'aide, recevant des projets de toutes parts et de tous côtés.

Téléfilm a déjà reçu 47 demandes dont 20 provenant du Québec. Treize de ces 20 demandes ont déjà été approuvées. Mais l'organisme a encore 20 millions à distribuer. Avis aux intéressés!

Au fonds des câblodistributeurs, l'activité est également fébrile. L'organisme a environ 30 millions de plus que l'an dernier, dont 11,1 millions de plus pour le Québec. Il a déjà attribué 17,6 millions, et il y a quelques jours, ses dirigeants écrivaient à tous ceux dont les demandes d'aide étaient incomplètes pour les enjoindre à faire vite.

Radio-Canada avantagée

Radio-Canada a pris l'habitude de se plaindre du manque d'argent. De crier sur tous les toits que cette fois, la production sera affectée et que les téléspectateurs seront lésés. L'esprit naïf peut se demander, dans ce contexte, comment il se fait que le télédiffuseur est associé à un nombre particulièrement élevé de projets de télévision. Sans s'en vanter, bien sûr.

La réponse se trouve du côté du fonds, qui avantage nettement Radio-Canada en prévoyant un important montant pour ses licences. En d'autres termes, le télédiffuseur n'a pas à déboursier les 20 ou 30 % du montant d'une production que chaque télé doit assumer.

Le gouvernement fédéral, qui venait de passer les ciseaux dans les budgets de la SRC, atténuait de l'autre main l'impact de son geste. Mme Copps a donc prévu qu'une somme de 12,5 millions (quatre millions pour le secteur

français) serait réservée pour Radio-Canada.

Cela explique qu'une majorité de projets soumis sont prévus à l'antenne de Radio-Canada. Un très grand nombre de nouvelles séries devraient apparaître sur nos écrans au cours des deux prochaines années.

Ces données expliquent aussi que pour TVA, le fonds n'est pas particulièrement attrayant. «Nous ne sommes pas beaucoup plus actifs qu'en temps normal», souligne le directeur des programmes de TVA, André Provencher, qui ne cache pas que «nous ressentons une certaine appréhension vis-à-vis des nombreuses séries à venir ailleurs».

«C'est une supercherie de dire qu'il y a plus d'argent», conclut M. Provencher qui accueille ce «nouvel achalandage» avec appréhension.

La situation se présente différemment au Canada anglais où la CBC est engagée dans un imposant plan de canadienisation de ses ondes mais surtout là où elle n'entre pas en concurrence avec CTV, ne disposant que de 9 % de l'écoute. Au Québec en revanche, TVA et Radio-Canada sont à égalité en heure de grande écoute et, une fois de plus, TVA dénonce les règles du jeu déloyales... Air connu.

Mais tout a un prix et Radio-Canada perd en autonomie ce qu'elle gagne en argent. Car pour avoir accès au fonds, le télédiffuseur ne peut produire lui-même. Il doit faire appel aux producteurs privés, les grands gagnants de cette manœuvre.

D'ailleurs, à l'Association des producteurs de film et de télévision du Québec, on minimise la turbulence créée par la pluie de millions, faisant valoir que «chaque producteur a, de toutes manières, deux ou trois projets sur la table, dont il n'avait qu'à accélérer le développement».

La liste des projets soumis à Téléfilm est assez hétéroclite. Elle inclut un documentaire de 90 minutes sur Gabrielle Roy, qui devrait être présenté sur CFCF, Bravo! et Télé-Québec, et une série intitulée *Biobulle*, sur la science, destinée aussi à Télé-Québec.

Un projet intitulé *Neverendum Referendum* pourrait se retrouver à l'antenne de Radio-Canada, tout comme *Pollock*, réalisé par Robert Ménard, ainsi qu'un projet intitulé *Rosaire et la petite nation* ou encore *Le Pèlerin*. Beaucoup de documentaires, quelques dramatiques. Une série sur *Les Orphelins de Duplessis* est également prévue par Télé-Action qui nous a déjà donné *The Boys of St. Vincent*. Et les portes sont encore ouvertes!

Et l'an prochain?

Mme Copps a promis que ses largesses seraient disponibles également pour les deux prochaines années. Il reste à voir quel avantage sera consenti ou non à Radio-Canada en 1997 et 1998. Mais personne dans le milieu de la télévision ne jure de rien, surtout qu'une élection fédérale pointe à l'horizon. Ignorant de quoi demain sera fait, tout un chacun fait de son mieux pour dépenser les sommes aujourd'hui disponibles. Et emmagasiner une ou deux séries dans ses tiroirs.

Donald K. Donald & Mel Howard présentent la suite de Tango Argentino leur comédie musicale récipiendaire d'un prix Tony. Une éclatante production en provenance de Broadway:

Tango Pasion

mettant en vedette 25 danseurs, chanteurs et l'orchestre original de Tango Argentino, le Sexteto Mayor.

«Envoyant et raffiné, Tango Pasion est l'un des meilleurs spectacles du genre.»
— Ronn Silver, LE FIGARO

«Deux heures de suprême élégance... L'un des plus grands spectacles de tango qu'il vous sera jamais donné de voir.»
— Arlene Goffin, FRANCE SOIR

«Un éblouissant spectacle musical. Ou du moins l'âme de l'Argentine remonte la magie de Broadway.»
— Paul Sullivan, LE NOUVEAU OBSERVATEUR

SPÉCIAL
Avant-Première: mardi 18 février à 19h30
Billets à 29,50\$ et 19,50\$ (+taxes)

6 Représentations!
18 au 22 février - Théâtre St-Denis
Billets en vente au guichet du Théâtre ou en appelant le 790-1111.

DKD 92 92.5 FM 92.5 FM

Tangente présente

irène stamou
métaspora
DANSE

«Ravished by the Break of Dawn»
interprète **ken roy**

«Colosse aux pieds d'argile»
interprètes **hetty king**
jacqueline lemieux
irène stamou

du 13 au 15 février à 20h30
et dimanche 16 février à 19h30
ESPACE TANGENTE
840 Cherrier (métro Sherbrooke)
billets et information: 525-1500

Irène Stamou et Métaspora Danse tiennent à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, Patrimoine Canadien, Danse-Cité et Tangente. Tangente tient à remercier le Ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et le Service de la Culture de la Ville de Montréal.

LES PASSERELS DE

NCT

Passions, poisons, poignards...
la folie romantique
du mal et de la pureté

Hydro Québec

ILUCRÈCE BORGIA
de Victor Hugo
Mise en scène: Claude Poissant

avec
Marie-France Lambert, Sébastien Delorme, Normand D'Amour
Sylvio Archambault, Stéphane Cloutier, Frédéric de Grandpré,
Martin Desgagné, Anne-Marie Egré, Martin Laroque, Natalie Lecompte,
Valérie Le Maire, Pierre Monet-Bach, Luc Morissette, David Savard,
Stéphane Simard et Guy Vaillancourt

concepteurs
Serge Arcuri/Luc Aubry, Myriam Blais, Daniel Castonguay,
Claude Lemelin et Alain Lortie

Du 29 janvier au 15 février
jeudis, vendredis et samedis, 20 h

BILLETTERIE **NCT** **ADMISSION**
514 253-8974 1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est Papineau, autobus 34

LES ARTS

THÉÂTRE

Portrait de groupe avec datchas

Serge Denoncourt met en scène Les Estivants de Gorki pour le Trident et le TNM

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À
QUÉBEC

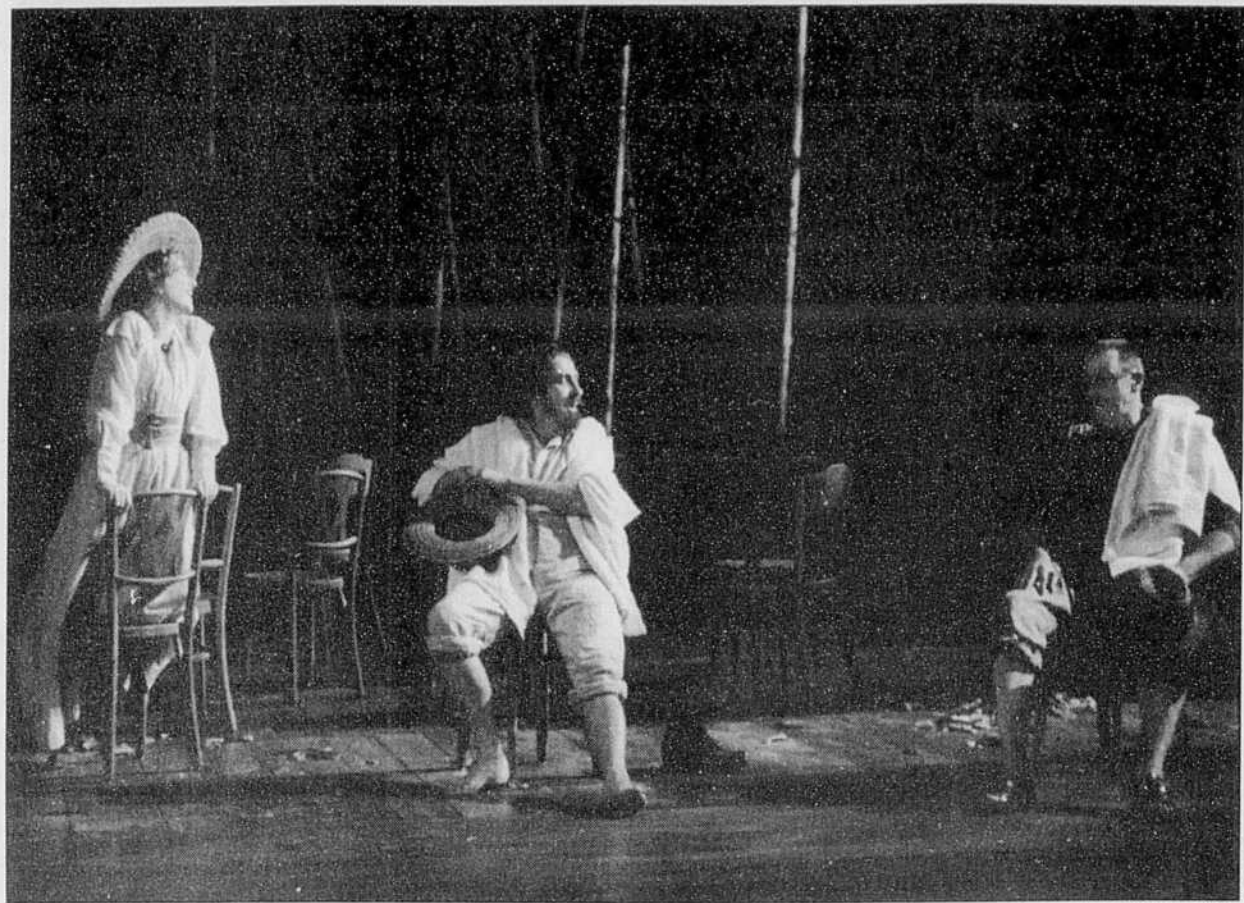
Si c'est Tchekhov qui écrivait ce petit mot sur la naissance de l'estivant russe, c'est à Maxime Gorki, justement poussé par Tchekhov à écrire pour le théâtre, que devait revenir la tâche de décrire leur vie d'indolence saisonnière. Les deux hommes devaient partager quelques idées à ce sujet puisque *La Cerisaie* et *Les Estivants* devaient voir le jour presque au même moment, peu avant la révolution de 1905, au début de ce grand mouvement qui devait englober la Russie tsariste au profit d'un «nouveau monde» socialiste.

Les deux auteurs sentaient bien, en tout cas, qu'ils étaient à la fin d'un monde: leur écriture communique fréquemment cette impression. Auteur de *La Mère*, roman élevé ensuite au sommet des préoccupations réalistes socialistes par les Bolcheviks triomphants, Gorki appelait même de tout cœur la fin de cette époque en observant la décadence, à ses yeux, des classes aisées. C'est à ces observations que se consacre *Les Estivants*, imposante coproduction du Trident et du TNM mise en scène par Serge Denoncourt et regroupant dix-neuf comédiens sur scène, qui prenait l'affiche à Québec cette semaine, avant de se diriger vers Montréal en mars. Toujours conscient de l'aspect politique du théâtre, Denoncourt aura certainement songé à nous en offrant ce regard sur des gens qui s'amusaient pendant que le monde s'apprête à être renversé.

Parenté avec Tchekhov

Comme le souligne Lorraine Côté, qui y joue Yulia Filippovna, épouse de Sergueï Passov (joué par Paul Savoie), l'idée d'observations est véritablement au cœur de la pièce. Quelques crises viennent traverser la vie d'un groupe d'amis qui se retrouvent d'année en année pendant la belle saison, à s'ennuyer joyeusement tous ensemble, dans un genre de fuite plus ou moins consciente. «On pense un peu aux Beaux Dimanches, de Marcel Dubé, précise-t-elle: voilà des gens qui se retrouvent dans leur temps libre, qui font des parties et qui se font des vacheries. C'est plutôt un tableau de moeurs, avec l'anecdote de Varvara Mikhaïlovna, le personnage principal, qui en vient à quitter son mari et le monde factice où elle vit, avec l'intention d'aller aider les gens.»

«Ces personnages-là sont un peu comme les acteurs, indique quant à lui Paul Savoie. Ils aiment bien être en gang, être du monde de party, plutôt que de parler de choses sérieuses. Ils



Lorraine Côté, Jack Robitaille et Robert Lalonde dans une scène des *Estivants*

«Jusqu'à présent, on ne voyait à la campagne que des seigneurs et des moujiks, mais voilà que les estivants ont fait leur apparition. Aujourd'hui, toutes les villes, même les plus insignifiantes, sont entourées de datchas. Et l'on peut prévoir que d'ici une vingtaine d'années, l'estivant va se multiplier d'une façon extraordinaire. Il ne fait encore que boire du thé sur sa terrasse, mais...»

Anton Tchekhov, *La Cerisaie*, Acte I.

donnent une impression d'exubérance. Il y a beaucoup de rires, dans ce spectacle. Mais bien qu'on montre quelque chose de léger, l'effet est plutôt triste. C'est un spectacle drôle qui fait pleurer. Les personnages disent souvent qu'ils s'ennuient et ils le font avec légèreté, en riant. Mais ça finit par donner une tragédie du vide.» On sent ici une parenté avec Tchekhov, lui qui affirmait avec insistance que ses textes, généralement qualifiés de drames, étaient en fait des comédies.

Chose certaine, l'indolence des personnages ne signifie pas qu'ils se traitent mutuellement avec douceur. S'exprimant dans un langage cru — gracieuseté de l'adaptation de Pierre-Yves Lemieux, supposément très proche de l'original russe — ils s'envoient des claques retentissantes (au figuré surtout) et passent leur temps à se trahir mutuellement. «Le côté langoureux qu'on imagine souvent dans le théâtre russe de l'époque, Serge nous a dit d'oublier ça. C'est une pièce sans aucune complaisance.»

Une production en couples mixtes

Outre l'importance du texte et l'imposante distribution, *Les Estivants* possède aussi un caractère d'événement par la nature de la coproduc-

tion, travaillée dans l'équilibre le plus complet entre les deux équipes. Au sein des couples qui constituent la majorité des personnages, un acteur de Québec côtoie toujours un collègue de Montréal, histoire de favoriser d'autant les échanges culturels trop rares entre ces deux communautés de l'art dramatique. Ainsi, en plus du couple Paul Savoie-Lorraine Côté, Annick Bergeron joue le personnage principal de Varvara Mikhaïlovna aux côtés de Jack Robitaille dans celui de son époux, Sergueï Passov. Pour un Robert Lalonde ou une Monique Spaziani, on retrouve un Benoît Gouin ou un Jacques Leblanc. Un métissage d'écoles et de styles qui pourrait donner une chimie surprenante au spectacle, pressent Paul Savoie: «Il y a un sentiment de découverte, quand on joue avec des acteurs qu'on connaît peu ou pas. Les deux milieux sont relativement petits et on finit souvent par connaître les mécanismes des autres. Si on n'a pas cette connaissance, on doit rester alertes et attentifs.»

Connaissance mutuelle ou non, l'attention et l'écoute sont de toute manière essentielles dans une production aussi exigeante que celle-ci: les dix-neuf comédiens ou la majorité d'entre eux se retrouvent souvent sur scène tous ensemble, obligeant le metteur en scène à travailler avec beaucoup de prévision et de vision d'ensemble et les acteurs à bien comprendre où ils ont leur place dans le tableau. Inutile de dire que, au cours de semaines de répétition plus longues que la moyenne, les acteurs des *Estivants* n'étaient pas en vacances, eux.

SUR SCÈNE

PARTAGE DU MIDI

Claudiel se fait rare sur nos scènes; c'est bien dommage. *Partage de midi* nous permet d'apprécier sa jeunesse, sa profondeur, le naturel de ses dialogues. La passion et le feu qui consomment son personnage central, Ysé, nous parviennent à travers l'interprétation d'une comédienne qui a la stature du personnage: Louise Marleau, forte et émouvante de générosité. La pièce raconte donc l'histoire d'Ysé et en particulier sa passion pour Mesa, le jeune homme tourmenté. Passion dans tous les sens du terme, puisqu'elle les mène à mourir ensemble plutôt que de vivre séparés. Daniel Roussel fait de la pièce, comme il le dit lui-même une «partition de l'ÊTRE et non [un] spectacle de l'AVOIR». Au Rideau Vert, jusqu'au 8 février.

Solange Lévesque

LES GUERRIERS

Deux publicitaires s'affrontent, rivés au même objectif: trouver un slogan qui remplacerait le «Si la vie vous intéresse» de l'armée canadienne. L'un d'eux, justement, mourra au terme de ce huis-clos de 10 jours. La mise en scène aérée de René-Daniel Dubois donne un autre destin à la pièce de Garneau. Surréaliste, elle propulse dans une sphère assez infernale. À l'Espace Go jusqu'au 22 février.

S. L.

TITANIC

Ce sont des amateurs; ils font du théâtre par passion, sans moyens, et sans le lourd bagage que doivent porter les troupes subventionnées. Leur *Titanic* (texte de Jean-Pierre Ronfart) offre un petit orchestre en direct fort agréable à écouter avec ses musiques de diverses origines, et de bons moments de théâtre où l'on sent la conviction et le plaisir sans prétention. Au Théâtre de la Chapelle, jusqu'au 7 février.

S. L.

RETRANSMISSION DE MÈRE COURAGE

D'après *Mère Courage et ses enfants*

C'est long, c'est lent, et ça ne bouge pas beaucoup. Pierrette Robitaille (Anna Fierling) tente de faire avancer toute seule ce monument de Brecht qu'aucune vision de mise en scène ne vient éclairer. Trois fois hélas! Au Théâtre de la Bibliothèque jusqu'au 7 février.

S. L.

AUTOBIOGRAPHIE D'ÉLYSE

Ce portrait d'une artiste en quête d'elle-même est inspiré par trois femmes qui ont marqué la peinture québécoise: Marcelle Ferron, Françoise Sullivan et Rita Letendre. Dans cette évocation poétique, la gestuelle et les jeux vocaux prennent beaucoup d'importance. La dimension historique est aussi de la partie. Aussi certains aspects didactiques qui en découlent forment-ils un drôle de mélange avec des images presque toujours d'une singularité rafraîchissante.

te. L'ensemble possède néanmoins une homogénéité esthétique indéniable, attribuable notamment à l'équipe de comédiens qui se défend bien. Dernière représentation samedi à l'Espace libre.

Hervé Guay

LA NUIT DES ASSASSINS

Ce ballon d'essai du Théâtre qui montre énormément n'arrive pas à prendre de l'altitude et l'attitude anti-intellectuelle de la jeune compagnie, pourtant issue du monde universitaire, y est sans doute pour quelque chose. D'abord, cette histoire de mise à mort des parents est datée. Secondo, la version mi-française, mi-québécoise présentée au public est bâtarde. Troisièmement, on a malheureusement multiplié les styles de jeu alors que la pièce en commandait déjà deux, théâtre dans le théâtre oblige. Et un tel défi n'est pas à la portée de n'importe quel acteur. Enfin, le fouillis qui tient lieu de décor ne risque pas d'ajouter de la cohérence à un exercice qui en manque cruellement. À la salle Fred-Barry jusqu'au 8 février.

H. G.

SI J'AVAIS LA SEULE POSSESSION DESSUS LE JUGEMENT DERNIER

Cette création d'Érik Charpentier, un jeune Québécois qui a élu domicile dans les bayous, appartient à la catégorie des curiosités. Reconnaissons du moins qu'il émane une certaine poésie du cajun inventé dans lequel il a écrit son texte. Mais l'auteur est surtout allé au bout de ses fantasmes dans cette comédie décousue et délirante où on prélève par exemple le cœur d'un jeune homme pour le remplacer par une huître. La mise en scène de Jean-Frédéric Messier est dans le ton. Les cartésiens risquent d'y perdre leur temps, ceux qui veulent être dépayés vont trouver là un trip à leur portée, le reste du public se demandera où il veut en venir avec tout ça. Au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 13 février.

H. G.

UNE TACHE SUR LA LUNE

Certains accuseront sans doute Marie-Line Laplante de faire du sous-Beckett. Or, faute avouée est à moitié pardonnée, dit-on. Quoiqu'il en soit, reconnaissons qu'elle a accouché d'un texte cohérent avec *Une tache sur la lune*. Qui se situe dans le sillage de l'absurde, c'est exact. Mais cela n'empêche pas ses Tuppe et Bibe d'exister et de se chamailler avec un certain bagout. Visiblement à l'aise dans de tels rôles, Françoise Faucher et Luc Durand tiennent fort sans mal. À la réalisation, Martine Beaulne et ses concepteurs ont préféré la rigueur à la fantaisie. Mais ça fonctionne. L'avenir dira cependant dans quelle direction ira cette auteure dont le premier texte donne lieu dans l'ensemble à une production qui, sans être exceptionnelle, mérite d'être vue. Au Quat'Sous jusqu'au 1^{er} mars.

H. G.

Recevez
LE DEVOIR
à
votre
porte

Du lundi au samedi
21⁷⁰ \$/mois taxes incluses

Finis les soucis: le paiement est prélevé chaque mois directement de votre compte-chèques ou de votre carte de crédit.

Pour renseignement et abonnement mensuel

Téléphonez pour Montréal au 985-3355

et pour l'extérieur au 1-800-463-7559

LE DEVOIR

Un journal engagé
pour des gens exigeants

BANQUE LAURENTIENNE présente

COMPLET
LES 1^{ER}, 8 FÉVRIER 16 H ET 5, 7 FÉVRIER 20 H
MATINÉE SPÉCIALE 5 FÉVRIER À 14 H !

Tartuffe
de Molière mise en scène de Lorraine Pintal

ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR DISQUE !

UN GRAND RENDEZ-VOUS THÉÂTRAL !

Ce soir, Ottawa
Impressionnante distribution... le résultat se révèle rien de moins qu'un événement... Ce Tartuffe... mérite qu'on y accoure.
Le Droit, Ottawa

The result is a superb production.
Une soirée théâtrale extraordinaire... Ne ratez pas cette production !
The Citizen, Ottawa
CBOF FM, Ottawa

avec Gérard Poirier Gabriel Arcand
Monique Mercure Marie Tifo Ginette Morin
Catherine Sénart Denis Mercier Serge Postigo
Danny Gilmore Claude Despins Stéphane Breton
Alexandrine Agostini et Normand Lévesque

décor Raymond Marius Boucher costumes François Barbeau musique Robert Normandeau
éclairages Louis-Pierre Trépanier accessoires Philippe Pointard chorégraphes de combat Huy Phong Doan
maquillages Jacques-Lee Pelletier assistance à la mise en scène Alain Roy

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE • DU 28 JANVIER AU 22 FÉVRIER
À Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve Est
Centre Pierre-Péladeau Métro Bess
RÉSERVATIONS : 987-6919
Admission : 790-1245
du mardi au vendredi 20 h, samedi 16 h et 21 h

Une coproduction Théâtre du Nouveau Monde et Théâtre français du

La Presse MEDIA COM Champigny

Le Groupe de la Veillée et Productions Vox-Art présentent

FRANÇOIS D'ASSISE

de Joseph Delteil
Mise en scène de Adel Hakim
avec **ROBERT BOUVIER**
vedette de «FOURBI», film de Alain Tanner

DU 29 JANVIER AU 16 FÉVRIER
Mardi au samedi 20h. Dimanche 16h.

Robert Bouvier fait s'élever sous la voûte du théâtre un chant de la terre qui a la beauté des premiers matins, une poésie jubilatoire au plus près des êtres et des choses.
- LE NOUVEAU OBSERVATEUR

Tout, dans cette création, paraît miraculeusement simple et beau.
- LE FIGARO

Production originale: Théâtre Saint-Gervais, Genève - Théâtre Vidy-Lausanne - Centre culturel Suisse de Paris - T.Q. I./A. Balance, avec l'aide de Pro Helvetia et de l'Association Française d'Action Artistique

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
1371, rue Ontario est

BANQUE LAURENTIENNE

Réservations: 526-6582
Admission: 790-1245

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Intelligence, vérité et passion

FRANÇOIS TOUSIGNANT

JOHANNES OCKEGHEM

Johannes Ockeghem: Messe *Au travail suis*; Messe *De plus en plus*. Gilles de Binchois: Chanson *De plus en plus*; Barbigant (ou Ockeghem?). Chanson *Au travail suis*. The Tallis Scholars. Dir.: Peter Phillips. Gimell 454 935-2.

Pour le cinquième anniversaire d'Ockeghem (qui aura exactement lieu le 6 février 1997), les Tallis Scholars nous proposent un programme original: deux messes précédées des chansons profanes dont elles tirent leur matériau de base. C'est une coutume familière au XV^e siècle et que le concile de Trente va fortement réprimer par la suite, jugeant l'inspiration profane guère propice au culte divin.

Néanmoins, on a affaire à deux œuvres extrêmement construites, échafaudages d'intelligence et de sensibilité d'un modernisme encore très sensible. Si la musique de la Renaissance ou de la fin du Moyen Âge tend à vous ennuyer, essayer d'écouter au moins une de ces messes avec attention.

On ne peut rester indifférent à l'alternance de duos (ce qu'il y a de plus construits) de trios ou d'ensembles selon les besoins du texte. La monotonie n'a jamais le temps de s'installer, à l'inverse de beaucoup de musiques oubliées de ce temps qu'on tente de nous faire passer pour des chefs-d'œuvre.

On est en présence de pièces de

vrais maîtres. L'impression est donc que cela n'a pas vieilli, même si Ockeghem n'a longtemps été qu'un nom respecté dans les livres via les témoignages d'époque. Les Tallis Scholars sont intellectuellement vibrants à cette musique; on y trouve donc un grand plaisir cérébral, duquel naît l'émotion musicale. La Gloire de Dieu, après tout, demande un certain effort, qui vous sera largement récompensé en entrant dans les arcanes gothiques de ce prince des musiciens de la polyphonie dite flamande.

LEBÈGUE — BOUCHARD

Nicolas Lebègue: Messe du 2^e livre, Suite du 6^e ton (1^{er} livre), Magnificat du 1^{er} ton (2^e livre); Offertoire sur le Stabat Mater et sur le chant *O filii et filiae* (3^e livre); Les cloches, Offertoire du 5^e ton (3^e livre). Antoine Bouchard, orgue Boizard de l'abbaye de Saint-Michel-en-Thiérache. REM 311286 XCD.

Il est des artistes dont on parle peu parce qu'une fois qu'on en a parlé, on croit avoir tout dit. Cela ne veut pas dire qu'ils sont toujours dans la même routine, loin de là, mais leur travail est toujours tellement réussi et naturel, s'imposant solidement et sans ostentation, qu'ils font partie de notre quotidien musical dans ce qu'il a de plus naturel et intime.

Antoine Bouchard est de ceux-là. Chaque fois qu'on l'entend, on se reprend à s'émerveiller du naturel de

son art. Son dernier disque en liste le démontre encore une fois. Comment trouver alors les mots pour décrire son jeu, cette expérience si particulière qui nous fait ressentir que nous n'entendons pas un interprète qui livre un message, mais plutôt — phénomène ô combien plus rare — un musicien pour qui faire de la musique est tellement naturel qu'on ne fait que prendre conscience tout simplement que la musique, c'est cela. Quand il s'agit d'un organiste, et je sais que plusieurs sont réticents face à cet instrument, le résultat est encore plus renversant.

Bouchard est un musicien incomparable que l'humilité anoblit de son génie. Quand on écoute cette version (ici le mot est erroné: il faut plus parler de mise en évidence sereine) de certaines œuvres de Nicolas Lebègue, on écoute uniquement la musique, avec style juste, articulation juste, respiration juste, registration juste, phrase juste. On s'étonne de ce que «juste» de la musique soit si beau, et on se prend à partager le bonheur de l'organiste qui doit aussi assurément humblement se faire plaisir en servant si bien son art.

Pas de péroraison du genre: c'est ainsi que cela doit être fait; uniquement une mise en lumière de la vérité du geste musical dans la rencontre de ses trois composantes qui sont le compositeur, l'interprète et l'auditeur. Ici on a en plus un instrument coloré et sympathique. Les anches sont magnifiques, d'une brillance jamais criarde et juste assez fausses pour épicer d'un peu plus de relief certaines harmonies et ajouter au plaisir de l'écoute. De même le plein jeu qui donne parfois le vertige avec les battements provoqués par l'inégalité de l'accord. Cela permet simplement de nous rendre compte à quel point l'instrumentiste transcende l'instrument, et nous fait redécouvrir le bonheur du vrai, qui passe ici également par le beau.

BRUCKNER — HAITINK

Anton Bruckner: *Symphonie n° 8 en do mineur*. Orchestre philharmonique de Vienne. Dir.: Bernard Haitink, Philips 446 659-2.

Le disque qu'on n'attendait plus! — et je dis bien le disque, faisant une grande nuance entre l'expérience du concert (unique et inégalable quand ça marche) et celle du disque qui

peut nous renourrir et nous permettre de plus approfondir une vision mieux gravée.

La VIII^e de Bruckner est à peu près unanimement considérée, tant par les détracteurs du compositeur que par ses héritiers, comme la clé de voûte de l'œuvre entier échafaudée par ce maître des longueurs. Ici, une heure trente de musique qui en fait voir de toutes les couleurs, des plus célestes au plus sauvages.

Haitink réussit ce qui sera peut-être le meilleur enregistrement de sa carrière au disque, avec un Orchestre philharmonique de Vienne absolument impeccable et au superlatif de sa forme, secondé par une prise de son irréprochablement inouïe. On entend ici une interprétation nourrie d'une réflexion sur le sens de la symphonie qui vient de ses contrastes entre les différents pans qui composent sa forme. On sent une volonté puissante se détacher, modeler les contours et leur faire prendre un poids absolument saisissant.

Le plus bel exemple de cette réussite est la réalisation des deux derniers mouvements, qui s'enchaînent en un contraste violent, qui magnifie la réelle unité qui les relie. La nécessité artistique fait son effet et surtout initie à une compréhension nouvelle et originale.

Il faut parler de l'interprétation magistrale du sublime *Adagio*, car c'est toujours ici qu'on attend le chef au détour. La masse de tensions accumulées est phénoménale. Haitink sait doser la force des «climax» successifs, de ces résolutions qui n'en sont jamais, flottant sur des quarts et sixtes et des cadences rompues, des arrêts sur l'accord de sixte qui rendent le discours de Bruckner si troublant. Harmoniquement parlant, l'art de Bruckner pousse encore plus loin les recherches des classiques sur la résolution de la cadence, en lui ajoutant un aspect physique et psychologique dévastateur car on ne peut y résister. Pas de ces traditionnelles *Luftpausen* entre les sections. Hai-

tink a compris la solution de continuité appliquée en musique et c'est dans un enchaînement direct que le poids de notes révèle tout son potentiel expressif.

Comment ne pas s'émerveiller d'un tel solo de cor qui commence imperceptiblement sur une trainée des cordes, de ce tutti qui entre en force, mais sans violence, de cette masse sonore formidablement efficace qui jamais ne tombe dans le vulgairement spectaculaire. Certains passages aux cordes sont même interprétés comme ces grandes fins des IX^e et X^e de Mahler.

Pour ce dernier compositeur, on sait que Haitink affiche une grande prédilection. En effet, ce qui décrirait le mieux cette manière de jouer Bruckner est cette grande «mahlerisation», au sens où le propos cesse d'être uniquement de «grandeur» philosophique et théologique pour arriver à une dramatisation très incarnée de l'expression musicale. L'homme est interpellé dans son entier, son existence complète tournée vers un idéal glorieux et rédempteur, deux des symboles les plus puissants de la fin du romantisme allemand dans son gigantisme symphonique.

C'est en trouvant la mesure de cette démesure que Haitink arrive le plus à convaincre. Il s'abîme totalement dans les cavalcades cosaques du finale, dans la sensualité de la fin du deuxième thème du mouvement lent, dans l'énergie du Scherzo, dans



le relief mystérieusement anguleux de la forme du mouvement initial. Vos oreilles ont une âme, et un tel disque va à coup sûr vous la faire découvrir.

Concerts de musique de chambre Allegria

hautbois Theodore Baskin
Normand Forget
clarinettes Simon Aldrich
Sonia Morin
bassons John Clouser
Michel Bettez
cors James Sommerville
Jean Gaudreault
contrebasson Bruce Bower
Oeuvres de Haydn, Dvorak & Beethoven
jeudi 6 février 1997, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

Une présentation en collaboration avec
La Manufacture 20 ans
LES ARTS du Maurier



Le Génie de la RUE DROLET

ÉCRIT ET MIS EN SCÈNE PAR

LARRY TREMBLAY

AVEC

MARKITA BOIES MONIQUE MILLER

ET PIERRE RIVARD

DÉCOR CLAUDE GOYETTE

COSTUMES FRANÇOIS STAUDIN

ÉCLAIRAGES GUY SIMARD

MUSIQUE JUDITH GRUBER-STITZER

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE

ET RÉGIE HÉLÈNE GAGNON

DU 28 JANVIER

AU 15 FÉVRIER 1997

MARDI AU SAMEDI À 20 H / DIMANCHE À 15 H

4559, RUE PAPINEAU, MONTRÉAL

RÉSERVATIONS :

(514) 523-2246

"un texte foudroyant (...) percutant (...) des interprétations solides"

"C'est un grand texte (...) une grande distribution"

SRC Bon Matin
Johanne Despins

TVA Salut Bonjour
Pénélope McQuade

LA LICORNE
15 ans

Esso
L'Impériale
Laurin, Laplante
Associés
Société en nom collectif

JOHANNES OCKEGHEM
Au travail suis ~ De plus en plus
THE TALLIS SCHOLARS
Directed by Peter Phillips

Gimell

L'HISTOIRE DES ATRIDES

Collage et mise en scène de Jean-Pierre Ronfard

Du 31 janvier au 8 février 1997
20 heures
(relâche le 2 février)

Réservations : (514) 873-4283

Entrée : 6,00 \$ (don versé au Fonds de secours des élèves)

Studio-théâtre
Jean-Valcourt100, rue Notre-Dame Est
(métro Champ-de-Mars)Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Québec

ORCHESTRE DE CHAMBRE
I MUSICI
DE MONTRÉAL
Yuli Turovsky
Directeur artistiqueEdwin Csüry
violin
JEUDI 13 FÉVRIER, 20 h

MERCURE
Diversifon pour quatuor
et orchestre
TCHAIKOVSKY
Volte-Scherzo et Sérénade
mélancolique pour violon et orchestre
BARTOK
Dances populaires roumaines
DE SARASATE
Fantasie sur les thèmes de
Carmen de Bizet
BRAHMS
Sextuor à cordes n° 2 en sol majeur

NORTEL
NORTHERN TELECOM
Commanditaire principal
Salle de concert Pollack
Pollack concert hall
555, rue Sherbrooke Ouest
Billets: 23,00 \$ Régulier
19,50 \$ Aîné
10,00 \$ Étudiant
982-6037

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
PARTAGE DE MIDI
Paul Claudel

mise en scène: Daniel Roussel

Louise Marleau
Jean-François Casabonne
Pierre Chagnon
Jean-Pierre Matte

concepteurs:

Claude Goyette
François Barbeau
Claude Accolas
Diane Leboeuf
Jean-Maria Guay

DERNIÈRE SEMAINE

du 14 janvier au 8 février 1997

réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793

http://www.scoopnet.ca/rideauvert

Hydro Québec

L'œuvre de DAVID SHEA, *THE TOWER OF MYRIAD MIRRORS* présentée intégralement au NAVIRE "NIGHT", dans un concert du Festival international de musique actuelle de Victoriaville 1996.
Samedi à 22 h 50

ANNIVERSAIRE SCHUBERT

L'année 1997 marque le 200^e anniversaire de naissance de Franz Schubert. CONCERT DIMANCHE propose trois concerts consacrés aux œuvres de ce grand compositeur.
Dimanches 2, 9 et 16 février à 13 h 30

CHARLOTTE BOISJOLI, DE PÉPINOT À ADRIENNE. Découvrez les multiples facettes de la vie artistique de cette comédienne et auteure en compagnie de Michelle Rossignol dans une nouvelle série de dix émissions.
Le dimanche à 17 h 30

À l'occasion du mois de l'histoire des Noirs, Jacques Lacoursière nous raconte l'histoire des Noirs au Québec dans une série de quatre documents.
À PROPOS DE L'HISTOIRE DES NOIRS AU QUÉBEC
Du lundi 3 au jeudi 6 février à 11 h

Normand Chouinard, Denis Bernard et Sylvie Potvin dans *LA DOULEUR*, une comédie dramatique signée IAN LAUZON. Dans le cadre de la série RADIOFICTION EN DIRECT du Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal. Billets gratuits à l'entrée du Théâtre.
Mardi 4 février à 20 h

HOMMAGE À SERGIU CELIBIDACHE. L'un des plus grands chefs du 20^e siècle, Sergiu Celibidache, mourait l'été dernier. RADIO-CONCERT rend hommage à cet être exceptionnel en trois soirées consécutives.
Mercredi 5 au vendredi 7 février à 20 h

SÉRIES SPÉCIALES: quatre concerts présentés au Festival de Nouvelle Musique de Vancouver 1996.
Samedis 1^{er}, 8, 15, 22 février à 20 h

N.B.
À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

ARTS

JAZZ ET BLUES

LA VITRINE DU DISQUE

Un tantinet fonctionnaire

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Voilà: dans le jazz, lorsqu'un producteur ne sait plus quoi faire, lorsqu'il est à court d'idées, il s'appuie sur un truc aussi vieux que l'invention de l'enregistrement. De quoi s'agit-il? De l'hommage.

Cela fait maintenant des lunes que l'on ressort à intervalles réguliers des remodélages sonores de l'Opéra de quat' sous de Kurt Weill, du My Man et autres belles choses signées Billie Holiday, des Just a Gigolo et In Walked Bud de Thelonious Monk. On en passe un paquet, des vertes et des pas mûres.

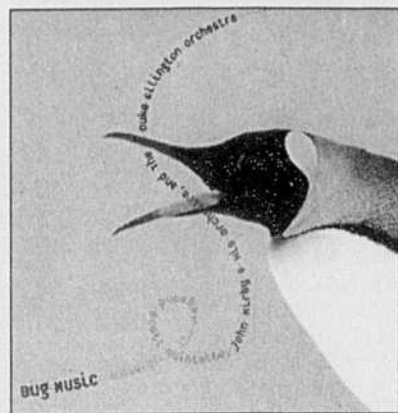
Depuis quelque temps, il y a un nouveau truc. Lequel? Frank Sinatra. En fait de truc, il s'agit d'un vice concocté par les départements de marketing des différentes compagnies. En deux mots, on essaie ici et là de capitaliser sur la notoriété du crooner des États en faisant enregistrer par des musiciens de jazz les morceaux qui ont fait la fortune de vous savez qui.

Joe Lovano, grand saxophoniste ténor devant l'éternel, nous propose depuis peu un *Celebrating Sinatra* sur étiquette Blue Note. Tout d'abord, il faut signaler que toutes ces pièces, du moins la grande majorité d'entre elles, n'ont jamais été des pièces composées par Sinatra. Alors, par qui ont-elles été écrites? Par les H. Arlen, O. Hammerstein, G. Gershwin, C. Porter, J. Mercer, J. Burke. Bref, elles ont été écrites par des bonshommes connus et réputés pour leurs standards. Pour ces standards que des dizaines et des dizaines de jazzmans s'emploient à rénover tous les jours que Dieu fait.

Autrement dit, allier le dernier Lovano au nom de Sinatra c'est... comment dire? C'est prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages. Nom de Dieu!

On l'écoute. Résultat? C'est pas terrible. C'est pas séduisant. C'est un

tantinet fonctionnaire. C'est le moins bon des Lovano. Il est vrai que cet homme n'a signé jusqu'à présent que du bon, voire du très bon. C'est d'ailleurs à cause de cela, du fait qu'il a fait beaucoup de bon, qu'on se permet de chuchoter: «Attention, danger! Faites gaffe. Vous risquez de dépenser pour pas grand-chose.» Au suivant!



BUG MUSIC

Music of The Raymond Scott Quintette, John Kirby & His Orchestra, and The Duke Ellington Orchestra. Nonesuch Records

Jusqu'à présent, Don Byron a produit des albums originaux, rafraîchissants, étonnants, parfois décapants. Depuis peu, sur étiquette Nonesuch distribuée par Warner, ce clarinetiste propose un album comprenant une quinzaine de pièces représentatives d'un courant jusqu'ici peu publicisé. De quoi s'agit-il? De l'affection des jazzmans pour la musique classique.

Les musiciens choisis par Byron? Steve Wilson et Robert deBellis aux saxos, Charles Lewis, James Zollar et Steve Bernstein aux trompettes, Craig Harris au trombone, Paul Meyers au banjo, David Gilmore à la guitare, Kenny Davis à la contrebasse, Pheeroan ak-Laff, Billy Hart et Joey Baron à la batterie, ainsi que Dean Bowman qui prête sa voix sur un morceau.

C'est Don Byron qui a écrit les arrangements. C'est lui également qui fait office de chef d'orchestre. C'est lui qui dirige. C'est sous sa houlette que tous ces morceaux sont malmenés. Mais attention! Dans le

bon sens du terme. En clair, ces pièces sont fort bien malmenées.

A la différence justement du disque de Lovano, celui qui défend ces jours-ci notre Byron est à mettre dans la catégorie «fort à propos». Il plaira notamment à tous les amateurs de Woody Allen. Car ce qu'on entend tout au long de cet album, ce sont ces musiques chères au cinéaste new-yorkais. Mais des musiques revues et corrigées par un passionné de Stravinski ou Alan Berg. À écouter lentement.

Au suivant!

SILVER CITY

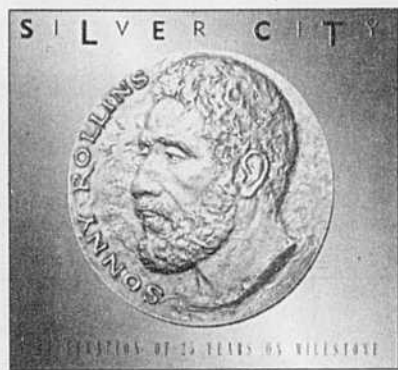
Sonny Rollins
Milestone

Depuis maintenant vingt-cinq bonnes années, Sonny Rollins est sous contrat avec Milestone. Auparavant, il avait signé des albums pour les compagnies Impulse et Prestige. Bon.

Il y a peu, Milestone, qui appartient au groupe Fantasy, lui-même arimé à Polygram, a confectionné un résumé musical du Sonny Rollins dernière manière. Cela fait qu'on entend Rollins en compagnie parfois de Tony Williams, Jack DeJohnette, Marvin Smitty Smith, Tommy Flanagan, Stanley Cowell, Clifton Anderson et plusieurs autres dont le fidèle Bob Cranshaw à la basse.

Comme tout au long de ces années-là, Rollins a confectionné un jazz plus électrique, plus physique, plus pesant que le jazz des années antérieures. Le double-compact qu'on nous propose plaira notamment aux amateurs de fusion.

A ceux qui, comme le signataire de ces lignes, apprécient toujours et encore les combats que mène Rollins auparavant, autrement dit les *East Broadway Rundown*, on conseillera l'abstention. Pourquoi donc? Parce que la gravité, cette gravité qui fut au centre des luttes musicales de notre saxophoniste au cours des années 50 et 60, est absente.



Clochards célestes

Distribution Fusion III, société montréalaise qui, sous le nom de Justin Time, fait également de la production, vient de signer un contrat lui allouant le droit de distribuer le catalogue Bethlehem. Etiquette réputée pour avoir enregistré les Dexter Gordon, Bill Evans, Zoot Sims et autres clochards célestes de la note bleue, elle dormait depuis des années dans les caves d'on ne sait pas qui. Grâce à cette entente, le crime a été réparé.

Les premiers albums distribués sont ceux des pianistes Claude Williamson et surtout de Mal Waldron. Intitulée *Left Alone*, la production signée par Waldron est en fait un hommage à Billie Holiday. Imaginez, dans les années 50, on confectionnait des hommages à Lady Day.

Dans le cas de Waldron, cet hommage est d'autant moins l'hommage d'un opportuniste que cet immense musicien fut le dernier pianiste, pour ainsi dire, de Billie Holiday.

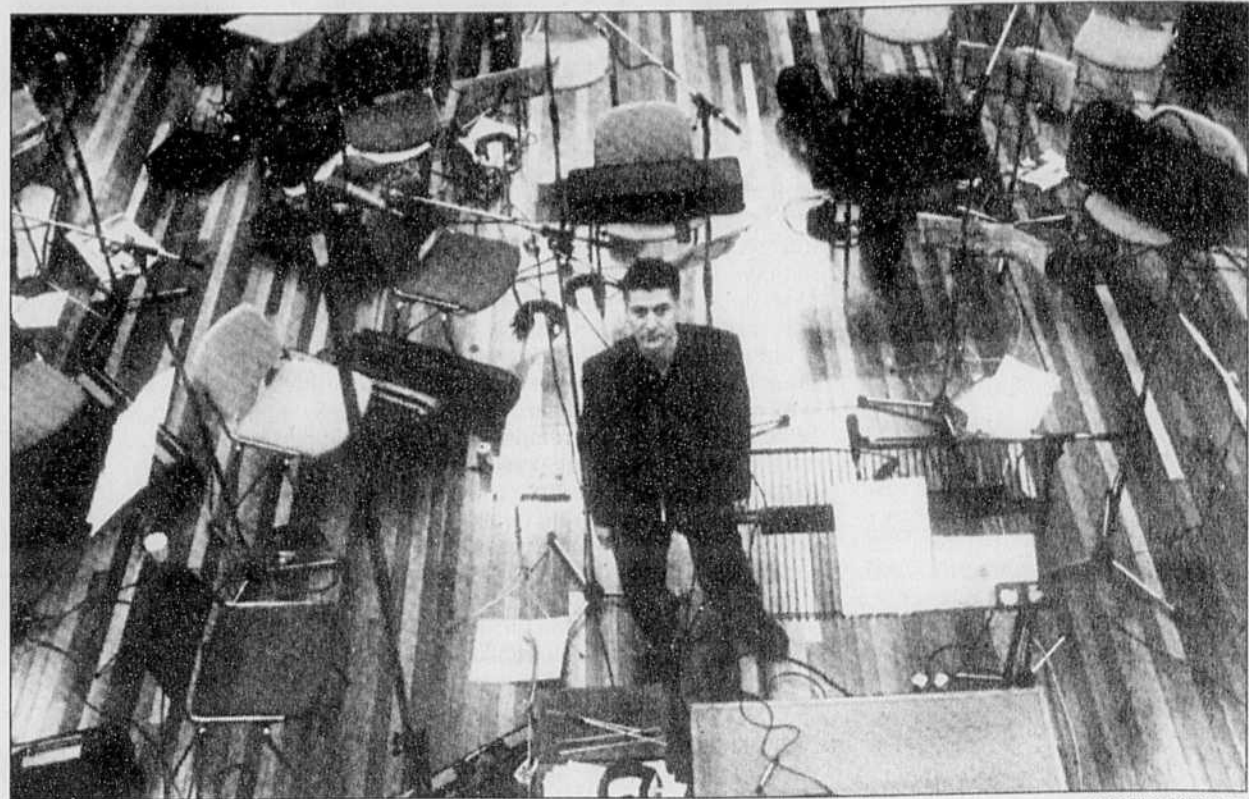
Réalisé en trio, cet album se goûte comme du petit lait. C'est toujours bien balancé. C'est toujours sensible sans qu'il y ait excès. Jamais il ne racole. Jamais ce pianiste n'ennuie.



En bleu et noir

■ Samedi prochain, soit le 8 février, le guitariste Phil Guy, on devrait écrire l'excellent guitariste, se produira au Club Soda en compagnie de Stephen Barry à la basse, Jörn Reissner à la guitare et Gordie Adamson à la batterie. Bref, l'affiche est très belle. Frère de Buddy Guy avec lequel il s'est d'ailleurs produit pendant des années et des années, Phil Guy est sans aucun doute l'un des meilleurs représentants du style Chicago. On va en reparler. Et pas à peu près.

■ Le saxophoniste alto Art Porter est décédé lors d'un accident de bateau au large de la Thaïlande. Il avait 35 ans. On se souviendra notamment de lui pour le Art Porter Bill. Pardon? Alors qu'il était gouverneur de l'Arkansas, Bill Clinton fit voter une loi permettant à des musiciens n'ayant pas atteint la majorité de se produire dans des clubs de Little Rock. Amen.



MARTIN GARDNER

Etienne Daho entre deux sessions d'enregistrement

Comme de la crème chaude derrière les oreilles

Il a tous les attributs, ou peu s'en faut. À commencer par sa gueule d'acteur, quelque part entre Daniel Gélén première époque et le Jean-Pierre Léaud de *Baisers volés*. Quant au corps, eh ben, sans exagérer, tous les garçons et les filles rêvent de bouger comme lui.

SYLVAIN CORMIER

EDEN

Etienne Daho
Virgin (EMI)

Parmi les chanteurs pop de France ou d'ailleurs — sondez ceux qui l'ont vu au Spectrum —, Etienne Daho est certainement le danseur le plus doué. Mais il ressemblerait à Abdullah The Butcher qu'on craquerait quand même. Non, pas à cause de l'objet contondant. A cause de la voix. À cause de ce timbre onctueux et apaisant qui provoque la même sensation à l'oreille que la crème chaude chez le barbier. Peu de chanteurs détiennent ce pouvoir absolu, cette capacité de magnifier les chansons en ouvrant la bouche. Dans l'histoire de la musique populaire, il y a eu Richard Anthony en France, Rick Nelson en Amérique.

Et lui, Etienne Daho. P'tit gars de Rennes, né à Oran en décembre 1956, fou amoureux de Sylvie (Vartan) et Françoise (Hardy) comme les garçons et les filles de son âge, enfant du Velvet Underground et de Pink Floyd. Idole lui-même depuis le début des années 80, il a réinventé presque à lui tout seul la chanson pop en France, noué de belles fidélités avec ses héros/héroïnes (Hardy, Vartan, Dufrenoy, Brigitte Fontaine), en plus d'enregistrer six albums sans véritable faiblesse. Le sixième et dernier s'intitule *Eden* et il est bien nommé: on est un peu beaucoup au paradis de la chanson pop.

Il s'agit cette fois de pop synthétique, plus proche de sa manière technique des années 80 que du très terrien et soulful *Paris, ailleurs* (1991). D'ordinaire, la matière synthétique me donne la «picotée» volante. Réaction allergique généralisée. Champ de framboises. Si ce n'était pas Daho, je dirais non. Pas touche. Mais le p'tit gars de Rennes a compris et appliqué la règle d'or: dans la chanson pop, depuis Trenet, c'est la mélodie qui importe, et le reste n'est qu'artifices. Les artifices d'*Eden*, ce sont les nouvelles tendances de la musique pop européenne, brillamment échantillonnées par un Daho qui, au contraire de U2 et leur chanson Discotheque, sait les utiliser sans s'y perdre.

Ainsi, pour *Rendez-vous au jardin des plaisirs*, le bel Etienne love ses phonèmes rouge sang sur un fond techno gris bleu: c'est très dansant mais pas frénétique. L'aiguille des BPM («beats-per-minute») ne tape pas dans le rouge. Pour *Soudain et Timide intimité*, il emprunte ses ambiances au nouveau *easy-listening* britannique, façon Mike Flowers Pop: c'est aussi léger que jouissif. Pour *Les Bords de scène*, il débuse sur un rythme de bossa du cocktail lounge et invite la reine Astrud Gilberto le temps de quelques pures notes from Ipanema: l'envoûtement est total. Pour *Quand tu l'appelles Eden*, il baigne dans les guitares atmosphériques à la manière du dernier Bashung: je clapote.

Vous faut-il un album de fins plaisirs, de mélodies originales et de musiques fraîches pour ignorer superbement ce qui reste d'hiver? Daho vous offre le paradis, mais pas à la fin de vos jours. Tout de suite. Quand c'est nécessaire.

BROKEN CHINA

Rick Wright
EMI

«On dirait la musique des X-Files», a observé très justement mon passager après quelques mesures instrumentales du disque dans le lecteur compact de l'auto. Je reconnaissais moi aussi les ambiances tantôt oppressantes, souvent planantes et parfois même lyriques des trames sonores de Mark Snow, qui accompagnent si efficacement les désormais célèbres histoires d'extraterrestres venus d'ailleurs qui ne sont pas de chez nous. (A mon commandement, sifflez le thème...) Mon interlocuteur avait tout à fait raison, à cela près que ce disque ne renvoie pas tant aux trames des *X-Files* que le contraire. Une fois le nom de l'artiste dévoilé, il a tout compris: Rick Wright. Le claviériste de Pink Floyd.

Bon sang, mais c'est bien sûr! La musique des *X-Files* n'est jamais que du néo-Pink Floyd de l'ère digitale. Et un nouvel album solo de Rick Wright ne peut résonner à des oreilles modernes que comme une bande sonore des *X-Files*. La filiation est logique: les soupçonnées volantes atterrirent dans l'arrière-cour de Wright et ses copains bien avant que Scully et Mulder ne rejoignent le FBI. C'était quand, déjà, l'album *Meddle*, avec *Echoes* tout au long du côté B? En 1971. La sœur de Mulder n'avait même pas encore été enlevée.

Bref, l'album solo de Wright fait penser aux *X-Files* qui ramènent à Pink Floyd: passez go et réclamez 200 \$. Êtes-vous surpris? Moi non plus. Deuxième évidence: Wright seul aux claviers, c'est encore très Pink Floyd. A peine y a-t-il une section rythmique un peu beaucoup plus souple (Pino Palladino à la basse, Manu Katche à la batterie) et moins de guitares. Ce qui est plus surprenant, c'est que l'album soit à ce point valable et pertinent. Je vous jure, c'est du bon Pink Floyd extraterrestre. Pour rouler en

montagne, c'est panoramique. Plus fort que du roquefort, la chanteuse irlandaise extraterrestre Sinead O'Connor y chante une ballade pinkfloydienne absolument magnifique répondant au doux nom de *Reaching For The Rail And Breakthrough*.

A bien y penser, c'est tout bêtement du Pink Floyd sans la grosse queue de dinosaure accolée au nom. Ce qui fait toute la différence du monde. Sans connotation péjorative à trainer, ce disque réussit là où tous les albums du Floyd depuis Waters avaient échoué. Rick Wright, en paix, continue le travail.

TREASURES

Dolly Parton
Rising Tide (Universal/MCA)

On n'écoute pas Dolly Rebecca Parton. On la voit. On les voit. On ne voit que ça. Flanquez Dolly dans n'importe quelle conversation et c'est la parade des périphrases sphériques. C'est tout juste si on ne récrit pas sur-le-champ la fameuse tirade du nez dans *Cyano*, version mammaire. Elle le sait, Dolly, depuis l'adolescence, qu'ils sont là, devant, incontournables signes avant-coureurs du printemps. Elle en a pris son parti. Le parti d'en rire. De les mettre en valeur jusqu'à les faire éclater aux visages ébahis. D'où les robes à pois et les décolletés en forme de montagnes russes. D'où Hollywood, le parc d'attractions à son image et à sa ressemblance. Dolly Parton est une caricature vivante, qui s'assume comme telle et mène sa carrière tête haute et poitrine en évidence.

N'empêche, l'arbre cachant la forêt, qu'on sait moins, hors des limites de Nashville, que Dolly Parton est un auteur-compositeur de grand talent. C'est pourtant vérifiable depuis *Jolene*, son premier vrai succès en 1974 (une redoutable histoire de jalousie), et jusqu'à sa ballade *I Will Always Love You*, méga-tube du film *The Bodyguard* chanté par Whitney Houston. Pour les mêmes raisons, on n'a jamais apprécié à juste titre sa sensibilité d'interprète, son registre fort étendu, la joliesse de son timbre. A cet égard, *Treasures*, son très agréable nouvel album, pourrait fournir à quelques-uns l'occasion de fermer les yeux et d'ouvrir grand les oreilles.

Vous y découvrirez l'une des belles réussites d'un genre casse-gueule: l'album de refontes avec invités spéciaux. La chanteuse y gagne sur tous les plans: le choix des titres est intrigant, les nouvelles moutures de bon goût, et la liste des collaborateurs judicieuse (notons Raul Malo des Mavericks, John Popper de Blues Traveler, John Sebastian à l'harmonica, etc.). Qu'il s'agisse de *Before The Next Teardrop Falls*, rengaine tex-mex de Freddy Fender (avec David Hidalgo de Los Lobos en renfort), de la triste ballade *For The Good Times* de Kris Kristofferson ou du joyeux *Walking On Sunshine* de Katrina & The Waves, Parton parvient à tout décanter en country-folk-pop sans rien dénaturer. Même sa version très melting pot de *Peace Train*, succès oublié du militant intégriste Yusuf Islam (du temps qu'il signait Cat Stevens), livrée avec les chœurs sud-africains de Ladysmith Black Mambazo, mélange bizarre sur papier, fonctionne tout naturellement: la chanson n'a jamais aussi bien rempli son rôle d'hymne universel.

Pareillement, sa mouture d'*After The Gold Rush*, immortelle de Neil Young, ne déparait pas l'originale: en harmonie à trois voix en compagnie des chanteuses Alison Krauss et Suzanne Cox, la relecture rappelle les meilleurs moments de l'album *Trio* de Parton-Emmylou Harris-Linda Ronstadt (1987). A mon sens, tout l'album est d'un remarquable niveau, mais accordez une attention toute particulière à *Behind Closed Doors* (1973), poignante ballade du regretté Charlie Rich, sorte d'Elvis à crinière argentée. Vous aurez alors en pleine poire ce qu'il y a de plus gros chez Dolly Parton: le cœur.

KEYS TO ASCENSION

Yes
Yes Records/Essential (BMG)

— Maman, maman, s'écria l'enfant, y'a rien dans mon cadeau!

— Tant pis pour toi, trancha la mère, j'avais qu'à demander autre chose au Père Noël. Tiens, joue avec l'emballage.

Saisissez? Non? Vous voulez les points sur les i? L'enrobage, de fait, est alléchant. Poster, livret copieux, le fan est servi. Peintures, logo et lettrage sont signés Roger Dean, indispensable compagnon visuel de tous les albums du Yes de l'ère faste. Gage de qualité, suppose-t-on, surtout que le groupe réuni l'an dernier en spectacle et en studio à San Luis Obispo, Californie, est le Yes d'origine bény par les fans et les dieux, composé de Jon Anderson, Rick Wakeman, Chris Squire, Steve Howe et Alan White. Leurres! Qu'il s'agisse de relectures (*Siberian Khatru*, *The Revealing Science Of God*, *Starship Trooper*, *Roundabout*) ou de nouveautés (*Be The One*, *That, That Is*), tout ce qu'on se procure ici en guise de double album est un gros paquet de rien du tout, habillé en bleu pâle. La dextérité est là, les aigus d'Anderson itou, mais ce sont des fantômes qui jouent. Il y a longtemps que les âmes ont été perdues au poker (comme dans la chanson de Chris de Burgh). Bienvenue, mesdames et messieurs, au spectacle qui ne finit jamais, comme disaient Emerson, Lake & Palmer: accueillez les morts-vivants.



SAISON
JAZZ
MONTREAL

5 février Soirée bénéfice
Jeri Brown 50.00\$
Participez au financement de votre Saison!

5 mars H.L.E.
Women in jazz 27.95\$
8 Jazzwomen sur scène!

25 mars CBC Stereo JAZZ BEAT
David Sanchez 27.95\$
La découverte de Saison Jazz Montréal 1996-1997!

2 avril SRC
Aldo Romano 27.95\$
Quatre grands noms du jazz européen!

7 mai SRC
Nathalie Loriers 27.95\$
Une pianiste à découvrir!
Invité: le guitariste Philippe Catherine

Profitez de l'offre exceptionnelle d'abonnement!
20% de réduction sur tout achat de quatre billets de concerts et plus
SÉRIE INTERNATIONALE

1200, Bleury, Montréal Québec (métro Pda)

EN VENTE CHEZ
ADMISSION 790-1245 Abonnement 842-2667

LES ARTS

ARTS VISUELS

Des natures mortes contemporaines

VANITÉS

Regards sur la nature morte contemporaine
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, salle J-R160
jusqu'au 1^{er} mars

BERNARD LAMARCHE

À la Galerie de l'Université du Québec à Montréal, lorsqu'il s'agit d'inviter des commissaires d'exposition, on fait les choses en grand. Après avoir repris de Vancouver, au début de l'été dernier, l'exposition de groupe *Le Bout de la langue/Seeing in Tongues*, organisée par l'historienne de l'art Johanne Lamoureux, de l'Université de Montréal, la galerie de l'UQAM accueille actuellement l'exposition de la commissaire Mona Hakim, qui rassemble 16 artistes. L'ampleur des corpus d'œuvres en art contemporain québécois que l'une et l'autre travaillent et la qualité des propos soulevés nous amènent à croire que les responsables de la galerie ont bon œil.

Une des dimensions communes à ces événements de premier ordre, c'est l'extrême sensibilité investie dans le parcours de l'exposition. Une manière, toujours difficilement nommable, de faire en sorte que les œuvres soient déplacées, voire renouvelées par la présence des autres. Vous remarquerez que le plan de l'exposition s'affiche ici sans pudeur, pour mieux soulever, à même l'espace, la continuité entre les œuvres.

Depuis l'entrée de la salle, des perspectives étonnantes construisent des regards embrassant plusieurs pièces d'un seul mouvement. Le dispositif d'accrochage s'expose fermement. Ce travail très présent permet à la fiction de l'exposition de se produire avec un heureux ravissement.

Un genre négligé

L'exposition reprend un genre qui a gagné ses lettres de noblesse au XVII^e siècle, et qui n'a jamais cessé d'être visité depuis, à savoir la nature morte, et plus précisément une de ses manifestations, la vanité. Elle réactive un thème indélébile. L'intérêt du projet de Hakim provient de la volonté pertinente de rétablir ce genre défini, délaissé par un XX^e siècle ayant renoncé à la classification académique des genres. Il en résulte pour les œuvres réunies un cadre d'énonciation spécifique qui les détournent légèrement de leur contexte immédiat.

Beaucoup n'ont pas comme visées précises de poser une réflexion sur ce genre historique, mais toutes usent d'un des motifs ou des dispositifs de la nature morte, en plus de participer à l'établissement de tendances claires pour ce qui est l'art contemporain en général. Comme regard singulier sur l'art récent, il s'agit bel et bien de retrouver un genre un peu négligé, trop occupé que nous sommes à ne toujours traquer que la nouveauté.

En encadrant d'ailleurs belle façon des œuvres qui parfois abordent la nature morte tout au plus sous le mode de l'emprunt, l'exposition produit un effet heureux qui saura plaire à plusieurs. En dénichant et en exploitant un sujet archiconnu et largement apprécié du public, Hakim parvient par le fait même à carrément démythifier tout un pan de la production contemporaine. De nouveaux points d'entrée sont fournis qui respectent certainement l'individualité de chaque œuvre, son propos et sa place face à l'art contemporain, et ouvrent au spectateur un espace libre pour les aborder à partir de ses propres connaissances en la matière. La récurrence du thème lève ce qu'il peut y rester de résistance, en exhaussant un lieu dont les chances de ne pas retenir l'intérêt sont minces, rendant les pièces familières vu sa popularité. Depuis cet angle, les œuvres parlent autrement, en livrant, parce qu'on l'a assumé pour elles, un aspect d'elles-mêmes qui aurait pu échapper sinon.

Sans en faire un «plat», on pourrait discuter du titre de l'exposition, qui

n'est pas exempt d'ambiguïté. Il laisse entendre deux présupposés qu'il y aurait eu lieu d'examiner. On pourrait croire que la vanité, ce discours symbolique sur le caractère fugace des choses, sur leur pérennité, n'est que la seule modalité d'expression de la nature morte, ce qui n'est pas tout à fait exact, bien que quelques écoles de pensée s'opposent encore à ce sujet.

En effet, elle peut être tout simplement un lieu de réflexion sur le tableau lui-même, sur ses possibilités à se poser, cela n'est pas sans complexité, comme une représentation s'attardant à la question de la description en peinture. Autre présupposé amené par ce titre, c'est que toutes les œuvres accrochées aux cimaises de la salle adhèrent à la définition de la vanité, ce qu'on pourrait facilement mettre en cause.

Hakim a toutefois cerné une zone précise. Toutes les œuvres de l'exposition, comme c'est le cas du *Dead Nature* (1996) de Jean-Marie Martin, qu'on n'aurait pas pensé voir là, retiennent un aspect établi dans la tradition de la nature morte: la table, le crâne (entre autres P. Krausz), la nourriture, le damier (M. Régimbald-Zeiber), le paysage. Inévitablement, et c'est là un des nombreux intérêts de cette exposition, on voit comment les artistes utilisent ces acquis pour activer d'autres ressorts, qui accusent la «nature» spectaculaire inhérente au genre. On pense ici à l'installation ou encore au *ready-made* qui revient sous plusieurs formes.

Par contre, à cause des choix conceptuels de la commissaire, la présence de la nature morte semble parfois réduite à sa plus simple expression. Chez Serge Tousignant, ce n'est plus que le motif de la table qui s'apparente à la nature morte. La vanité semble moins aux premières loges ici, c'est le dispositif de la nature morte que l'artiste retient, plus qu'une dénonciation symbolique de l'abondance. Les objets inanimés accusent l'artificialité de la disposition, pour la détourner au profit d'une problématisation de l'illusion photographique.

C'est par contre un des projets de la nature morte, repris ailleurs dans l'exposition, que de vouloir orchestrer un discours sur le métier par le trompe-l'œil ou le travail de virtuose. Plus sobre chez Monique Mongeau, moins chez Edmund Alleyn qui y insère un discours sur la matérialité des objets (*Slow Dance*, 1996), spectaculaire chez Jean-Jules Soucy, qui participe de ce goût pour le labeur technique par le moyen de l'hyper-réalisme.

Du dispositif

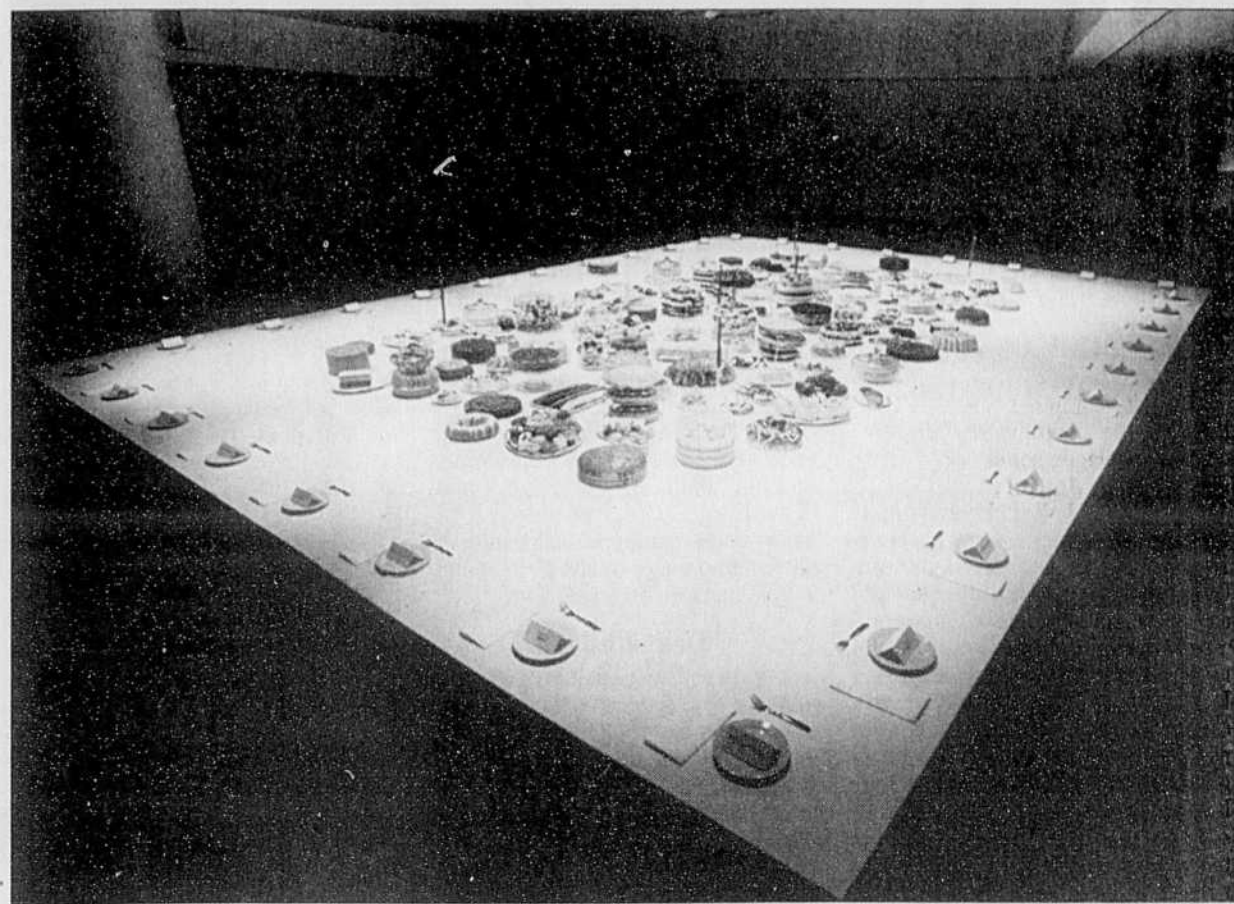
Avec l'œuvre de Michel Leclair, qui joue aussi sur l'illusion photographique, et celles de Tousignant et de Joseph Branco — elles ouvrent ensemble le parcours —, on est en présence d'un des axes importants de l'art contemporain, à savoir une réflexion sur le phénomène même de l'exposition. On expose des denrées, des ustensiles, etc. Joseph Branco porte littéralement le motif de l'assiette en effigie. Un dénominateur commun émerge alors parmi ces œuvres, soit une prise en charge éloquente de la notion de mise en vitrine. Le terme anglais est peut-être plus percutant: on parle d'une rhétorique du *display*.

L'œuvre au titre ironique de Soucy, *Bouffons*, de 1995, exemplifie très clairement cette notion. Réflexion sur la présentation de l'aliment, elle fait preuve d'une capacité ludique à tromper les sens, selon un faste à couper le souffle. À mettre sa main dans le feu, on croirait à de réelles gâteries, pourtant elles sont tout ce qu'il y a de plus artificiel. Efficace dans sa manière d'activer le désir, en mettant les victuailles hors d'atteinte malgré les couverts dressés sur une table somptueuse, elle en condense plusieurs aspects: critique de l'abondance et de la consommation, métaphore de la prise (les fameux couverts qui débordent des tables), et un déplacement du *ready-made* des plus ingénieux. Comble de la délectation, cette œuvre ne fait pas que faire saliver d'envie, elle produit une véritable exacerbation des sens, entre

autres à cause de sa dimension exhibitionniste fort à propos.

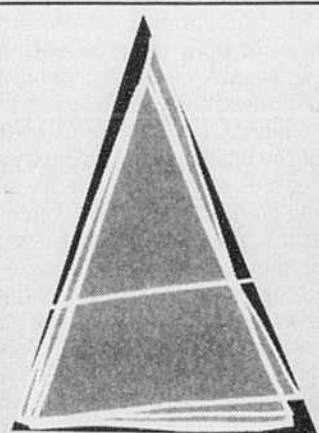
Toutes ne jouent pas, comme celle de Soucy, sur la magnificence des étalages de denrées et sur l'idée de présentation, mais elles contribuent à définir des propositions actuelles sur le thème.

Qu'elles soient kitsch (P. Martin), baroques (D. Lessard); qu'elles intègrent le *ready-made* (M. Régimbald-Zeiber, M. Leclair, aussi Lessard et Martin), la photographie (P. Charrier, G. Bouchard), l'objet fabriqué (P. Krausz, J. Branco, M. Assal, D. Morel), la vidéo (L. Paillé) ou plus traditionnellement la peinture (Assal, Alleyn), ces œuvres possèdent un dernier charme en commun. Par l'emprunt à la nature morte, elles manigancent la manipulation ouverte d'un désir associé à la mise en vitrine. Séduisantes, mais d'un certain goût pour la mort, elles font une cour déclarée au regard. À ne manquer sous aucun prétexte.



SOURCE GALERIE DE L'UQAM

Bouffons, techniques mixtes de Jean-Jules Soucy.



AGAC

ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN

324, boul. Saint-Joseph Est,
Montréal
(514) 843-3334
Téléc.: (514) 843-4749

Service offert au public:

CEOA

(Centre d'évaluation d'œuvres d'Art)

Nouvelle adresse
à compter du 1^{er} mars:

372, rue Ste-Catherine Ouest,
local 405

JUAN SCHNEIDER

Du 8 au 29 mars

GALERIE

Lilian

Rodriguez

Renseignements:
281-8556

6 février - 1 mars

Yves Bouliane
Erwin Regler

Galerie Éric Devlin
450, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

GALERIE

ELENA LEE
VERRE D'ART

Jusqu'au 11 février

3 LAURÉATS DU PRIX
SAYDIE BRONFMAN:

DANIEL CRICHTON
LOUISE GENEST
STEVE HEINEMANN

1428, SHERBROOKE OUEST
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4
Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h,
le samedi de 11 h à 17 h

Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335

GEOFFREY JAMES

Jusqu'au 15 février 1997

GALERIE RENÉ BLOUIN

372, RUE STE-CATHERINE OUEST, CH. 501
MONTRÉAL TÉL.: (514) 393-9969

LAURENCE CARDINAL

Les Flottants

Jusqu'au 22 février 1997

GALERIE GRAFF

963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4 tél.: (514) 526-2616

MONTRÉAL

L'AGAC tient à remercier ses commanditaires de la
Grande Virée 96 et à les féliciter pour leur implication
dans le secteur culturel:

les auteurs
DU PLESSIS

récipiendaire du Prix Arts-Affaires PME 1996



GEORGES LAOUN
récipiendaire du Prix Arts-Affaires PME 1994



BANQUE
LAURENTIENNE

150^{ans}

mention Grande entreprise 1996

OTTAWA

EASTMAN

riverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

ARTISTES DE LA GALERIE

197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1P0 Tél.: 514-297-4646
Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30

QUÉBEC

Art contemporain

GALERIE ESTAMPE PLUS

49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

MARCEL JEAN

Du 1^{er} au 21 février

Vernissage le 7 février de 17 h à 20 h

Galerie Madeleine Lacerte

1, côte Dinan, Québec, Qc Tél.: 1.418.692.1566

Jusqu'au 15 février

Accrochage historique

Beaulieu, Daudelin, Dumouchel, Ferron,
Gaucher, McEwen, Mousseau, Riopelle

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Exposition du 10^e anniversaire
Dictons et proverbes

Du 22 février au 22 mars

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

NASCO
PELEV

Known/Unknown

Du 7 au 27 février

VERNISSAGE
le 9 février
de 14 h à 18 h

GALERIE
L'AUTRE ÉQUIVOQUE
333, RUE CUMBERLAND
OTTAWA
TÉL.: (613) 789-7145

Du lundi au samedi de 10 h à 17 h 30,
le dimanche de 13 h à 17 h 30

MICHAEL
SMITH

DAVID
BOLDUC

MICHÈLE
DROUIN

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

Jusqu'au 2 mars

Eaux-fortes de CYRIL DESMET

Œuvres sur papier d'ANAÏT



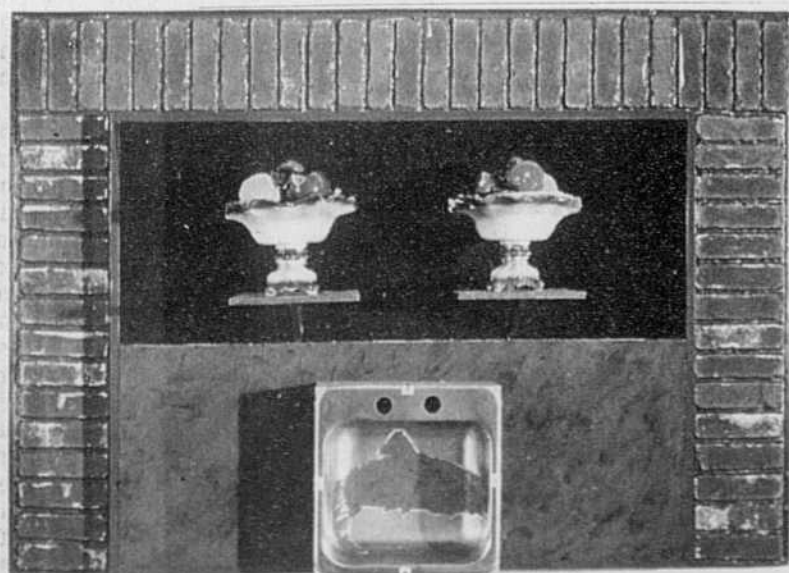
9, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal Tél: (514) 844-3438
Du lundi au samedi ouvert de 10 h à 18 h Dimanche de 12 h à 17 h

LOÏC LE GROUMELLE

Jusqu'au 8 février

Galerie Yves Le Roux

5505, boul. Saint-Laurent, espace 4136, Montréal Tél: 495-1860 Fax: 495-3989



SOURCE GALERIE TROIS POINTS

Domestic Painting, Jean-Marie Martin (1989).

LES ARTS

EXPOSITIONS

Mais où est passée Julie ?

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

L'ÉPOQUE DE JULIE
PAPINEAU, 1795-1862

Au Musée de l'Amérique française jusqu'au 1^{er} septembre.

Pour le Musée de la Civilisation, la reprise en charge (avec les bénéfices) du Musée de l'Amérique française venait avec la mission d'en faire la relance. La population en général ignorait jusqu'au nom du musée, depuis l'abandon de l'appellation Musée du Séminaire. Toute une côte à remonter pour cette institution.

Après avoir défini la mission historique du Musée et opéré une première mise en valeur des collections avec des expositions permanentes inaugurées l'automne dernier, il fallait maintenant trouver un moyen d'attirer les visiteurs avec une thématique facilement identifiable et capable de susciter la curiosité. On s'est tourné avec raison vers Julie Papineau, sujet d'un roman fort populaire de Micheline Lachance et personnage lié à une période haute en couleurs de notre histoire, celle du Parti patriote et des troubles de 1837-38.

Née en 1795 d'une importante famille bourgeoise de Québec, la famille Bruneau, Julie étudie chez les Ursulines, puis épouse en 1818 Louis-Joseph Papineau, figure montante de la politique québécoise, lié par un réseau d'alliances (fort bien mis à jour par l'exposition) à un grand nombre des familles influentes de Montréal, comme les Viger et les Cherrier. Donnant naissance à neuf enfants — mais en perdant quatre —, elle accompagne son mari au fil de son aventure politique, le suivant même en exil vers la France, en 1839, avant d'encourager son retour en politique à la fin des années 1840, puis de vivre une retraite un peu solitaire à Montebello jusqu'à sa mort, en 1862. Encadrée par l'Acte constitutionnel de 1791 et par la Confédération de 1867, sa vie pouvait donc aisément servir de témoin privilégié à l'exploration de cette époque charnière.

Toutefois, les concepteurs de *L'Époque de Julie Papineau* semblent avoir oublié de s'intéresser sérieusement à celle qui justifie l'exposition. Plutôt que de faire, comme on le suggère, découvrir une époque « à travers le regard d'une femme au destin particulier », l'exposition parle de l'époque en général, sous toutes ses facettes, en intercalant ici et là un petit panneau disant : « Pendant ce temps, Julie... ». Cette manière de faire intervenir le personnage décrit d'elle-même le traitement qu'on lui réserve.

Des silences

L'épouse du leader patriote est mise de côté dans sa propre exposition, un peu comme elle avait été reléguée à la sphère privée à son époque. Jamais sa pensée, son point de vue ne prennent le dessus sur l'époque qui l'entoure. En fait, c'est à peine si on le sent. On nous annonce fièrement que plus de 300 lettres ont été conservées de la correspondance entre Louis-Joseph et son épouse. Pourtant, on cite très peu ses lettres, tandis que celles de Louis-Joseph se retrouvent plus à l'avant-plan. On évoque le silence des femmes du XIX^e siècle dans les textes de l'exposition : pourquoi ne pas avoir saisi l'occasion d'y remédier un peu plus ?

Ce n'est pas nécessairement que l'exposition manque de contenu pertinent à l'époque en général. Il y a quelques découvertes à faire, quelques rappels historiques très utiles et intéressants — encore que certaines interprétations sur les troubles de 1837 soient quelque peu alarmoyantes et éculées. L'existence d'une monnaie patriote destinée à concurrencer le pouvoir économique britannique, par exemple, est très méconnue. De même, la mise en valeur de pièces musicales de l'époque, dont on entend en salle (et bientôt sur disque compact) les interprétations par l'Ensemble Nouvelle-France, est une excellente idée. Les informations données sur la vie privée sont aussi assez éclairantes.

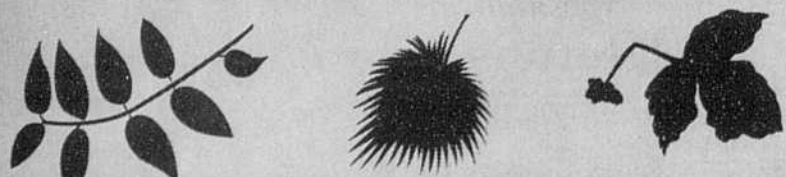
Seulement, Julie Papineau et le livre de Micheline Lachance méritaient mieux que le simple rôle de faire-valoir.



SOURCE MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Quelques artefacts d'une exposition un peu décevante

L'HERBIER

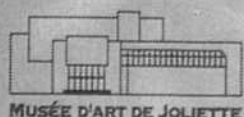


MONIQUE MONGEAU

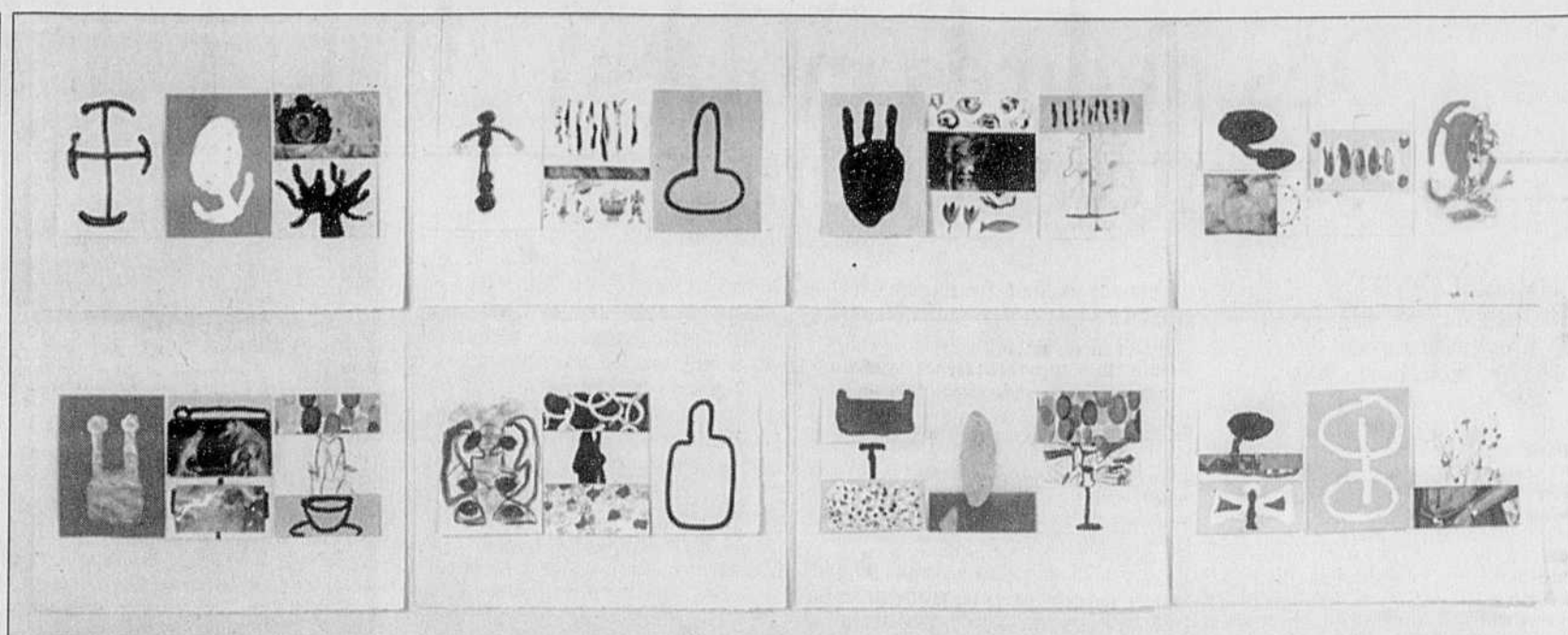
2 Février - 27 Avril

Aussi : *L'Acadie du Québec*, jusqu'au 13 avril

Vernissage : le 2 février à 14 heures



145, RUE WILFRID-CORBEIL, JOLIETTE
TÉL. : (514) 756.0311



PATRICK COUTU

Sabliers et lacrymatoires, d'après le portrait de Montesquieu de Whistler (détail), une œuvre de Serge Murphy

SABLIERS ET
LACRYMATOIRES,
D'APRÈS LE PORTRAIT DE
ROBERT DE MONTESQUIEU
DE WHISTLER

Serge Murphy et George Bogardi
Galerie Rochefort, 366, rue Lemoyne, n° 1. Jusqu'au 8 février

BERNARD LAMARCHE

Après leurs longues et tumultueuses séances de pose, de remises en question et de ruptures, c'est en 1894, neuf années après la rencontre entre le comte Robert de Montesquieu, « aristocrate, poète et dandy français », qu'est inauguré le portrait du comte. Issu de ce que certains auteurs ont décrit comme un drame, ce tableau mystérieux et chargé pour ce qui est de la question des mythes d'artistes, ce tableau a été la cible de maintes interprétations, des plus pointues aux plus anecdotiques. Le tableau est aujourd'hui à New York, dans la collection Frick. Témoin de cette tension, la fameuse phrase rapportée par Montesquieu dans ses mémoires, la jugeant comme une des plus belles phrases jamais dites par un peintre, celle qu'aurait prononcée Whistler lors d'un moment dramatique d'une séance de pose : « Regardez-moi encore, un instant, et vous regarderez pour toujours ! »

C'est à cette invitation au regard infini que semblent avoir répondu les artistes Serge Murphy et Georges Bogardi pour ce qui est des œuvres présentées actuellement chez Rochefort. Leurs séries respectives d'œuvres sur papier constituent deux possibilités d'interprétation d'un même tableau, ce qui rend l'exercice de lecture de l'œuvre d'avantage fascinant. Ces œuvres, sans jamais se perdre dans une froide analyse, proposent la décoration libre d'un tableau, l'auscultation de son anatomie. La référence exploitée, plus lointaine chez Murphy, encore très fraîche chez l'autre, permet de saisir deux modes singuliers d'interprétation d'une même œuvre et d'identifier, par le moyen de deux plastiques très différentes, les avenues d'une double incursion dans une œuvre riche en mystères. Nulle part n'est-il question de citation directe par contre, chacun des artistes

retient de la source historique ce qu'il serait aventureux de nommer autrement, à défaut de mieux, que son « esprit ».

Nonobstant la transposition sur papier, Murphy retourne à ses bricolages alambiqués d'une iconographie faussement naïve, celle de ses pièces murales. Ce qu'a retenu Murphy dans ce tableau, et ce qu'il parvient à rendre en restant très proche du style qu'on lui connaît, c'est l'idée d'un feuilleté sans fin, comme s'il fouillait l'épaisseur de la peinture — ses couches superposées de couleurs, mais aussi la succession des strates de sens. Par des jeux de papier calques et des recouvrements par le pigment d'images photographiques au semblant érotique, ayant recours par ailleurs à des formes symboliques, il dégage un des non-dits du « drame » en reprenant constamment la figure du corps masculin, faisant référence à l'ambiguïté sexuelle affichée par le dandy, ou son maniérisme.

Avec Bogardi, cette référence est moins explicite, bien qu'il conserve du tableau un aspect charnel par la séduction des textures, des lumières, par le miroitement de la nacre. Il faut voir les détails du tableau de Whistler pour saisir la dimension retenue par l'artiste. Le souffle de l'incarnat et l'attrait des matières riches sont parmi les effets de surface obtenus par Whistler que reprennent aujourd'hui à leur compte les œuvres de Bogardi. Certaines ambiguïtés spatiales de la représentation retiennent assurément l'attention. Bref, une exposition duo qui met le regard à l'épreuve ; le regard historique sans doute, mais aussi celui posé sur l'œuvre singulière et des mythes qui la nourrissent.

LES FLOTTANTS

Laurence Cardinal
Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Jusqu'au 23 janvier

Dans un tout autre ordre d'idées, la galerie Graff présente les œuvres tourmentées de l'artiste peintre Laurence Cardinal, de retour après seulement une année de battement. On l'a déjà dit au sujet de cette peintre, elle semble toujours avoir quelque chose à montrer ; intarissable, l'appel du pin-cube ne permet pas de relâche.

Le monde de Cardinal en est un d'affects. On ferait toutefois erreur de ne parler que du joug des émotions dans son cas. Pour appuyer ce magma, elle suggère des solutions, notamment pour l'accrochage des œuvres et aussi pour ce qui est d'un jeu précis sur le cadrage de la représentation, qui viennent transcrire cette expression brute. Deux pôles que l'artiste articule avec conviction, comme en témoigne cette nouvelle production.

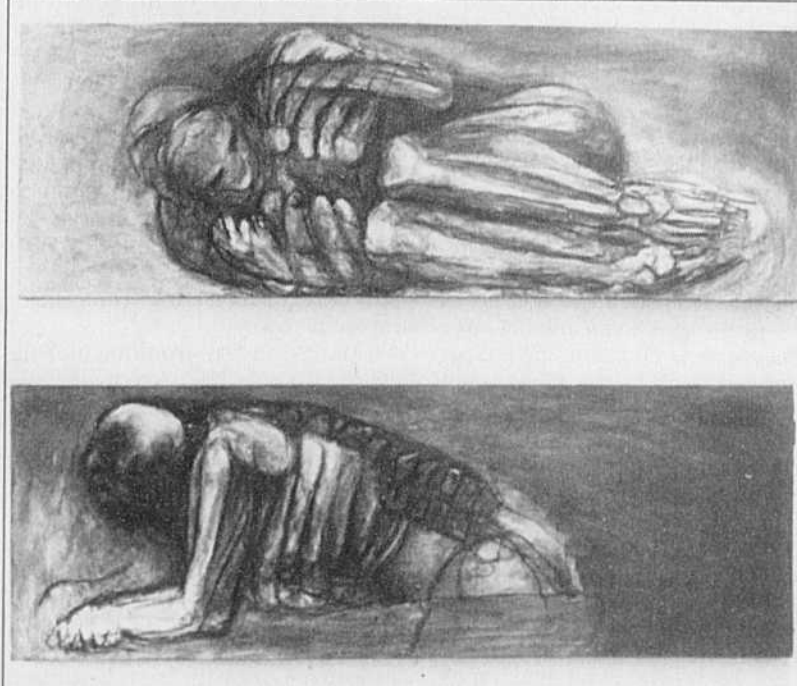
N'empêche que la plage que l'artiste affectionne s'inspire des eaux troubles de la psyché. La brutalité de la représentation et les jeux de surface d'une facture soutenue font fi toutefois des analyses savantes auxquelles la psychanalyse nous a habitués. Au contraire, pour toucher cet intérieur passé au peigne fin de l'analyse, elle retourne littéralement le corps sur lui-même en faisant l'économie de finesses rationalisantes, cherchant à se brancher sur une réalité moins polie de la nature humaine. De son propre aveu, Cardinal tente, par la peinture et ses artifices, de retrouver « la bête humaine » sommeillant, le terme est très approprié ici, au creux de chaque être. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne lésine pas sur les moyens à utiliser pour y parvenir.

Sur des fonds ocres, rouges, mais toujours animés de matière en mouvement, Cardinal a représenté des figures à l'apparence encore humaine mais dont la peau — on sent encore sa trace laissée par un trait au contour gras — aurait été délavée pour laisser paraître la « charpente » du corps. On ne peut toutefois parler directement de squelettes ici car le travail du dessin transforme suffisamment cette substance pour lui donner souffle de vie. Les coups de crayon incessants venant marteler cette carcasse produisent ce déplacement. Le travail de la surface compte aussi pour beaucoup. Il vient affirmer le plan de la toile pour suggérer que cette croûte épaisse fonctionne non pas comme

un écran mais comme un scellant stoppant la dégénérescence du corps. C'est d'ailleurs ce que suggèrent d'autres œuvres de l'exposition, où l'on retrouve ces figures humanoïdes, version tridimensionnelle, emprisonnées dans des blocs de résine éclairés de l'intérieur. Ces dernières sont toutefois moins réussies, ressemblant à des essais encore indécis. Ils reprennent pour l'instant un peu trop littéralement et au premier degré l'idée de flottage, moins déterminée ailleurs.

À la première occasion où on a pu remarquer les travaux de Cardinal, en 1987, à Baie-Saint-Paul, lors du symposium de jeune peinture où elle avait mérité une mention du jury, elle avait présenté d'immenses toiles sans cadres qui fonctionnaient comme de véritables murales. Elle retrouve aujourd'hui cette méticulosité dans l'accrochage qui appuie bien son propos. Le format très allongé, vertical ou horizontal, garde un caractère inusité, en plus de venir écraser les personnages recroquevillés contre les bords du tableau, limitant au maximum leur espace vital, suggérant des enclos « claustrophobes ».

Cela n'est pas sans rappeler la forme d'un sarcophage, surtout pour les formats verticaux. À l'horizontale, leur disposition au mur, les uns par-dessus les autres, deux par deux, reprend l'idée des tombeaux à gisant, ou encore des fours de crématorium, surtout si l'on considère le jeu incendiaire des couleurs. Ce truc d'accrochage est réussi. Malgré tout, par un ultime renversement, c'est plus l'idée d'une violence vitale que l'on retient, récupérée *in extremis* par les traces laissées des états précédents du corps et les poses tendues des personnages. En effet, ils ne sont pas totalement inertes. Les meilleurs tableaux sont sans contredit ceux où cet espace étouffant et cette insistance sur la surface — l'artiste appelle cela des « irrptions concrètes de matière » — ressortent le plus.



SOURCE GALERIE GRAFF

Les Flottants #T7 (en haut) et Les Flottants #T5 de Laurence Cardinal

MUSÉE McCORD

690, RUE SHERBROOKE O. • (514) 398-7100 • MÉTRO MCGILL



Présentation prolongée jusqu'au 31 mars 1997

PHOTOGRAPHIES DE FEMMES AUTOCHTONES DE NANCY ACKERMAN

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — *Star Wars* 13h15, 16h10, 18h55, 21h40, ven. sam. 24h25 — *Jerry Maguire* 13h05, 16h, 18h45, 21h30, ven. sam. 24h20 — *The People vs Larry Flynt* 13h, 16h05, 18h50, 21h30, jeu. 13h, 16h05, 21h30, ven. sam. 24h15

BERRI: 1280, rue St-Denis (288-2115) — *La guerre des étoiles* 13h15, 16h, 19h, 21h35, ven. sam. 24h15 — *Jerry Maguire* 13h, 15h45, 19h, 21h40, ven. sam. 24h15 — *Larry Flynt* 13h30, 16h05, 19h05, 21h40, ven. sam. 24h10 — *Créatures féroces* 13h, 15h, 17h, 19h05, 21h10, ven. sam. 24h — *Portrait de femme* 13h05, 15h50, 18h35, 21h15, ven. sam. 24h

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — *La guerre des étoiles* 13h, 15h50, 19h, 21h40, lun. jeu. 19h, 21h40, ven. sam. 24h10 — *Star Wars* 13h15, 16h, 19h15, 21h45, lun. jeu. 19h15, 21h45, ven. sam. 24h15 — *Tunnel de l'enfer* 13h20, 15h30, 19h10, 21h20, lun. jeu. 19h10, 21h20, ven. sam. 23h30 — *Jerry Maguire* 12h55, 15h45, 18h55, 21h25, lun. jeu. 18h55, 21h25, ven. sam. 24h05 — *Larry Flynt* 13h05, 15h35, 19h05, 21h35, lun. jeu. 19h05, 21h35, ven. sam. 23h55 — *Un temps pour l'amour* 13h25, 15h50, 19h25, 21h50, lun. jeu. 19h25, 21h50, ven. sam. 24h — *La course au jouet* ven. sam. dim. mar. mer. 13h15, 15h10 — *Portrait de femme* 18h50, 21h30, ven. sam. 24h20 — *Basket Spatial* ven. sam. dim. mar. mer. 13h40, 15h40 — *Créatures féroces* 19h20, 21h15, ven. sam. 23h20 — *Les voleurs* 13h10, 15h55, 19h30, 21h55, lun. jeu. 19h30, 21h55, ven. sam. 24h05

BROSSARD: 2150, Lapinière, Mail Champlain (465-5906) — *The People vs Larry Flynt* 13h15, 16h, 18h45, 21h30, lun. jeu. 18h45, 21h30, ven. sam. 24h05 — *Meet Wally Sparks* 13h10, 15h20, 17h30, 19h40, 21h50, lun. jeu. 19h40, 21h50, ven. sam. 24h — *Jerry Maguire* 13h05, 15h55, 18h40, 21h25, lun. jeu. 18h40, 21h25, ven. sam. 24h15 — *Portrait of a Lady* 21h20 — *Beverly Hills Ninja* 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, lun. jeu. 19h20, ven. sam. 24h15 — *Fierce Créatures* 13h, 15h10, 17h15, 19h25, 21h35, lun. jeu. 19h25, 21h35, ven. sam. 24h — *Star Wars* 12h45, 16h, 19h, 21h45, ven. sam. 24h30 — *Star Wars* 12h45, 16h, 19h, 21h45, ven. sam. 24h30

CARREFOUR DU NORD: 900, boul. Grignon (436-4525) — *Créatures féroces* 19h30, 22h, sam. 13h, 16h, 19h30, 22h — *La guerre des étoiles* 19h30, 22h, sam. dim. 13h30, 16h, 19h30, 22h — *Zeus et Roxanne* 19h, sam. dim. 13h, 14h55, 16h55, 19h — *Turbulence* 21h30 — *Un temps pour l'amour* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *Les 101 Dalmatiens* sam. dim. 13h, 15h30 — *Tunnel de l'enfer* 19h — *Jerry Maguire* 19h30 — *Méto* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *La Relique* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *Larry Flynt* 19h, 21h30 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 14h55, 16h50 — *La guerre des étoiles* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 24h

CARREFOUR LAVAL: 2330, Le Carrefour (688-3684) — *Les voleurs* 13h35, 16h15, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 19h, 21h30, ven. sam. 24h — *Jerry Maguire* 13h30, 16h15, 19h, 21h45, ven. lun. jeu. 19h, 21h45, ven. sam. 24h30 — *Le prodige* 14h, 16h25, 19h15, 21h35, ven. lun. jeu. 19h15, 21h35, ven. sam. 23h45 — *Fierce Créatures* 19h20, 21h20, ven. sam. 23h50 — *Basket Spatial* sam. dim. mar. mer. 13h40, 15h35, 17h30 — *Star Wars* 13h30, 16h30, 19h10, 21h50, ven. lun. jeu. 19h10, 21h50, ven. sam. 24h20 — *Star Wars* 13h30, 16h30, 19h10, 21h50, ven. lun. jeu. 19h10, 21h50, ven. sam. 24h20

CENTRE EATON: 705, rue Ste-Catherine Ouest (985-5730) — *Méto* 13h30, 16h30, 19h40, 22h, sam. 24h15 — *Shadow Conspiracy* 13h20, 16h20, 19h, 21h20, sam. 23h40 — *Turbulence* 21h10, sam. 23h30 — *Zeus et Roxanne* 13h10, 15h45, 18h50 — *Méto* 14h45, 17h05, 19h30, 21h50, sam. 24h05, jeu. 14h45, 21h50 — *Zeus et Roxanne* 12h45, 14h50 — *The Relic* 13h, 16h, 19h20, 21h40, ven. sam. 23h55 — *Un temps pour l'amour* 12h50, 16h50, 19h10, 21h30, sam. 23h50

CINÉMA ANGRIGNON: 7077, boul. Newman, Lasalle (366-2463) — *Zeus et Roxanne* 18h40, 21h30, ven. sam. dim. 13h20, 15h20, 18h40, 21h30 — *Les 101 Dalmatiens* ven. sam. dim. 12h50, 15h50 — *Turbulence* 19h20, 21h45 — *Méto* 18h55, 21h40, ven. sam. dim. 13h, 15h40, 18h55, 21h40 — *Turbulence* 19h30, 21h50 — *Zeus et Roxanne* ven. sam. dim. 13h15, 15h45 — *In Love and War* 19h20, 21h55, ven. sam. dim. 13h45, 16h20, 21h55 — *Un temps pour l'amour* 19h10, 22h10, ven. sam. dim. 13h50, 16h25, 19h10, 22h10 — *Shadow Conspiracy* 19h05, 22h05, ven. sam. dim. 13h30, 16h15, 19h05, 22h05 — *101 Dalmatiens* ven. sam. dim. 13h40, 16h10 — *The Relic* 19h05, 22h05 — *Méto* 19h15, 22h15, ven. sam. dim. 14h, 16h30, 19h15, 22h15 — *Evita* 19h, 22h, ven. sam. dim. 13h, 16h, 19h, 22h

CINÉPLEX CENTRE-VILLE: 2001, rue Université (849-3456) — *First Strike* 16h30, 21h, ven. lun. jeu. 16h30, 21h — *Ghosts of Mississippi* 14h, 18h30, ven. lun. jeu. 18h30 — *Le refuge* 13h45, 19h05, ven. lun. jeu. 19h05 — *Marvin's Room* 16h05, 21h10 — *Pédale douce* 13h35, 16h, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 19h, 21h15 — *Chacun cherche son chat* 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 15h30, 17h30, 19h30, 21h30 — *Jackie Chan contre-attaque* 14h, 16h30, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 16h30, 19h, 21h15 — *La chasse aux sorcières* 13h30, 16h, 19h30, 21h05, ven. lun. jeu. 16h, 19h30, 21h05 — *Fish Tale Soup* 13h35, 15h25, 17h20, 19h20, 21h20, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h20, 21h20 — *Meet Wally Sparks* 13h45, 16h15, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 16h15, 19h, 21h15 — *Air de famille* 13h40, 16h, 19h, 21h20, ven. lun. jeu. 16h, 19h, 21h20

COMPLEXE DESJARDINS: 1, Place Desjardins (288-3141) — *Les voleurs* 13h05, 16h20, 19h, 21h35 — *Le prodige* 13h40, 16h15, 19h05, 21h25 — *Ridicule* 13h45, 16h10, 19h10, 21h30 — *Les parapluies de Cherbourg* 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h35

DAUPHIN: 2396, rue Beaubien Est (721-6060) — *Ridicule* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h40, 16h, 19h15, 21h20 — *Anna O* 19h, 21h, sam. dim. 13h35, 16h15, 19h, 21h — *Décarie* 69h00, boul. Décarie (849-3456) — *Jerry Maguire* 14h, 16h40, 20h, sam. dim. 20h — *Ghosts of Mississippi* 19h, 21h, 14h10, 19h — *First Strike* 21h35, dim. 16h50, 21h35

DORVAL: 260, Dorval (631-8586) — *Star Wars* 19h, 21h45, ven. sam. dim. 13h, 16h, 19h, 21h45 — *Fierce Créatures* 19h30, 22h, ven. sam. dim. 13h30, 15h45, 19h30, 22h — *The Relic* 19h15, 21h40 — *Space Jam* ven. sam. dim. 13h15, 15h30 — *Shadow Conspiracy* 19h45, 22h15, ven. sam. dim. 13h45, 16h15, 19h45, 22h15

ÉGYPTE: 1455, rue Peel (843-3112) — *Shine* 14h15, 16h30, 19h, 21h20 — *Some Mother's Son* 14h, 16h25, 18h50, 21h15 — *Fierce Créatures* 13h45, 15h40, 17h35, 19h35, 21h35, jeu. 13h45, 15h45, 17h35, 19h35, 21h35

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK: 993, boul. Taschereau (672-2375) — *In Love and War* 19h, 21h20, sam. dim. 13h, 15h40, 19h, 21h20 — *Evita* 19h05, 21h45, sam. dim. 13h05, 15h45, 19h05, 21h45 — *Méto* 19h10, 21h30, sam. dim. 13h10, 15h50, 19h10, 21h30 — *Un temps pour l'amour* 19h15, 21h35 — *Les 101 Dalmatiens* sam. dim. 13h15, 15h55 — *Méto* 19h20, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h20, 21h40 — *Méto* 19h25, 21h50, sam. dim. 13h25, 15h55, 19h25, 21h50 — *Shadow Conspiracy* 19h30, 21h55, sam. dim. 13h30, 16h10, 19h30, 21h55 — *La relique* 22h — *Zeus et Roxanne* 19h35, sam. dim. 13h35, 16h15, 19h35

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLARE: 185, Hymus (697-8095) — *In Love and War* 16h05, 18h30, 21h, ven. sam. 23h30, lun. mer. 12h, 21h — *Zeus et Roxanne* ven. sam. dim. 13h, 14h10 — *Everyone Says I Love You* 12h30, 14h40, 17h, 19h15, 21h25, ven. sam. 23h40, lun. mer. jeu. 19h15, 21h25 — *Shadow Conspiracy* 12h15, 14h30, 16h45, 19h25, 21h40, ven. sam. 23h, lun. mer. jeu. 19h25, 21h40 — *Star Wars* 19h15, 22h, ven. mar. 13h45, 16h30, 19h15, 22h, sam. 24h40 — *101 Dalmatiens* sam. dim. 23h30 — *Méto* 13h40, 16h10, 18h40, 21h10, ven. sam. 23h35, lun. mer. jeu. 18h40, 21h10, ven. sam. 23h35, lun. mer. jeu. 18h40, 21h10

21h10 — *Evita* 19h05, 21h45, ven. mar. 13h45, 16h25, 19h05, 21h45, sam. dim. 11h05, 13h45, 16h25, 19h05, 21h45, ven. sam. 24h20 — *Mother* 13h, 15h45, 19h, 21h15, ven. sam. 24h35, lun. mer. jeu. 19h, 21h15

FAUBOURG STE-CATHERINE: 1616, rue Ste-Catherine Ouest (932-2230) — *The English Patient* 12h45, 15h50, 19h, 21h55 — *Hamel* 13h30, 15h30, mer. 14h30, 19h30 — *Everyone Says I Love You* 13h15, 15h30, 19h15, 21h30 — *Portrait of a Lady* 13h, 18h45, mer. jeu. 13h — *Beverly Hills Ninja* 16h05, 21h40, mer. jeu. 16h05, 22h

GALERIES LAVAL: 1545, boul. Le Corbusier (849-3456) — *Jerry Maguire* 13h10, 16h05, 18h55, 21h40, ven. lun. jeu. 18h55, 21h40, ven. sam. 24h20 — *The People vs Larry Flynt* 13h15, 16h05, 18h55, 21h30, ven. lun. jeu. 18h55, 21h30, ven. sam. 24h — *La guerre des étoiles* 13h, 16h, 19h, 21h35, ven. lun. jeu. 19h, 21h35, ven. sam. 24h10 — *La guerre des étoiles* 13h30, 16h30, 19h30, 22h, ven. lun. jeu. 19h30, 22h, ven. sam. 24h30 — *Beverly Hills Ninja* 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, 21h20, ven. lun. jeu. 19h20, 21h20, ven. sam. 23h15 — *Portrait de femme* 13h10, 15h55, 18h45, 21h35, ven. lun. jeu. 18h45, 21h35, ven. sam. 24h15 — *Créatures féroces* 13h05, 15h10, 17h15, 19h25, 21h25, ven. lun. jeu. 19h25, 21h25, ven. sam. 23h30 — *Meet Wally Sparks* 13h25, 16h10, 19h10, 21h25, ven. lun. jeu. 19h10, 21h25, ven. sam. 23h45

GREENFIELD PARK: 519, boul. Taschereau (671-6129) — *101 Dalmatiens* sam. dim. 13h10 — *Turbulence* 19h15, 21h20 — *Turbulence* 19h10, 21h15, sam. dim. 13h20, 19h10, 21h15 — *The Relic* 19h, 21h25, sam. dim. 13h15, 19h, 21h25

LANGELIER: 7305, rue Langelier (255-5482) — *Basket Spatial* sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h10, 21h10, ven. sam. 23h10 — *Tunnel de l'enfer* 21h05, ven. sam. 23h25 — *Créatures féroces* 19h05, sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05, 19h05 — *Larry Flynt* 19h05, 21h35, sam. dim. 13h, 15h30, 19h05, 21h35, ven. sam. 23h45 — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — *Un temps pour l'amour* 19h10, 21h25, sam. dim. 13h, 15h15, 19h10, 21h25, ven. sam. 23h40 — *La guerre des étoiles* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55

LAVAL: 1600, boul. Le Corbusier (688-7776) — *Shadow Conspiracy* 13h40, 16h, 19h20, 21h35, lun. jeu. 19h20, 21h35 — *Méto* 13h30, 16h30, 19h10, 21h45, lun. jeu. 19h10, 21h45 — *In Love and War* 18h55, 21h20, sam. dim. 13h35, 16h10, 18h55, 21h20 — *101 Dalmatiens* sam. dim. 13h30, 15h50 — *Turbulence* 19h30, 21h50 — *Evita* 13h, 15h40, 18h35, 21h30, lun. jeu. 18h35, 21h30 — *Un temps pour l'amour* 19h05, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h20, 19h05, 21h40 — *Nouvelles du bon Dieu* 13h40, 16h10, 19h30, 21h45, lun. jeu. 19h30, 21h45 — *Méto* 19h, 21h25, sam. dim. 13h20, 15h50, 19h, 21h25 — *Turbulence* 21h20 — *Zeus et Roxanne* 13h10, 15h20, 18h45, lun. jeu. 18h45 — *Mother* 13h30, 16h25, 19h25, 21h40, lun. jeu. 19h25, 21h40 — *Les 101 Dalmatiens* ven. sam. dim. 13h, 15h15, 19h30, 21h35 — *The Relic* 19h20, 21h50 — *La relique* 19h10, 21h35 — *Zeus et Roxanne* ven. sam. dim. mar. mer. 13h30, 16h05

LAVAL 2000: 3195, boul. St-Martin Est (687-5207) — *Larry Flynt* 19h, 21h30, sam. dim. 14h, 16h30, 19h, 21h30 — *Tunnel de l'enfer* 21h10, sam. dim. 16h, 21h10 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h10, sam. dim. 14h10, 19h10

LOEW'S: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — *Evita* 12h, 15h, 18h45, 21h30 — *Nouvelles du bon Dieu* 12h45, 15h05, 17h15, 19h30, 21h50 — *In Love and War* 12h25, 14h40, 17h, 19h40, 22h — *Mother* 13h, 15h25, 19h10, 21h15 — *Les 101 Dalmatiens* 12h15, 15h35 — *La relique* 19h, 21h20

LONGUEUIL: 825, rue St-Laurent Ouest, Centre Commercial (679-7451) — *La guerre des étoiles* ven. sam. dim. 13h55, 16h35, 19h30, 22h, lun. mar. mer. jeu. 19h30, 22h, ven. sam. 24h30 — *La guerre des étoiles* ven. sam. dim. 13h15, 16h, 19h, 21h45, lun. mar. mer. jeu. 19h, 21h45, ven. sam. 24h15 — *Jerry Maguire* ven. sam. dim. 13h, 15h45, 18h50, 21h20, lun. mar. mer. jeu. 18h50, 21h20, ven. sam. 23h55 — *La guerre des étoiles* ven. sam. dim. 13h15, 16h, 19h, 21h45, lun. mar. mer. jeu. 19h30, 21h45, ven. sam. 24h15

PALACE: 698, rue Ste-Catherine Ouest (866-6991) — *Thinner* 13h15, 15h10, 17h10, 19h30, 21h45, sam. 24h10 — *Daylight* 12h15, 14h35, 17h, 19h20, 21h40, sam. 24h — *Secrets & Lies* 12h, 14h50, 18h, 20h50, sam. 23h — *Romeo & Juliet* 12h45, 15h, 19h, 21h30, sam. 23h50 — *Seven* sam. 23h30 — *The Ghost & The Darkness* 13h, 15h20, 19h, 21h15 — *2 Days in the Valley* 12h30, 14h45, 19h15, 21h20, sam. 23h40

PLAZA CÔTE DES NEIGES: 6700, Côte-des-Neiges (849-3454) — *Shadow Conspiracy* 13h20, 15h45, 18h55, 21h25, ven. lun. jeu. 18h55, 21h25, ven. sam. 23h45 — *Meet Wally Sparks* 13h25, 15h55, 19h05, 21h30, ven. lun. jeu. 19h05, 21h30, ven. sam. 23h45 — *Beverly Hills Ninja* 13h35, 15h35, 17h35, 19h35, 21h35, ven. lun. jeu. 19h35, 21h35, ven. sam. 23h35 — *Méto* 13h10, 16h, 19h10, 21h30, ven. lun. jeu. 19h10, 21h30, ven. sam. 23h50 — *Fierce Créatures* 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30, ven. sam. 23h35 — *Star Wars* 13h30, 16h15, 19h, 21h40, ven. lun. jeu. 19h, 21h40, ven. sam. 24h15 — *The People vs Larry Flynt* 13h, 15h45, 18h45, 21h20, ven. lun. jeu. 18h45, 21h20, ven. sam. 23h55

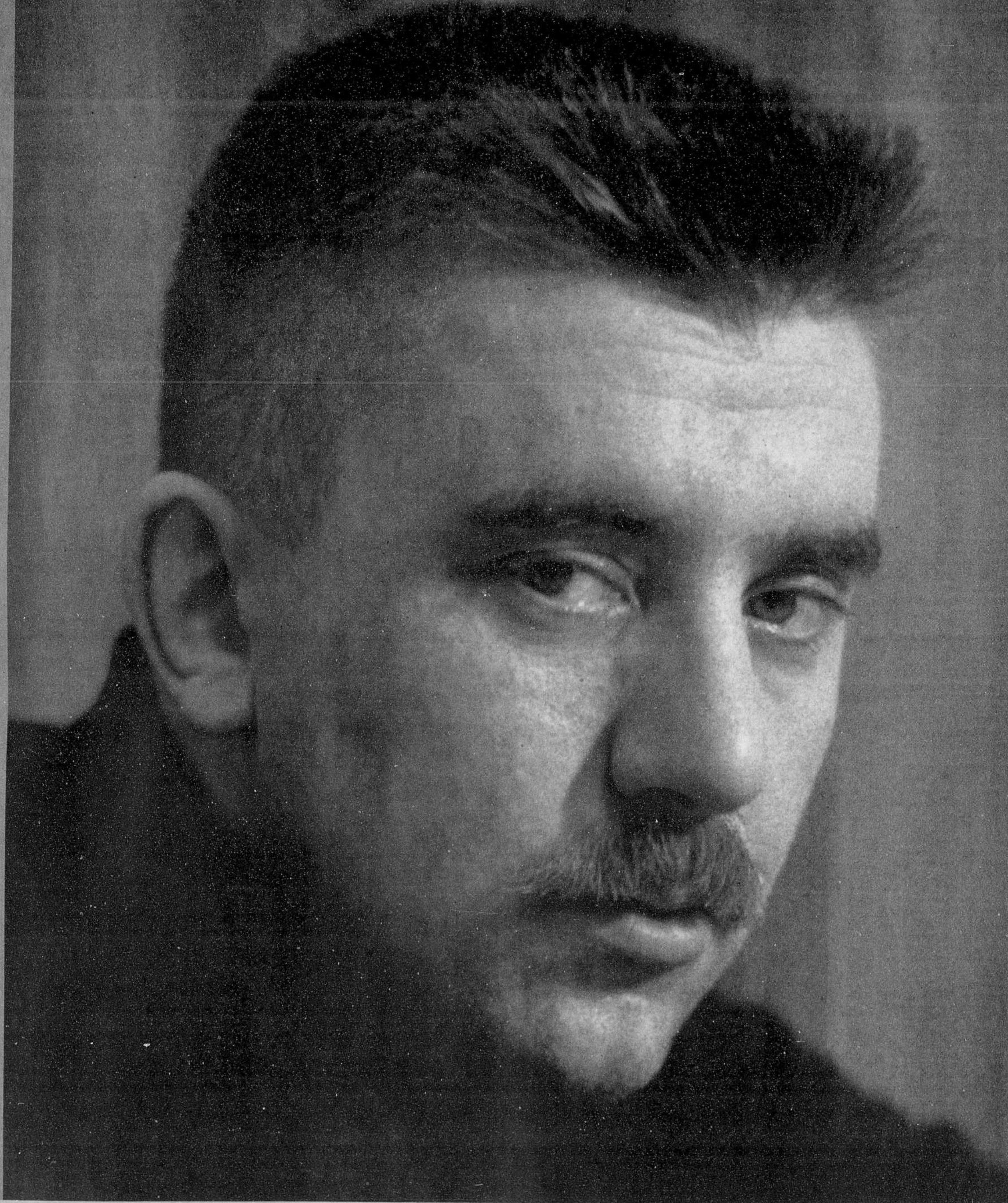
POINTE-CLARE: 6341, Route Transcanadienne (630-7286) — *Créatures féroces* 13h20, 15h20, 17h20, 19h25, 21h30, ven. lun. jeu. 19h25, 21h30 — *Meet Wally Sparks* 14h, 16h30, 19h, 21h20, ven. lun. jeu. 19h, 21h20 — *The People vs Larry Flynt* 13h30, 16h15, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 19h, 21h30 — *Beverly Hills Ninja* 13h40, 15h35, 17h25, 19h20, 21h20, ven. lun. jeu. 19h20, 21h20 — *Jerry Maguire* 13h20, 16h, 18h45, 21h25, ven. lun. jeu. 18h45, 21h25 — *Shine* 14h, 16h20, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 19h, 21h15

STE-THERÈSE: 300, rue Sicard (979-3866) — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — *Méto* 19h15, 21h30, sam. dim. 12h30, 14h45, 17h, 19h15, 21h30, ven. sam. 23h45 — *La guerre des étoiles* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — *Larry Flynt* 19h, 21h40 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 15h, 17h — *La relique* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — *Les 101 Dalmatiens* sam. dim. 13h15, 15h05, 17h05 — *Tunnel de l'enfer* 19h05, 21h05, ven. sam. 23h15 — *Turbulence* 21h05, sam. dim. 17h, 21h05, ven. sam. 23h15 — *Créatures féroces* 19h05, sam. dim. 13h, 15h, 19h05 — *La guerre des étoiles* 19h, 21h15, sam. dim. 13h, 15h15, 19h, 21h15, ven. sam. 23h30 — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40, ven. sam. 24h15

TERREBONNE: 1971, Chemin du Coteau (849-3456) — *Larry Flynt* 19h, 21h30 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 15h, 17h — *La relique* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — *La guerre des étoiles* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — *Les 101 Dalmatiens* sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05 — *Turbulence* 19h05, 21h05, ven. sam. 23h15 — *Créatures féroces* 19h05, sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05, 19h05 — *Tunnel de l'enfer* 21h05, ven. sam. 23h25 — *Méto* 19h15, 21h30, sam. dim. 12h30, 14h45, 17h, 19h15, 21h30, ven. sam. 23h45 — *La guerre des étoiles* 19h, 21h15, ven. sam. 23h30 — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40, ven. sam. 24h15

84

mousseau



du 31 janvier au 27 avril 1997



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Métro Place-des-Arts - Téléphone : (514) 847-6212

LE DEVOIR

Q *Hydro
Québec*



Pentacom
Stratégie-Créativité